

COMÉDIES

ROMANESQUES

DU MÊME AUTEUR :

Rayons perdus. 4e édition (en réimpression).

L'Année républicaine.

Les Stoïques.

Les Saintes Colères.

EN PRÉPARATION :

Causeries poétiques.

LOUISA SIEFERT

COMÉDIES
ROMANESQUES

Théophile

Le Recteur Bertholdus. — La Bague

Le Retour



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

1872

A Monsieur

CHARLES ASSELINEAU

Cher maître,

Vous avez lu le premier ces petites comédies et, même avant qu'elles fussent écrites, vous avez bien voulu m'écouter alors que je vous en contais le sujet. Dans votre inépuisable et gracieuse bonté (et je ne saurais insister ici sur tout le prix que j'attache à une telle marque de votre intérêt, tant il est vrai que ce qui nous est le plus doux nous est par cela même délicat et sacré, et quoique seule cette bonté charmante soit cause que j'ose bien couvrir mes vers de votre nom), vous leur avez souri : permettez-moi de vous les dédier aujourd'hui. Permettez-moi aussi de vous rappeler en

quelques mots quand et comment l'idée m'en est venue.

Chaque comédie a pour point de départ un fait vrai, une anecdote qui me fournissait à la fois l'aventure et les caractères, et que je n'ai eu ensuite qu'à développer et à transporter à la scène (scène imaginaire que je me plaisais à regarder de mon fauteuil) pour en former le volume que voici.

La plus ancienne, et qui remonte à quatre ans déjà, est Théophile. *Dans son admirable livre des* Grotesques, *M. Théophile Gautier avait peint, comme lui seul en a le secret, les traits de cette physionomie originale et sympathique, et retiré à jamais de l'oubli la gloire méconnue du pauvre poëte. La prédilection qu'il lui témoignait, les citations qu'il en faisait, le charme qu'il lui prêtait et avec lequel à son tour il en parlait, tout concourait à venger son héros de tant d'injustes attaques, et le ressuscitant plus hardi, plus fantasque, plus abondant et spirituel peut-être qu'il n'avait jamais été, nous ramenait à lui et nous apprenait à l'aimer. Chercher l'œuvre complète de Théophile de Viau, et la fouiller en tous sens pour y retrouver une à une toutes les perles du collier que M. Gautier*

avait défilées devant nous, je n'eus bientôt d'autre envie; et c'est ainsi que le vieux bouquin à tranche rouge se trouva entre mes mains.

Vous savez mieux que moi les beautés de ces vers si heureux parfois; mais surtout vous n'avez pas oublié les quelques pages de prose intercalées au milieu du volume, mémoires de la première étape faite sur le chemin de l'exil, où Théophile, riant encore de ses mésaventures, mêle si curieusement le récit de la sédition populaire contre les Huguenots aux amours de son ami Clitiphon, à ses propres rêveries sur l'art et la poésie, et qui semblent extraites d'un Voyage sentimental *avant la lettre. C'est ce fragment qui m'a servi de scénario : tous les détails donnés sont exacts, et pour le personnage de Cloris, il est peint en maint endroit des élégies et des stances, où on le voit vivant et charmant dans sa malice effrontée, tel enfin que Théophile amoureux et moqueur nous le pouvait montrer.*

Le Recteur Bertholdus *fut inséré dans la* Revue des Deux Mondes *le 1er juin 1870, et, paru ainsi à la veille de la guerre, il me semble être dans son étroit et modeste cadre un exemple de plus de notre aveugle-*

ment à l'égard de l'Allemagne. Je croyais comme vous alors qu'il y avait de l'autre côté du Rhin des esprits généreux, des jeunesses enthousiastes, des cœurs capables de communiquer au foyer domestique la grâce du rêve et la douceur de l'intimité, des gens enfin de mœurs studieuses, fières, honnêtes et tendres. Que nous nous étions cruellement trompés! Ma colère en a été si grande qu'un moment j'ai songé à changer le lieu de l'action pour la mettre en sûreté loin de ce pays si faux et si brutal. Mais tel n'a point été votre avis, cher maître, et vous aviez raison : ce qui est écrit est écrit surtout quand c'est imprimé. Je voudrais donc que ce petit tableau, vignette si légère aux marges du grand Faust, témoignât seulement de la sincérité de mes admirations pour une œuvre immortelle, en même temps que de la hauteur d'illusions d'où il nous a fallu descendre au contact du vrai génie germanique figuré maintenant chez nous par la rapine et la cruauté.

Quant à la Bague, *je n'y ajouterai point de bien longs commentaires, quoique ce court poëme moins dramatique, ce me semble, que lyrique ait soulevé autour de moi plus d'une objection.*

Vous me l'avez dit vous-même, cher maître, la tentation est irrésistible pour un jeune écrivain d'imaginer le bonheur dans l'amour et l'amour dans l'absolu, c'est-à-dire en dehors de toute règle et de toute contrainte. Je l'ai essayé à mon tour, et, quoi que j'aie pu faire, la tristesse, le remords, la fatalité retombent sur ceux qui les ont voulu braver; si bien que, lorsque la catastrophe arrive, elle est presque un soulagement dans une situation sans issue. Telle est du moins la moralité qui est ressortie pour moi d'une histoire que j'avais lue un jour.

Enfin le Retour, *qui est de date plus récente, fut composé bien longtemps avant que d'être écrit, et son héros républicain remonte dans ma pensée bien avant la chute de l'empire. Un rapprochement fortuit avec certains événements politiques pourrait le faire croire une pièce de circonstance, mais le hasard en serait seul cause. Hélas! ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier que les fervents de la France patriote et de la république idéale s'aheurtent aux décadences d'un Directoire, et reviennent en étrangers dans un milieu d'idées qui les a abandonnés pendant qu'ils y dévouaient leur vie!*

J'ai tenu pourtant à circonscrire autant que possible, par les opinions ou le langage des personnages, cette saynète dans l'époque précise de l'an VI.

Vous rappellerai-je encore qu'elle eut l'honneur de la lecture à la Comédie-Française, et que messieurs du comité, sur la bienveillante recommandation de M. Perrin, la voulurent bien recevoir à correction? Au moment de la publier, je sens davantage et la faiblesse de ma comédie et la faveur d'un tel accueil. Que chacun de ces messieurs en soit donc ici vivement remercié!

En résumé, s'il me fallait définir d'un mot l'un ou l'autre de ces essais, je dirais que pour moi Théophile représente l'amour-fantaisie, Bertholdus l'amour-tendresse, Harry l'amour-passion, Étienne l'amour-idéal, et que leur titre de Comédies romanesques, *certifiant la simplicité d'intention que j'y ai apportée, doit prouver suffisamment que je n'ai prétendu à rien, sinon à broder le thème éternel à ma guise et pour m'amuser. Mais bien plutôt je vous prierais, cher maître, de me pardonner une si longue introduction à des œuvres qui n'ont de charme pour moi et d'appui auprès du public que parce que vous consentez à en accepter l'hommage.*

Aussi bien comme préface n'avais-je qu'une chose à vous dire, c'est que, si peu de valeur qu'il y ait jamais en ce que j'écris, je vous le dois; que je n'y prends de plaisir qu'à la pensée de vous en faire un peu et de justifier au moins par ma bonne volonté tous les soins que vous m'avez donnés; qu'il n'a pas tenu au désir que j'en avais que mon livre ne fût mille fois meilleur pour être plus digne de vous être offert; que je suis heureuse d'avoir enfin cette occasion de vous le répéter hautement, et que je serai toujours, cher maître,

Votre reconnaissante élève,

LOUISA SIEFERT.

Les Ormes, le 19 Mars 1872.

THÉOPHILE

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN VERS.

PERSONNAGES :

Théophile de Viau.

Clitiphon, gentilhomme huguenot.

Sidias, pédant.

Le Juge, père d'Hélène.

Hélène.

Cloris, dite Lucinde, duègne.

La scène se passe dans une ville de province, sur la route de Paris à Tours, en 1623.

Salon bourgeois du temps de Louis XIII. Fenêtre au fond, portes à droite et à gauche.



THÉOPHILE

COMEDIE

EN DEUX ACTES, EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, CLORIS, SIDIAS.

Les deux femmes brodent, Sidias est assis près d'Hélène.

SIDIAS.

Belle divinité, d'un regard favorable
Ne daignerez-vous point m'être enfin secourable?
Mon cœur, tout abîmé devant votre courroux,
Vous demande merci, vous implore à genoux...

HÉLÈNE, *haussant les épaules.*

Bon! son cœur à genoux maintenant! — Je vous prie,
Laissez pour un moment votre galanterie.
Votre amour, je croyais vous l'avoir dit assez,
Me déplaît, Sidias. Vous-même me lassez.
Tout ce qui vient de vous me fatigue, m'ennuie,
Plus que prône en carême ou semaine de pluie;
Et c'est bien vainement que vous m'importunez,
Je ne puis rien pour vous, hors de vous rire au nez.

SIDIAS.

Implacable, inhumaine!

CLORIS.

Un peu de patience,
Madame. Vous jugez, d'après l'insouciance
De votre propre cœur, un cœur que vous blessez,
Et l'amour fait souffrir plus que vous ne pensez.
Que monsieur Sidias ait pour vous de l'estime...

HÉLÈNE, *avec ennui.*

Lucinde, vous aussi?

CLORIS, *montrant Sidias.*

Mais quel est donc son crime?

HÉLÈNE.

Il m'ennuie.

CLORIS.

Et pourquoi?

HÉLÈNE.

Pourquoi ? je n'en sais rien.
Parce que.

CLORIS.

Cependant...

SIDIAS.

O cœur hyrcanien!
Mais tout vient à son tour, et si l'heure est venue
Qu'en votre âme l'amour tout à coup s'insinue,
Vous m'aimerez.

HÉLÈNE.

Jamais.

SIDIAS, *avec fatuité.*

Hélène, désormais,
N'employez plus ce mot cruel.

HÉLÈNE.

Jamais, jamais,
Jamais!

Elle se sauve en riant vers la fenêtre, et s'y accoude.

CLORIS, *à Sidias.*

N'insistez pas. Elle est en train de rire
De vous...

SIDIAS.

Je ne vois point...

CLORIS.

Vous vous feriez redire
Qu'elle vous trouve sot, ennuyeux et pédant.

SIDIAS.

Hé!

CLORIS.

Que vous êtes laid...

SIDIAS.

Tout doux!

CLORIS.

Qu'en attendant
Le charmant fiancé que lui montre son rêve,
Elle peut bien de vous se divertir.

SIDIAS.

Je crève
De rage et de dépit.

HÉLÈNE, de la fenêtre.

Voici le sacrement
Qui passe. Quelqu'un meurt dans le quartier.

CLORIS, s'approchant de la fenêtre.

Vraiment!
Savez-vous qui?

HÉLÈNE, lui faisant place.

Moi? non. — Mais voyez quelle foule,
Dirait-on pas un flot qui monte et se déroule?

CLORIS.

En effet.

HÉLÈNE.

Regardez : on s'agenouille en bas.

CLORIS, *faisant des signes de croix.*

Jésus! en voici deux qui n'ôtent même pas
Leurs chapeaux.

HÉLÈNE.

L'un l'a fait.

CLORIS.

Mais l'autre, sainte Vierge !
Qui s'en va pour passer est plus roide qu'un cierge.

UNE VOIX AU DEHORS.

Ohé! le huguenot!

HÉLÈNE.

Qu'est-ce?

CLORIS.

Je ne vois rien.

HÉLÈNE.

Il résiste. On le bat.

CLORIS.

Non.

HÉLÈNE, avec inquiétude.

Je le vois fort bien.
On les traîne tous deux maintenant dans la boue.

VOIX NOMBREUSES AU DEHORS.

A mort les huguenots ! au gibet ! à la roue !

HÉLÈNE, avec angoisse.

Mais ils vont les tuer, les sauvages ! — Mon Dieu !
C'est effrayant.

On entend des cris et des hurlements.

CLORIS.

Aussi, passer juste au milieu
De la procession !

HÉLÈNE, de même.

Oh ! ce bruit m'exaspère.

Elle se retourne brusquement.

Sidias, allez dire à ces gens que mon père,
Le juge criminel en cour de parlement,
Réclame ces messieurs. — Mais faites promptement,
Dépêchez-vous, allez !

SIDIAS, éperdu.

Que j'aille !...

HÉLÈNE.

Tout de suite.

SIDIAS, de même.

Que je dise...

HÉLÈNE.

Partez.

SIDIAS, de même.

Que je fasse...

HÉLÈNE.

Allez vite!

SIDIAS, avec énergie.

Diantre non! c'est ma mort.

HÉLÈNE, suppliant.

Un instant de retard,
Ils sont morts, Sidias. — Descendez de la part
De mon père. On l'admire, on le craint, on l'honore;
Sauvez-les en son nom. — Hésitez-vous encore?
Je vous aimerai bien, je vous embrasserai.

SIDIAS, abasourdi.

Vous dites?...

HÉLÈNE, le poussant vers la gauche.

Partez donc! Je vous regarderai
D'ici. Je bénirai ce beau trait de courage.
Vous serez un héros pour moi. Partez.

SIDIAS, résistant.

J'enrage.

HÉLÈNE, le poussant par les épaules.

De la part de mon père, allez vite. D'honneur.
Je vous embrasserai.

SIDIAS.

Pour me porter bonheur,
Embrassez-moi d'abord.

HÉLÈNE, le mettant à la porte.

Non, au retour.

SIDIAS, derrière la porte.

Cruelle!

SCÈNE II.

CLORIS, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, revenant vers la fenêtre

Avant qu'ils aient le temps d'entrer dans la ruelle,
Sidias sera là qui parlera pour eux.
S'il se dépêche !

Le bruit redouble.

VOIX NOMBREUSES AU DEHORS.

À mort! à mort!

CLORIS, se bouchant les oreilles.

Oh ! c'est affreux !

HÉLÈNE.

Sidias ne vient pas, il s'oublie, il s'attarde.
Si j'appelais le guet ! — Holà, hé !

CLORIS.

Prenez garde.

HÉLÈNE.

Ah! voilà Sidias qui vient... Non! il s'enfuit.

VOIX NOMBREUSES.

Huguenots, huguenots!

HÉLÈNE.

Le lâche! on le poursuit,
C'est bien fait.

VOIX AU DEHORS.

Courez sus.

Le tumulte va toujours croissant.

HÉLÈNE.

Et les autres?

CLORIS.

La foule
Maintenant sur les pas de Sidias s'écoule...

A Hélène qui va pour sortir.

Où courez-vous?

HÉLÈNE.

En bas, je m'en vais leur ouvrir.

CLORIS, la retenant.

Ouvrir! à qui, madame?

HÉLÈNE, se débattant.

A ceux qui vont périr.

Si personne ne vient à leur secours.

CLORIS, de même.

Madame!...

HÉLÈNE, de même.

Ils sont contre la porte appuyés...

CLORIS, de même.

Sur mon âme,
Vous ne le ferez pas. Vous avancer ainsi,
Non, madame, arrêtez, ayez un peu souci,
Madame...

HÉLÈNE.

Laissez-moi!

Elle se sauve.

SCENE III.

CLORIS.

Dieu! la voilà partie!...

Appelant. Revenant.

Elle nous perdra tous. Madame... Elle est sortie
Sans m'entendre. — Et son père? Il en sera content,
J'en serai responsable à ses yeux... et pourtant!
Mettre en avant son nom! si l'on sait l'aventure,
Il sera furieux... La chose la plus sûre,
C'est que tous mes projets en seront renversés.
La folle!... Je payerai pour tous les pots cassés.

On chassera la duègne. — Ah! gardez donc la fille
Pour épouser le père!... Elle est bonne et gentille.

Se rapprochant de la fenêtre.

C'est vrai, mais une tête! — A-t-elle réussi?
Je n'entends rien.

HÉLÈNE, dans la coulisse.

Venez, messieurs, c'est par ici.

SCENE IV.

HÉLÈNE, CLORIS, THÉOPHILE, CLITIPHON.

THÉOPHILE, entrant et s'adressant à Hélène.

Ah! madame, jamais pourrons-nous reconnaître...

HÉLÈNE.

Lucinde, promptement fermez cette fenêtre,
Tirez bien les rideaux, poussez bien les verrous.
Il ne faut pas qu'on voie ou qu'on vienne chez nous.

Elle court pousser les portes, tandis que Cloris ferme la fenêtre.
Revenant à Théophile et Clitiphon.

Remettez-vous, messieurs!

CLITIPHON.

Ah! vous êtes un ange
De grâce et de bonté.

THÉOPHILE présente un fauteuil à Hélène.

Madame...

Ils se font des politesses et s'assoient sur le devant de la scène, à droite.

CLORIS, regardant Théophile à part.

C'est étrange.
On dirait que c'est lui. Mais pourtant, si changé!
Ce grand nez, ces yeux noirs, ce visage allongé...

Elle se retire à gauche et s'enveloppe dans ses coiffes.

CLITIPHON, à Hélène.

Quand nous croyions avoir pour tombeau cette rue,
Quand à nos yeux ravis vous êtes apparue,
Madame, nous songions au ciel, mais n'osions pas
Espérer qu'il s'ouvrît sitôt devant nos pas.

THÉOPHILE.

J'étais à bout d'efforts...

HÉLÈNE, souriant.

Non à bout de courage,
Car, lorsqu'autour de vous ce peuple faisait rage,
Front haut, vous avez su toujours lui résister.

THÉOPHILE.

Pour moi, n'essayez pas de m'en complimenter.

Montrant Clitiphon.

Sans l'exemple fatal de ce héros, j'atteste
Que j'eusse aimé bien mieux un maintien plus modeste

CLITIPHON.

Théophile...

CLORIS, à part, s'enfonçant dans l'ombre.

C'est lui, plus de doute.

CLITIPHON.

Pourquoi
Au nom de l'amitié mentir à votre foi?
Pourquoi faire valoir l'une aux dépens de l'autre?
Quelle bizarrerie est maintenant la vôtre!
Et que nous dites-vous, avec ce ton moqueur,
Qui ne soit démenti cent fois par votre cœur?

THÉOPHILE.

Je vous jure...

CLITIPHON, à Hélène.

Gardez, madame, de le croire.
A Théophile.
Vous en êtes témoin. Non, non, vous dis-je.

THÉOPHILE.

Voire.
Que je mérite ou non l'éloge gracieux
Que m'accordent les clairs regards de ces beaux yeux,
De plus me repentir chacun d'eux me dispense
En me faisant goûter si douce récompense.
— D'ailleurs, cher Clitiphon, j'ai toujours estimé
Qu'on n'avait point vécu si l'on n'avait aimé
Librement, hardiment, selon sa fantaisie,
Tout ce dont ici-bas notre âme était saisie
Ou notre goût flatté: la musique, les vers,
La beauté, les amours, les champs, les arbres verts,
Les cieux, les fleurs, et puis toutes les choses belles,
Le courage, l'honneur, les vertus immortelles,

Les nobles dévoûments et même le danger
Qu'on brave, et qu'on est fier de pouvoir partager.
Non, aimé par feintise, aimé par habitude,
Non plus par passion avec inquiétude,
Ce qui nous fait souffrir sans nous mener à rien ;
Mais aimé comme on aime alors qu'on aime bien,
En conservant toujours la liberté sincère
Qui fait que l'on renonce à ce qui nous enserre
De trop près, et qu'on cède à chacun des désirs
Dont l'aiguillon nouveau ravive nos plaisirs.

CLORIS, à part.

C'est bien mon Théophile, il est toujours le même.

CLITIPHON.

Mais, si je vous entends, ce serait par système
Que vous m'auriez là-bas si gaîment défendu?

THÉOPHILE.

Point du tout : de travers vous m'avez entendu,
Si vous croyez tirer conséquence pareille
De ce que je disais.

CLITIPHON.

Ce serait bien merveille
Que vous ne l'eussiez fait par goût ni par devoir.

THEOPHILE.

Puisque tout mon système est de n'en point avoir.
Jugez, mon cher ami, quel est mon équilibre.

Combien je suis heureux, et combien je suis libre!
De quelque sentiment que mon cœur soit touché,
A quelque opinion qu'il se tienne attaché,
Où que veuille tourner son heureuse folie,
Je suis prêt, j'obéis. — Jamais nœud ne me lie
Que bientôt je ne puisse ou rompre ou relâcher.
— Le vent souffle et je suis. — Irai-je rechercher
Les causes, les raisons, les principes des choses?
Ce serait vanité! J'aime l'odeur des roses,
J'en trouve, je les cueille, et n'ai guère souci
De m'enquérir comment elles poussent ainsi.
— De même je vous vois contre une multitude,
Tout seul, bravant la mort d'une ferme attitude;
Beau comme un dieu d'Homère avec l'épée au poing.
Mon sang bout dans ma veine, et ne demandant point
Si tant de bras levés sur vous vont vous abattre,
Je me bats avec vous, pour l'honneur de me battre;
Et si vous sondez bien une telle action,
Vous verrez aisément que l'obstination,
La haine, la fureur, l'aveugle fanatisme
Engendrent maintes fois un pareil héroïsme,
Et font martyrs et saints, par le droit du trépas,
Un tas d'honnêtes gens qui ne s'en doutaient pas.
C'est ainsi que sans vous, madame, tout à l'heure,
Gagnant à mes dépens l'existence meilleure,
Derrière Clitiphon, j'entrais en paradis,
Par-dessus le marché, comme je vous le dis.

CLITIPHON, riant.

Il y tient.

HÉLÈNE, gracieusement.

Cette idée est au moins singulière,
Et tant d'humilité rehausse une âme fière.
C'est un lustre nouveau, c'est un éclat plus doux,
Dont le rayon s'épanche et retombe sur vous.

THÉOPHILE, moqueur.

Oui, comme en un ciel clair la printanière aurore
Prend un attrait de plus aux vapeurs qu'elle dore,

Regardant Hélène.

Ou comme de longs cils sur les yeux abaissés,
Rendent leurs traits plus sûrs aux cœurs qu'ils ont blessés.
— Mais, par malheur pour moi, je suis trop honnête homme.
Je ne puis vous laisser dans cette erreur : en somme,
S'il faut vous avouer toute la vérité,
J'aime mieux plus d'orgueil et moins de vanité ;
Et d'autant que je hais une sotte impudence
Qui n'a dans ses propos vergogne ni prudence,
Et se trahit bientôt à vouloir s'imposer,
J'estime qu'on ne doit soi-même s'abuser ;
Qu'on prend peu de plaisir aux mérites des autres
Quand on les met en point de vous nier les vôtres,
Et qu'il est bien plus sage, en sachant ce qu'on vaut,
De se juger tout franc, ni trop bas ni trop haut.

HÉLÈNE.

Sans doute...

CLORIS, se rapprochant d'Hélène.

Bas.

On vient, madame.

HÉLÈNE.

Et qui donc?

CLORIS, de même.

Votre père.

Peut-être il vaudrait mieux...

HÉLÈNE.

A Théophile et Clitiphon.

J'entends. — Messieurs, j'espère
Qu'il sera tel pour vous qu'on peut le désirer.
Mais Lucinde a raison, il faut le préparer.

Elle leur ouvre une porte à droite.

Entrez là. Je viendrai vous chercher tout de suite.

THÉOPHILE, avec un grand salut.

Ne payez pas trop cher votre noble conduite.

CLITIPHON, de même.

Madame...

Hélène referme la porte sur eux.

CLORIS, à part.

Plût au ciel qu'ils fussent déjà loin!

SCENE V.

HÉLÈNE, CLORIS.

HÉLÈNE, revenant.

Pour juger son humeur, Lucinde, dans ce coin
Retirons-nous d'abord.

CLORIS, la suivant au fond de la scène.

Vous tremblez, ce me semble.
Vous avez peur?

HÉLÈNE, avec un peu d'impatience.

Pourquoi voulez-vous que je tremble?

Prêtant l'oreille. Avec angoisse.

Je ne crains rien. — Il parle. Il n'est pas seul. — Mon Dieu!
Nous sommes perdus.

CLORIS, épouvantée.

Non.

HÉLÈNE, de même.

Si fait.

CLORIS, s'oubliant.

Ah! vertubleu!

Hélène la regarde avec étonnement.

Pardon! c'est: doux Jésus! que je disais. La langue

M'a tourné.

HÉLÈNE.

Je le crois.

CLORIS, écoutant à gauche.

Mais c'est une harangue

Avec moquerie.

Qu'il fait! — Sommes-nous donc au parlement du roi
Ici?

HÉLÈNE, sévèrement.

Lucinde!

Elles se retirent au fond, à droite.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, CLORIS, LE JUGE, SIDIAS.

LE JUGE, entrant sans voir les deux femmes.

Enfin, me direz-vous pourquoi
Vous étiez, Sidias, pris dans cette escapade?
Et comment vous couriez la hart ou l'estrapade
Sans que j'eusse signé votre arrêt de ma main?
— Quand je vous rencontrai par hasard en chemin,
Revenant du palais à mon heure ordinaire,
Je me disais, voyant ce tas de populaire:
Quel fol ont-ils trouvé qui les mette en gaîté?
Or, je vous reconnus et d'abord j'ai douté
Si mes yeux éblouis n'avaient pas la berlue.

Mais point! c'était bien vous. — Je m'arrête. On salue
J'entends autour de moi crier au huguenot;
Alors me demandant lequel était plus sot
Du peuple justicier ou bien de vous victime,
Je m'informe d'abord quel était votre crime,
Et je n'ai rien compris de ce qu'on m'a conté.
J'ai répondu pour vous, et votre liberté,
D'après ma caution, me paraît assurée.
— Pourtant je vous croyais d'humeur peu délurée,
Sage, prudent, paisible, honnête citoyen,
Digne d'être mon gendre... et vous trouvez moyen
De renverser d'un coup tout cet échafaudage?
Qui l'aurait cru jamais? un homme de votre âge!

CLORIS, bas.

Il ne sonne plus mot.

HÉLÈNE, de même.

Il est tout ahuri.

LE JUGE, à Sidias.

Un quart d'heure de plus et vous eussiez péri!
— Vraiment de votre part une telle aventure
M'étonne, me confond, m'étourdit. — De nature
Étiez-vous donc jadis si courageux?

SIDIAS, comme hébété.

Comment?

LE JUGE.

Oui, sentiez-vous un feu terrible et véhément

Courir dans votre veine et vous rendre intraitable?

SIDIAS, de même.

Je ne sais...

LE JUGE.

Étiez-vous d'une audace indomptable?
N'aviez-vous peur de rien sinon de vivre en paix?

SIDIAS, avec force.

Non, non!

LE JUGE.

Je vous croyais d'un esprit plus épais,
Et comme qui dirait rassis. — Cette incartade
Me surprend d'autant plus que j'y vois la boutade
D'un caractère ami de l'excentricité.
Je ne l'aurais pas cru de vous, en vérité.

SIDIAS.

Mais ce n'est pas ma faute, ou le diable m'emporte!
C'est elle qui m'a dit de leur ouvrir la porte.

LE JUGE.

Elle?

SIDIAS.

Hélène!

LE JUGE.

Ma fille!

SIDIAS.

Oui, oui, de votre part!

LE JUGE.

De ma part ? vous voulez plaisanter !

SIDIAS.

Par la hart

Dont vous parliez tantôt, c'est vrai.

LE JUGE.

Non !

SIDIAS.

Si, vous dis-je.

LE JUGE, *d'un air de pitié.*

Mon pauvre Sidias, la peur fit ce prodige
De vous rendre idiot tout à fait.

SIDIAS.

Grand merci !

Elle disait : « Partez, je vous verrai d'ici.
« Vite, au nom de mon père, allez, je vous en prie ! »
Et, pour prix de mon zèle à calmer leur furie,
Elle a même promis de m'embrasser.

LE JUGE.

Oui-da !

SIDIAS.

Enfin, elle fit tant qu'elle me décida.
Je vins de votre part...

LE JUGE.

De ma... Quelle insolence !

SIDIAS.

Mais voilà qu'aussitôt toute leur violence
Se tourna contre moi. Je m'entendis huer,
Menacer, et, tremblant qu'on me voulût tuer,
Je m'enfuis. On courut après moi. Hors d'haleine,
J'allais renversant tout, car la rue était pleine,
On criait : Huguenot, huguenot, courez sus!
Puis un de ces démons m'a mis la main dessus;
Puis...

LE JUGE.

Voyez cependant quelle est votre sottise!
Votre vie en danger, ma fille compromise,
Mon nom même invoqué sans aucune raison
Afin de retirer dans ma propre maison
Ces deux fous inconnus, ces têtes sans cervelle,
Qui n'ont d'opinion qu'autant qu'elle est nouvelle,
Et que l'amour du bruit et d'un vain mouvement
Feraient dès aujourd'hui changer de sentiment,
S'ils ne voyaient contre eux tous les gens raisonnables?
— J'espère que, jugeant ces choses condamnables,
Vous y renoncerez et saurez désormais
Vaincre l'entraînement...

SIDIAS.

N'ayez crainte! Jamais
Je ne me serais cru si fervent catholique,
Et maintenant...

LE JUGE.

Fort bien! Ce tracas diabolique
Finit mieux et plus tôt que je n'aurais pensé.
Grâces à Dieu, le bruit au dehors a cessé.

Il s'assied dans un fauteuil.

Respirons! — A propos, les auteurs du tapage,
Que sont-ils devenus?

CLORIS, bas, poussant Hélène.

C'est le moment. Courage!

HÉLÈNE, bas, résistant.

Je n'ose!

CLORIS, même jeu.

Il faut oser.

HÉLÈNE, même jeu.

J'ai trop peur,

CLORIS, même jeu.

Parlez-lui.

HÉLÈNE, faisant deux pas et revenant.

Je meurs!

CLORIS, même jeu.

Vous ne pouvez pourtant tout aujourd'hui
Les laisser là.

HÉLÈNE.

Sans doute.

CLORIS.

Eh bien !

LE JUGE, allant à la fenêtre écarter les rideaux.

Par la fenêtre,
On ne voit rien du tout. — Où peuvent-ils bien être ?

Hélène, après beaucoup d'hésitation, comme si elle voulait parler à son père, va chercher Théophile et Clitiphon.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, CLORIS, THÉOPHILE, CLITIPHON, LE JUGE, SIDIAS.

HÉLÈNE, revenant derrière le juge et tenant Théophile et Clitiphon chacun par une main. D'un ton très-troublé.

Ils sont ici, mon père.

LE JUGE, se retournant brusquement.

Hein !

SIDIAS, abasourdi.

Qu'est-ce ?

HÉLÈNE, suppliant.

Pardonnez !
Tous deux à votre seuil étaient assassinés...
Un peuple furieux, une foule en délire

Les menaçaient. Hélas ! que dois-je encor vous dire ?
Vous n'étiez pas rentré... Sidias était loin...

SIDIAS, avec rancune.

Oui !

HÉLÈNE.

Moi, je n'ai pas pu souffrir d'être témoin
De cela. — J'entr'ouvris la porte dérobée,
Et je les fis monter.

SIDIAS, de même.

Leur colère est tombée
Alors sur moi.

HÉLÈNE.

Mon père, ils étaient malheureux,
De tous abandonnés...

SIDIAS, de même.

Votre cœur généreux
De me sauver aussi ne se mit guère en peine ;
Mais moi, je ne suis rien, oh ! rien du tout.

LE JUGE, comme retrouvant la parole qu'il avait perdue.

Hélène !
Je ne m'attendais pas à pareil dénoûment ;
Chaque minute ajoute à mon étonnement ;
Je reste stupéfait. Ma surprise est extrême,
Et découvrant soudain ces messieurs ici-même,
Quand je croyais ne plus entendre parler d'eux,

Les voyant sous mon toit abrités tous les deux,
Je ne sais qu'admirer, tant la chose me passe,
De leur impertinence ou bien de votre audace.

HÉLÈNE, *confondue.*

Mon bon père!

CLITIPHON.

Monsieur, nous n'avons accepté
De secours que pressés par la nécessité.
Sans nous laisser le temps d'y réfléchir, Madame
Nous a sauvé la vie à tous deux. Sur mon âme,
Quand elle nous guidait par la main jusqu'ici,
Nous ne nous doutions pas qu'en agissant ainsi,
Elle dût encourir les reproches d'un père.
— Mais il suffit, monsieur. Vous excusez, j'espère,
Une faute commise en besoin si pressant;
Et, nous laissant bénir cet ange bienfaisant,
Vous pardonnez sans doute à sa pitié si tendre,
A sa rare bonté. — Pour nous, sans plus attendre,
Nous allons sur-le-champ de chez vous repartir

Il baise la main d'Hélène avec émotion.

Il se relève résolûment.

Adieu, madame, adieu! — Par où faut-il sortir?

THÉOPHILE, *au juge.*

Quoique vos yeux nous soient assez peu favorables,
Nous vous sommes, monsieur, mille fois redevables
D'avoir donné le jour à l'ange que voici,

Et tout naïvement je vous en dis merci.

A Hélène.

Pour vous, madame, il n'est pas de parole au monde
Qui vous puisse exprimer mon estime profonde
Et l'admiration dont mon cœur est rempli.

Il baise la main d'Hélène.

— Venez-vous, Clitiphon?

SIDIAS, grognant.

C'est être trop poli,
Qu'ils partent donc!

HÉLÈNE, retenant du geste Théophile et Clitiphon.

Au juge.

Mon père, un mot de votre bouche
Du plus tendre respect me pénètre et me touche,
Mais souffrez que j'insiste encore : — Tout danger
Est-il passé? — Mon Dieu! je tremble d'y songer!
Si ces gens de là-bas allaient les reconnaître,
Mon père, sous vos yeux, ils les tueraient peut-être;
Et l'on serait en droit, pour cette iniquité,
De dire qu'au mépris de l'hospitalité,
Vous les avez livrés, vous, homme de justice,
A ceux qui, sans raison, réclamaient leur supplice.
Quelle tache à l'honneur! quelle souillure au nom,
Si le sang innocent... Ah! mon père, non, non!
Vous ne le ferez pas; votre vertu passée
Vaincra dans votre esprit une telle pensée;
Et vous, le juge intègre et l'homme généreux,

Vous saurez protéger des hôtes malheureux.
Vous ne permettrez pas qu'une horde imbécile
Fasse la loi chez vous, et de chez vous exile
Ceux qui prenaient sans peur place à votre foyer!

LE JUGE, très-perplexe.

Hélène!

THÉOPHILE, d'un air de connaisseur.

Elle dit bien!

HÉLÈNE.

O Dieu ! les renvoyer.
Les condamner !

CLORIS, doucereuse.

Madame, il est presque impossible
A de si chauds accents de rester insensible.
Pourtant il est un point où votre humanité
Sur l'amour filial l'a peut-être emporté.

THÉOPHILE, de même.

Canaille!

Clitiphon se promène avec agitation.

CLORIS, de même.

Songez-vous au grave préjudice
Qu'une telle action peut causer? Que l'indice
Le plus faible ou le moins prévu vienne à trahir
Ces messieurs, aussitôt nous verrons envahir
La maison. Compromis auprès du populaire,
Votre père encourra son aveugle colère,
Et pour avoir tenté de secourir autrui,

Il paîra chèrement sa bonté d'aujourd'hui.

THÉOPHILE, avec impatience.

Diantre! que de façons pour nous mettre à la porte!

CLITIPHON, avec force.

Je le demande encor, par où faut-il qu'on sorte?
Nous ne saurions rester deux minutes de plus.

HÉLÈNE, pleurant.

Ah! mon père!

CLITIPHON, à Hélène.

Cessez des discours superflus,
Madame. Si la mort nous attend tout à l'heure,
Nous saurons la braver, ou la subir.

HÉLÈNE jette à Clitiphon un regard suppliant comme pour lui dire de se taire, et revient au juge.

Je pleure
Donc en vain devant vous? Rien ne vous peut toucher,
Mon père?

LE JUGE, de plus en plus embarrassé.

Mais, ma fille...

HÉLÈNE, avec feu, au juge.

Eh bien, s'il faut chercher
Des arguments plus forts, des raisons plus palpables,
Les furieux, pour qui ces messieurs sont coupables,

Ne savent pas qu'ils sont chez vous. En les perdant
Vous vous perdez : vous-même avouez que pendant
Le trouble, c'est ici qu'ils ont trouvé refuge.

LE JUGE, d'un air très-malheureux.

Par Dieu ! je ne le sais que trop.

SIDIAS, tirant le juge à gauche.

Monsieur le juge,
Votre fille s'exalte à les défendre. Allons,
Faites que ces gens-là nous montrent les talons.

HÉLÈNE, tirant de son côté le juge à droite.

Mon père, gardez-vous de l'écouter.

CLITIPHON, avec une impatience qu'Hélène réprime du regard aussitôt.

J'enrage.

THÉOPHILE, moqueur.

C'est bien drôle !

SIDIAS, même jeu.

Agissez ! Qu'attendre davantage ?

HÉLÈNE, même jeu.

Je vous en prie...

CLORIS, prenant le juge par le bras et l'amenant sur le devant de la scène.

Il faut voir le juste milieu
Des choses ;

LE JUGE, se tournant avec empressement.

C'est cela.

CLORIS.

Faire la part du feu...

THÉOPHILE, observant la scène.

O comédie!

Hélène parle bas à Clitiphon.

CLORIS, dérobant son visage à Théophile, qui se rapproche.

Enfin gagner du temps.

LE JUGE.

Sans doute!
Me décider trop vite est ce que je redoute
Le plus.

CLORIS, flatteuse.

Tous les esprits prudents sont comme vous.
Laissez les jugements précipités aux fous
Pour qui l'heure présente est tout. Vous, au contraire,
Que la sagesse guide et la raison éclaire,
Voyez à quel parti vous vous arrêterez.
Ne hâtez rien, prenez haleine, préparez
Votre conclusion, comme lorsque vous faites
Un de ces beaux rapports qui sont les grandes fêtes
Du palais.

LE JUGE, charmé.

Oh!

CLORIS, de même.

Non, non, je ne sais pas mentir,

Changeant de ton à mi-voix

Je suis franche... voyons sans les faire sortir
Tout de suite, n'est-il aucun moyen honnête

Changeant de ton.

De s'en débarrasser sûrement? — Je répète
Que nous nous confions à vous entièrement.
Vous êtes trop humain, que dis-je! trop clément
Pour n'être pas touché du sort qui les menace.
Je ne conseille rien. Dieu me reçoive en grâce!

Changeant de ton d'un air insinuant.

— Mais, si nous les cachions ici jusqu'à la nuit;
Avec de bons chevaux, amenés là sans bruit,
— Le jardin vous savez sur la campagne donne —
Ils pourraient s'en aller sans rencontrer personne.
De grands manteaux, le soir, un guide un peu discret
Qu'avec quelques écus on intéresserait...

LE JUGE.

Mais, c'est prêter les mains...

CLORIS, de même.

Tout couvrirait leur fuite:
Vos serviteurs sont sûrs, ils se tairaient. — Ensuite
Vous feriez comme il faut sentir aux furieux
Que vous êtes le maître... et tout serait au mieux

LE JUGE.

Hum!

CLORIS.

Prenez votre temps.

LE JUGE s'assied sur un fauteuil et fait signe qu'on se range devant lui.

Messieurs, sauver vos têtes
N'est pas chose facile, et savoir qui vous êtes

Appelant Clitiphon de sa main comme à l'audience.

N'est pas de trop. — Voyons; vous d'abord, votre nom.

CLITIPHON.

Monsieur, tous mes amis m'appellent Clitiphon,
Mais je suis gentilhomme et de bonne noblesse,
Bien qu'une cour dévote à l'écart me délaisse.

LE JUGE.

Fort bien. Je vous entends. — Vous êtes huguenot?

CLITIPHON, très-sérieusement avec un profond salut.

Oui, monsieur.

LE JUGE, à Théophile.

Et vous?

THÉOPHILE.

Moi? mais oui, comme Marot,
Erasme ou Rabelais,

LE JUGE, fronçant le sourcil.

C'est-à-dire ?

THÉOPHILE.

En poëte.

LE JUGE, sévèrement.

Plutôt en libertin à l'humeur inquiète,
Qui ne prend que le mal en toute chose.

THÉOPHILE.

Eh ! Dieu !
Vous m'accusez à tort, je le suis jusqu'au feu.

LE JUGE.

Vous vous moquez, je crois. — Votre nom ?

THÉOPHILE.

Théophile
De Viau. Je suis connu par la cour et la ville
Comme un faiseur de vers d'un commerce assez doux.

LE JUGE.

Vous venez ?

THÉOPHILE.

De Paris.

LE JUGE.

Mais où donc allez-vous
De ce pas ?

THÉOPHILE.

En exil.

LE JUGE, stupéfait à Clitiphon.

Et vous?

CLITIPHON.

A la Rochelle.

LE JUGE, avec désespoir.

Ah! merci de ma vie! un proscrit, un rebelle!
Sous mon toit... Sans retour me voilà compromis!

A Théophile.

Mais quel crime d'État avez-vous donc commis,
Pour que notre grand roi Louis le juste...

THÉOPHILE.

Dites
Pour que le Cardinal et ses frères Jésuites
Aient daigné prendre garde à moi? — La chose vaut
En effet que partout on la conte tout haut :
Comme Rabelais donc de joyeuse mémoire,
J'ai cette infirmité de ne pouvoir point croire
A tout ce qu'on me dit; mais consciencieux,
Je ne veux rien, sinon que l'on m'ouvre les yeux.
J'entendis qu'on causait au faubourg d'un miracle,
D'une fille soumise au démon, d'un spectacle
Qu'il fallait aller voir, car le diable y parlait
En latin, et de plus un bon prêtre fort laid

Lui donnait la réplique à grands coups d'exorcisme.
J'y vins donc franchement et sans nul fanatisme,
Mais latin, espagnol, anglais, italien,
Voire grec, rien n'y fit. Durant tout l'entretien
A peine si je pus tirer de ce beau diable
Quelques jurons gascons très-vilains. — L'effroyable
Tapage qu'en tous lieux cette aventure fit,
En découvrant la feinte arrêta le profit
De ces gens. Leurs amis, les dévots s'en mêlèrent.
Le cher père Garasse et les siens cabalèrent;
Si bien que me voici sur le chemin d'exil,
Me demandant en vain : où me conduira-t-il?

LE JUGE.

Est-ce tout? — Vous avez dans cette conjoncture
Un visage bien gai.

THÉOPHILE.

Monsieur, de ma nature
Je suis très-philosophe, et ne m'ébahis point
Que le monde soit sot ou méchant. — Sur ce point
J'ai toujours dans l'esprit les leçons de Socrate,
Et ce n'est pas sans fruit, ou du moins je m'en flatte,
Que j'ai traduit en vers le livre du Phédon.

LE JUGE.

Vraiment, en vers? Ainsi vous connaissez Platon?
Un grand homme, monsieur.

THÉOPHILE, s'inclinant avec un sourire ironique.

Sans contredit.

CLITIPHON, avec impatience.

De grâce,
Que faites-vous de nous, monsieur? le temps se passe.

LE JUGE, comme prenant sa résolution.

Eh bien, je veux... je dois... je vais y réfléchir;
Ces dames cependant vous feront rafraîchir.
Suivez-moi, Sidias.

Le Juge et Sidias sortent par la gauche.

SCENE VIII.

HÉLÈNE, CLORIS, THÉOPHILE, CLITIPHON.

HÉLÈNE.

Enfin! O quelle joie!
Avant que de chez lui mon père vous renvoie,
Soyez sûrs qu'il saura trouver le bon moyen
De vous faire sortir sans que vous risquiez rien.
Mon père est si prudent, si bienfaisant, si sage!
Mais Lucinde, écoutez... Affaire de ménage,
Pardon, messieurs.

Hélène et Cloris se retirent au fond de la scène, se parlent bas, vont et viennent.

CLITIPHON, *amenant Théophile sur le devant.*

Deux mots : Mon ami, j'en suis fou.
Pour l'amour de ses yeux, j'irai je ne sais où
Faire je ne sais quoi. — Trompez la vigilance
De la duègne, attirez ses regards...

THÉOPHILE.

Mais...

CLITIPHON.

Silence !
Pas de raisonnements, nous n'avons pas le temps.
Faites que nous soyons tout seuls quelques instants,
Que je puisse parler sans témoin, et lui dire
Ce que j'ai dans le cœur de flamme et de délire !
Vous sauvâtes ma vie, ah ! sauvez mes amours !
Vous ferez plus pour moi que conserver mes jours,
Plus que me donner gloire, honneur, puissance ou règne,
Puisque je vous devrai mon bonheur !

THÉOPHILE, *faisant la grimace.*

Une duègne !
Diable, c'est dur !

CLITIPHON.

Soyez généreux !

THÉOPHILE.

Mais comment,
Monsieur le huguenot farouche, un seul moment
A-t-il pu disposer de votre destinée ?

Et quelle est votre foi, que vous l'ayez donnée
Si vite?

CLITIPHON.

Théophile, à demain les discours!
Soyez mon allié, prêtez-moi vos secours.
Je l'aime, j'en suis fou! je veux, coûte que coûte,
Lui découvrir mon cœur, et que le sien m'écoute,
Plus tard je vous dirai tout ce que vous voudrez,
Je vous le jure, oui, tout, plus tard vous le saurez.
Aujourd'hui seulement, accordez-moi votre aide.

THÉOPHILE.

Allons! il sera temps de vous porter remède
Quand ce premier accès de fièvre aura passé.
Mais en absurdité vous m'avez distancé,
Mon cher, car moi, qu'on dit être un peu fantastique,
Je ne le fus jamais à ce point. — Ma critique
N'empêche pas d'ailleurs que selon mon pouvoir
Je n'agisse.

CLITIPHON.

Merci!

THÉOPHILE.

Le beau venez-y-voir,
Une duègne! — Comptez que j'aurai ma revanche
Un jour ou l'autre.

CLITIPHON, *joyeusement.*

Ainsi soit-il.

THÉOPHILE.

A vous la manche
Aujourd'hui, mais demain...

CLITIPHON.

J'en prendrai mon parti.

THÉOPHILE.

Une duègne !... Parbleu, me voilà bien loti !
L'avez-vous seulement regardée?

CLITIPHON, *riant.*

Elle est fraîche,
Et m'a semblé fort bien.

THÉOPHILE.

Comme une pomme sèche,
Enfin!

HÉLÈNE, *revenant avec Cloris.*

Vous plairait-il faire collation,
Messieurs?

CLITIPHON, *à mi-voix tendrement.*

Quelques moments de conversation,
Madame, quelques mots de cette voix céleste,
Qui nous sauva deux fois d'un danger manifeste,

Rendraient plutôt la vie à mon cœur amoureux
Que le vin le plus franc et le plus généreux.

THÉOPHILE, à Cloris d'un air galant.

J'ignore si bientôt nous quitterons la place,
Malgré le double attrait qui tous deux nous enlace.
Ah! laissez-nous au moins savourer à longs traits,
Ce philtre déjà plein d'espoirs et de regrets.

CLORIS, s'avançant à gauche, minaudant sous son voile.

A part.

Monsieur, je ne sais point... M'aurait-il reconnue?

HÉLÈNE, s'avançant à droite.

A part.

Je n'ose plus parler tant je me sens émue.

CLITIPHON, suivant Hélène.

Dans une heure peut-être il faudra vous quitter,
Vous perdre pour toujours, hélas! et n'emporter
Qu'un souvenir trop doux, une image trop vive
De la joie entrevue et sitôt fugitive!
Voulez-vous me ravir l'instant qui m'est donné,
Et refuser d'entendre un pauvre condamné?

HÉLÈNE, se retirant de plus en plus à droite.

A part.

Monsieur, en vérité... Je ne sais que répondre.

THÉOPHILE, suivant Cloris à gauche et s'efforçant de la regarder. Avec emphase.

Puissent le ciel tomber et les dieux me confondre,
Madame, si je perds auprès de la beauté
Un temps si précieux et qui m'est trop compté.

CLORIS, d'un ton précieux et s'enveloppant dans ses coiffes de manière que Théophile ne voie pas son visage.

Une duègne, monsieur, ne saurait point entendre
Un discours à la fois si léger et si tendre.
Vous me flattez en vain sans savoir qui je suis,
Je ne dois...

THÉOPHILE, même jeu.

Le bonheur, qu'avec vous je poursuis,
N'est point de ceux, madame, où les yeux seuls entraînent,
Des plaisirs plus subtils à vos côtés m'enchaînent :
Les charmes de l'esprit, le mystère agaçant
De ces voiles jaloux; ce que le cœur pressent
Et brûle d'entrevoir, cette grâce inconnue
Qui se cache si mal sous tant de retenue...

CLORIS, même jeu.

Assez, monsieur, assez.

THÉOPHILE, même jeu.

Je vous baille ma foi
Qu'il n'est pas d'amoureux plus sincère que moi,

A part, d'un ton goguenard.

Je ne mens point. — Voyez pourtant ce que peut faire
L'amour de l'art!

CLORIS, riant.

A part.

Trompeur! comme il sait contrefaire
La passion!

HÉLÈNE, à Clitiphon qui lui parle bas.

Monsieur, si mon père rentrait,
S'il entendait... peut-être il s'en étonnerait,
Et serait bien en droit de se mettre en colère

CLITIPHON.

Ma seule crainte ici serait de vous déplaire,
Et mon seul châtiment un regard de courroux.
Je n'ai de gratitude et d'amour que pour vous;
Seule ici, vous pouvez me punir ou m'absoudre;
Me donner vie ou mort; et s'il me faut résoudre
A vous taire le cri de mon cœur enivré,
Je vous dirai : Pourquoi m'avez-vous délivré?

HÉLÈNE, cherchant quelque chose à répondre
et ne le trouvant pas. Avec embarras.

Le jardin est tout proche, y voulez-vous descendre?

CLITIPHON.

Mais,.. vous y viendrez?

HÉLÈNE, hésitant.

Oui. — Lucinde...

CLITIPHON.

Pour me rendre
Le plus heureux mortel, ah! ne l'appelez pas!

HÉLÈNE.

Cependant...

CLITIPHON.

Par pitié!

HÉLÈNE, appelant.

Nous prendrons l'air en bas,
Lucinde, vous viendrez nous rejoindre.

Hélène sort par la gauche avec Clitiphon.

CLORIS.

Oui, madame.

SCÈNE IX.

CLORIS, THÉOPHILE.

Cloris va pour suivre Hélène, Théophile lui barre le passage.

THÉOPHILE.

Belle, on ne passe pas.

CLORIS.

Comment?

THÉOPHILE.

Ou je réclame...

Il fait mine de vouloir l'embrasser, elle se débat, il tire tout à coup le voile et découvre le visage de Cloris.

CLORIS, se rajustant promptement.

Ah!

THÉOPHILE.

Cloris!

CLORIS, très-bas et très-vite.

Chut! tais-toi.

THÉOPHILE.

Mais que diantre fais-tu
Céans?

CLORIS.

Tu le vois bien, je fais de la vertu.

THÉOPHILE.

Tu veux rire!

CLORIS.

Nenni!

THÉOPHILE.

Toi, Cloris la friponne,
Toi, mon plus cher amour! — Parbleu, la farce est bonne,

CLORIS.

Parle donc plus bas,

THÉOPHILE.

Toi, reine des dés pipés,
Où les plus fins joueurs sont toujours attrapés ;
Toi, nymphe bonne-enfant, toi, déesse gentille
De nos soupers joyeux, tu fais l'honnête fille,
Toi, Cloris ! — Allons donc !

Il éclate de rire.

CLORIS, avec impatience.

As-tu fini bientôt ?

THÉOPHILE.

Non pas, non pas, ma chère, et je serais bien sot
De laisser échapper, sans la prendre au passage,
Cette occasion...

CLORIS.

Tiens, si tu veux être sage,
Je t'expliquerai tout en deux mots.

THÉOPHILE.

Mais, tout doux !
Qu'est-ce que signifie être sage avec vous ?
Ce mot-là prononcé par votre lèvre rose,
Ma charmante mignonne, est une étrange chose.
Être sage !... Autrefois vous n'exigiez pas tant
De ceux que vous daigniez favoriser, partant
Vous étiez plus aimable et partant... plus jolie.

CLORIS, furieuse.

Silence ! ou je me venge.

THÉOPHILE.

O la belle folie!
Depuis longtemps je n'ai pas ri d'aussi bon cœur.
Toi, Cloris, vertueuse!

CLORIS.

O le damné moqueur!
Quand la duègne Lucinde épousera le père
D'Hélène, — chose énorme et qu'on verra, j'espère,
Dès que j'aurai pourvu la fille d'un mari, —
Tu te tairas.

THÉOPHILE, d'un air hypocrite.

Hélas! j'en serai si marri
Que la nouvelle est fausse et que tu mens, je gage.

CLORIS.

Point du tout. Il est fou de moi. Selon l'usage,
Je l'ai persuadé que je brûlais pour lui,
Et comme il est bon homme et très-bête, aujourd'hui
Il m'adore, et demain il me prendra pour femme.
— Mais ne va pas au moins me trahir!

THÉOPHILE, parodiant le juge.

Sur mon âme,
Pour reprendre à mon tour son ébahissement,
J'ajoute ma surprise à mon étonnement.

CLORIS.

Il n'est plus jeune, il a de temps en temps la goutte ;
Mais il m'aime, il est juge à la cour, et je doute
Qu'on puisse avoir du bien mieux placé qu'il ne l'a.

THÉOPHILE.

Ah ! du bien, et beaucoup... mais c'est parler cela !
Voilà qui vous refait un homme !

CLORIS, en colère.

Beau génie,
Se moquer d'un vieillard à bourse bien garnie
Est de fort mauvais goût pour un gueux comme toi.

THÉOPHILE.

Princesse, avoir affaire à ces hommes de loi
Est toujours dangereux. Qui s'y frotte s'y pique.

CLORIS, avec intention.

Cher rimailleur, pour moi la crainte est chimérique.
Si jadis au brelan j'avais quelque bonheur,
Au moins n'a-t-on point dit qu'aux cabarets d'honneur,
Sous couleur de jouer ou de faire l'orgie,
J'eusse enseigné jamais des règles de magie.

THÉOPHILE.

Astre adoré, quittant cet accent cavalier
Qui rehaussait si bien ton geste familier,

Empruntes-tu déjà, comme par pénitence,
A ton futur époux sa saveur de potence?

CLORIS, méchamment.

Oh! tu peux te gausser à loisir. Je te tiens.
Si tu sais mes secrets, je possède les tiens :

Appuyant sur chaque mot.

Ce n'est pas moi qu'on a, sur la place de Grève,
Brûlée en effigie.

THÉOPHILE.

Ah çà, mais... lequel rêve
De nous deux?

CLORIS, triomphante.

Ton caquet sera-t-il rabattu?

THÉOPHILE, inquiet.

Cloris, si c'est un conte, il n'est pas gai, sais-tu?

CLORIS.

Je dis vrai.

THÉOPHILE.

Non.

CLORIS.

Si fait.

THÉOPHILE, comme ébranlé.

Ne m'en fais pas accroire,
Car moi, je ne sais rien de toute cette histoire.

CLORIS.

C'est un de mes amis qui me l'a dit. Il est
Revenu de Paris hier. On n'y parlait
Que du père Garasse et de toi ; de ta fuite,
Et des gens qu'on avait lancés à ta poursuite.

THÉOPHILE, désespéré.

Mais, te dis-je, c'est faux. L'exil n'est pas le feu.

Avec angoisse.

Je ne me cache pas, je ne fuis pas. — Mon Dieu !
Une haine de moine est-elle si puissante ?

CLORIS.

D'un ton de pitié ironique. Très-froidement.

Ah ! ta candeur m'émeut. — La nouvelle est récente,
Et pour peu qu'en chemin tu te sois arrêté...

THÉOPHILE.

A part.

C'est que ça m'a tout l'air d'être la vérité

Haut.

En effet. — Et tu l'as dit ici ?

CLORIS.

Pas encore.

Jusqu'après ton départ, je ferai qu'on l'ignore,
Si tu veux bien te taire à mon sujet.

THÉOPHILE.

Ceci,

C'est une fourbe ?

CLORIS.

Non, c'est un marché.

THÉOPHILE.

Merci.

Donne un nom honorable à ce qui ne l'est guère :
Dis que c'est une ligue, une ruse de guerre.

CLORIS.

C'est un marché : chacun tient l'autre dans sa main,
Choisis.

THÉOPHILE, *d'un air de dégoût profond.*

C'est que, marcher sur le même chemin
Que toi, diable!...

CLORIS, *d'un ton menaçant.*

Prends garde à ton impertinence!
Réfléchis bien, et si rien dans ta contenance,
Quand nous serons d'accord, révèle mon secret,
S'il t'échappe un seul geste, un seul mot qui pourrait
Me trahir, et montrer que tu m'as reconnue,
Si tu n'as avec moi respect ni retenue,
Si tu parles, je parle, et, nous perdant tous deux,
Je me venge.

THÉOPHILE.

C'est... net!

CLORIS.

Le coup est hasardeux.

Tout bien compté pourtant, j'ai dix chances pour une.
Mais choisis vite, on vient : — ta vie ou ma fortune !

THÉOPHILE, d'un ton goguenard.

Retire-toi de moi, Satan.

CLORIS.

Ton premier mot
Décidera de tout, et songe que tantôt

Avec câlinerie.

Il ne sera plus temps d'aviser. — Ta parole,
Voyons, donne-la-moi.

THÉOPHILE.

Peste soit de la folle !
Je n'ai rien à promettre, et toi, rien à tenir.

CLORIS, de même.

Ecoute...

THÉOPHILE.

Ah ! tout ceci m'ennuie.

CLORIS, avec colère.

Il faut finir !
Je te le dis encor : c'est la farce ou le drame :
Choisis !

THÉOPHILE.

Laisse-moi donc.

Entrent Hélène et Clitiphon.

CLORIS, bas à Théophile,

haut avec une grande révérence.

Choisis. — Monsieur.

THÉOPHILE avec un profond salut, à Cloris.

Madame !

SCENE X.

CLORIS, HÉLÈNE, THÉOPHILE, CLITIPHON, puis LE JUGE et SIDIAS.

HÉLÈNE.

Vous nous avez laissés, vous n'êtes pas venus,
Pourquoi? Qu'avez-vous fait? qui vous a retenus ?

CLORIS, montrant Théophile.

Monsieur était souffrant, j'ai dû...

HÉLÈNE.

Voici mon père.

LE JUGE, entrant à Sidias.

Oui, plus j'y réfléchis, et plus je récupère
Les faits très-singuliers accomplis ce matin,
Plus, mon cher Sidias, je me sens incertain.
De ma fille ou de vous, qui faut-il que je croie?

CLORIS, *à l'oreille du juge.*

Moi ! — Faites-les partir ce soir sans qu'on les voie.
Commandez les chevaux, le guide, payez tout !
Nous serons trop contents quand nous serons au bout.

LE JUGE.

Pourtant...

CLORIS.

Vous ne pouvez suivre une autre conduite.

LE JUGE, *avec résolution.*

Hé bien !... dînons d'abord, nous agirons ensuite.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLORIS, LE JUGE.

LE JUGE.

Là! là! c'est entendu, ne vous agitez pas.
Vous voyez, cher amour, que j'y vais de ce pas,
Que je vous obéis comme à ma seule reine,
Quelque soupçon jaloux qu'en mon cœur je refrène,
De vous voir leur porter un si vif intérêt.

CLORIS.

Veillez à ce que tout demeure bien secret,
N'épargnez...

LE JUGE.

Je ferai de mon mieux, je vous jure.
Vous défier de moi serait me faire injure.
Ne suis-je pas à vous tout entier, âme et corps?
Pourquoi vouloir créer des sujets de discords
Entre nous? Vous régnez à jamais sur ma vie,

Réaliser vos vœux est mon unique envie,
Et...

CLORIS, dissimulant son impatience.

J'en suis bien heureuse et ne puis souhaiter
Un sort plus doux. — Pourtant, il faudrait vous hâter.
De moment en moment, regardez, l'ombre gagne.
Jusqu'en bas, voulez-vous que je vous accompagne?
Si vous sortez trop tard, vous vous enrhumerez.

LE JUGE, il fait trois pas et revient.

Je descends... A propos, qu'est-ce que vous direz
Tout à l'heure à celui qui, pour plaire à sa belle,
Héberge le proscrit et sauve le rebelle?

CLORIS.

Vous le saurez tantôt. — Et maintenant partez
Pour revenir.

LE JUGE, même jeu.

J'y vais. — A propos, écoutez
Un peu tout ce que dit à l'oreille d'Hélène
Ce jeune homme. Il a l'air d'avoir la bouche pleine
De compliments flatteurs où l'on ne comprend rien,
Car je n'ai pu saisir un mot de l'entretien.

CLORIS.

J'y retourne à l'instant.

LE JUGE.

Sans tarder davantage,
Moi, je sors.

Il sort par la gauche.

SCENE II.

CLORIS.

C'est bien temps. Dieu! que de bavardage!
Je croyais n'en pas voir la fin. — Quant aux amours
D'autrui, ce n'est pas moi qui veux gêner leur cours.
Qu'Hélène et Clitiphon se parlent à l'oreille,
Je m'en moque. — Celui qu'il faut que je surveille,
C'est Théophile. Il semble à présent s'amuser
De Sidias ; il va peut-être le griser?
Je m'en moque encor; mais je connais mon poëte.
Il s'étourdit à froid ; il ne perd point la tête;
Il parle seulement sans s'arrêter. — J'entends
Du bruit là-bas. — Peut-être il n'est déjà plus temps.
Ah! malheur si c'est vrai!

Entrent Hélène, Clitiphon et Sidias par la droite.

SCÈNE III.

CLORIS, HÉLÈNE, CLITIPHON, SIDIAS,
puis THÉOPHILE.

SIDIAS, tout rouge et furieux.

Non, non prenez-y garde!
Je ne suis pas si sot que l'on croit. Je regarde
Et je sais fort bien voir ce qu'on me veut cacher.

CLITIPHON, avec hauteur.

Monsieur, si par ces mots vous me voulez chercher
Querelle, je suis prêt à vous couper la gorge
Sitôt que vous serez de sang-froid.

SIDIAS, de même.

Par saint George!
On ne me traite pas ainsi, monsieur!

THÉOPHILE, survenant derrière Clitiphon.

Mon cher, il n'est

Il prend Sidias sous le bras.

Encor gris qu'à moitié. — Venez donc grand benêt?
Je vous rendrai raison, mais non à coups d'épée.
Nous n'avons, vous ni moi, l'âme assez bien trempée.

A Clitiphon.

Je m'en vais l'achever. Soyez tranquille.

Il l'emmène.

CLORIS, les suivant.

Et moi,
Je les empêcherai d'aller trop loin.

Tous trois sortent par la droite.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, CLITIPHON.

HÉLÈNE, d'un ton de doux reproche.

Pourquoi
Donner de l'importance à des choses si folles,
Et prendre au sérieux de si vaines paroles ?
Sidias n'avait plus son bon sens. Votre ami
L'a, pour se divertir, grisé plus qu'à demi.
Et c'était contre lui que votre fier courage
S'irritait ?

CLITIPHON.

Je ne puis me contenir. J'enrage
Quand je le vois, avec ses airs d'intimité,
Se glisser entre nous, vouloir être écouté,
Et sans cesse gâter par sa vilaine face
Le plaisir que je trouve à vous voir.

HÉLÈNE.

Quoi qu'il fasse
Ou qu'il dise, pauvre homme ! est-il pas malheureux ?

De moi, vous savez bien qu'il est fort amoureux,
Et dois-je m'étonner de sa fureur jalouse,
S'il croit pouvoir compter qu'avant peu je l'épouse?

CLITIPHON.

Vous, l'épouser? grand Dieu!

HÉLÈNE.

Je ne sais. Je le crains.
Quitte à mourir plus tard d'ennuis et de chagrins.

CLITIPHON.

C'est impossible!

HÉLÈNE, soupirant.

Hélas! je le voudrais.

CLITIPHON.

Hélène,
Le dégoût qu'il m'inspire a fait place à la haine.
Lui, votre fiancé, votre époux, votre amant!
Celui que vous devrez aimer fidèlement,
A qui vous donnerez, dans son aube irisée,
Le trésor de votre âme et de votre pensée!
A qui vous direz tout, et que vous laisserez
Plonger dans votre cœur ses regards enivrés!
Lui, votre seul amour, lui, votre unique rêve!
Celui que vous prendrez pour maître et pour élève
Dans l'art, principe et fin de toute volupté,
De s'aimer pour la vie et pour l'éternité!

Vous, si belle, si tendre! Enfant sereine et chaste,
Vierge au sourire calme, au cœur enthousiaste,
Idéal, qu'en un jour de délire, à genoux,
Je n'avais pas conçu si charmant et si doux!
Vous à lui; vous la fleur, vous l'oiseau, vous l'aurore!
Vous qui pouvez donner le ciel, et plus encore
En donnant votre main. Hélène, vous à lui!
Oh! non, non! — De ces yeux où les larmes ont lui,
Quand j'étais en péril ce matin, et que voile
Ce soir, comme un nuage au-devant d'une étoile,
La secrète terreur d'un horrible avenir,
Regardez-moi! — Laissez, sans plus les retenir,
Où va l'amour heureux, où vont les hirondelles,
Votre espoir et le mien voler à grands coups d'ailes.

HÉLÈNE.

Que vous répondre? Hier j'en avais de l'ennui;
Pourtant je m'y croyais résignée. Aujourd'hui
Je me meurs d'y songer: je pleure sur moi-même,
J'en ai honte! Et pourquoi?

CLITIPHON.

Parce que je vous aime!
Parce que le rayon qui m'a transfiguré,
L'écho qui dans mon âme a tout à coup vibré,
Le souffle qui m'emporte et le feu qui m'embrase
Ont éveillé chez vous, chez toi, la même extase!

Parce que le secret de la terre et des cieux
Pour la première fois se révèle à tes yeux !
Parce que, mon pauvre ange innocent et candide,
Tu ne soupçonnais pas ce mystère splendide ;
Et parce que ce soir, plein de rêve et d'effroi,
Tremblant, l'amour te parle et que l'amour — c'est moi !

HÉLÈNE.

Oh ! taisez-vous...

CLITIPHON.

Me taire ? — Oh ! non, non, je t'en prie,
Laisse-moi te parler, mon Hélène chérie.
Laisse-moi te jurer un éternel amour.
Ne dois-je pas partir avant la fin du jour ?
Une heure de bonheur est tout ce qui me reste.
Une heure, c'est si peu !

HÉLÈNE, très-bas.

Pourquoi ce mot funeste ?
Partir ! — Si vous m'aimiez, vous ne partiriez pas.

CLITIPHON.

Si tu le défendais, si tu disais tout bas
Que tu veux t'abreuver à la source sacrée,
Si ces mots s'échappaient de ta lèvre adorée :
« Je t'aime, et si tu pars, j'attendrai ton retour ! »
Si tu me permettais de l'espérer...

Il est presque à ses genoux, elle semble au moment de lui répondre en penchant la tête vers lui.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, CLITIPHON, THÉOPHILE.

THÉOPHILE, entrant par la droite.

Le tour
Est fait. Il a roulé sous la table.

HÉLÈNE, se sauvant par la gauche.

Ah!

CLITIPHON, s'élançant à sa poursuite.

De grâce.

THÉOPHILE, seul, les regardant fuir.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? J'entre quand on s'embrasse,
Et l'on se sauve? — Bon! je n'en aurais rien vu.
Le cas n'a rien d'ailleurs qui m'offusque.

SCÈNE VI.

THÉOPHILE, CLORIS.

CLORIS, entrant.

Sais-tu
Que nous allons régler un petit compte ensemble?

THÉOPHILE.

Qu'est-ce encore?

CLORIS.

Un marché, vaut-il rien, que t'en semble,

Quand un des contractants y manque?

THÉOPHILE.

En vérité!
As-tu sitôt perdu cette aimable gaîté
Qui nous faisait là-bas entre-choquer nos verres
Sans rancune? — Pourquoi prendre ces airs sévères,
Qui contrastent si fort avec ces yeux fripons?

CLORIS.

C'est Lucinde qui parle, et non Cloris. — Réponds
Clairement, sans feintise et sans bouffonneries.

THÉOPHILE, *moqueur.*

Je t'adore!

CLORIS.

Fais trêve à tes galanteries.
Écoute, si tu veux que nous soyons amis,
Tiens ta parole.

THÉOPHILE.

Eh quoi! je ne t'ai rien promis.
D'ailleurs, qu'ai-je fait?

CLORIS.

Tout: tu me prends par la taille,
Tu me baises les mains, tu me suis où que j'aille,
Tu me dis *tu* devant Sidias, et tu ris
De me faire enrager en m'appelant Cloris.

THÉOPHILE.

Le drôle est ivre-mort, et puis, s'il se réveille,

Ce ne sera qu'après mon départ.

CLORIS.

A merveille!
Et tu crois bonnement que je le souffrirai,
Que je ne dirai rien, et que je m'emploierai
A te sauver, quand moi, je puis être perdue
Par ta faute, demain? — La trame était tendue
Habilement. — Pourtant, pour qu'elle m'attrapât,
Trop vieux était le piége et trop grossier l'appât.
Je n'ai jamais été ni crédule ni sotte,
Et depuis que je suis ici duègne et dévote...

THÉOPHILE.

Toi, dévote!

CLORIS.

Mais oui, cela fait toujours bien.
— Comprends plutôt mon plan et vois si tu peux rien:
Je vous vends tous les deux, car Clitiphon me gêne;
J'achète Sidias avec la main d'Hélène,
J'épouse et suis maîtresse au logis. — Tu pourras
Revenir m'en conter autant que tu voudras,
Quand je serai plus tard une dame honorable.
Mais jusque-là, nenni.

THÉOPHILE, à part, et se passant la main sur le front.

Dieu! quelle misérable!
Nous sacrifier tous à son propre intérêt!
Et comment l'empêcher sans trahir son secret?

CLORIS.

Te voilà pris?

THÉOPHILE.

A part. Haut.

Il faut temporiser. — Ma chère...

CLORIS.

Tais-toi, j'entends le bruit de la porte cochère :
C'est le juge.

THÉOPHILE.

Un seul mot...

CLORIS, à part, sans l'écouter.

Ils sont à ma merci.
Ne gâtons rien.

SCÈNE VII.

THÉOPHILE, CLORIS, CLITIPHON, LE JUGE.

CLITIPHON, entrant brusquement par la droite.

Hélène! elle n'est point ici,
Mon Dieu!

Il tombe sur une chaise dans un coin.

LE JUGE, entrant par la gauche.

C'est convenu, je viens chercher la somme.

CLORIS, *bas au Juge.*

Combien !

LE JUGE, *bas à Cloris.*

Cinquante écus.

THÉOPHILE, *s'approchant.*

A part.

Ah ! monsieur.... Quel brave homme !

LE JUGE, *à Théophile.*

Laissez, monsieur, laissez, je serai trop heureux
De vous savoir bien loin d'ici.

THÉOPHILE, *souriant.*

C'est généreux.

LE JUGE.

Peut-être !

CLORIS, *au Juge, en menaçant Théophile.*

Voulez-vous me donner audience
Un instant?

LE JUGE, *galamment.*

Toujours.

CLORIS.

Bien.

THÉOPHILE, *bas à Cloris.*

En toi j'ai confiance,
Mais si tu trahissais l'amant d'hier auprès

De l'amant d'aujourd'hui, je te mépriserais.

CLORIS, sur le même ton.

C'est comme il te plaira.

THÉOPHILE, de même.

J'ai compris.

CLORIS, de même.

A ton aise.

Cloris sort avec le Juge par la gauche.

SCENE VIII

THÉOPHILE, CLITIPHON.

Théophile se promène à grands pas d'un air très-préoccupé, tandis que Clitiphon écrit sur des tablettes sans y prendre garde.

THÉOPHILE.

Non, charmante Cloris, non, non, ne t'en déplaise,
Les choses n'iront pas selon ton bon plaisir.
Si j'avais seulement une heure de loisir!...
Mais elle, que fait-elle? — Elle parle sans doute...
Non! — Elle n'oserait. Au fond elle redoute
Ce que je pourrais dire, elle a peur. — Quel guêpier!

Il se heurte à Clitiphon.

Qu'écrivez-vous donc là sur ce bout de papier!

CLITIPHON, embarrassé.

Rien, un compte.

THÉOPHILE, sans l'écouter, reprenant sa promenade.

Que faire? — Oh! le tour est infâme!
Je pourrais bien parler, mais l'honneur d'une femme,
C'est sacré. — Quel honneur cependant que le sien,
Celui du Juge... au diable! elle a trouvé moyen
De me mettre la tête à l'envers. Sa bassesse
Me gagne-t-elle? et vais-je en y pensant sans cesse
Lui ressembler? — Fi donc! La trahir, ce serait
Vilain, et puis chanceux, car elle nous vendrait
A son tour. — Quel dommage! une si belle fille!
Quand sa lèvre sourit et quand son œil petille,
Elle est encor jolie à croquer... Après tout,
Elle peut plaire au Juge, elle fut de mon goût
Assez longtemps. — Oui, mais par-devant le notaire
L'épouser sans savoir... Oh! je ne puis me taire :
Cette famille a droit au respect. Ce barbon,
Tout ridicule et sot qu'il soit, est vraiment bon.
Il donne là cinquante écus... — et puis Hélène,
Cette fleur d'innocence et de candeur, à peine
Entr'ouverte... Voyons, à force d'y rêver,
Si je ne pourrais pas hors d'ici l'enlever...

S'arrêtant comme frappé d'une idée subite.

L'enlever! qu'ai-je dit? quelle est cette folie?
Dieu me damne! je crois qu'il est temps qu'on me lie.

Moi, le proscrit, le gueux, le poëte défait,
Qu'on brûle en effigie et qu'on tue en effet,
J'irais m'embarrasser de cette créature!...
Pourtant, quelle autre fin donner à l'aventure?
Que faire? — La laisser agir dans la maison,
Comme elle le voudrait, c'est une trahison.
La dénoncer par contre est presque une infamie;
C'est en faire à jamais ma mortelle ennemie...
L'enlever! — ce parti serait en vérité
Le plus sûr, le plus sage. — Ouf! quelle extrémité!
Quel acte de vertu, digne de la mémoire
Des hommes! — J'ai besoin de me tâter pour croire
Que je suis toujours moi. L'enlever!... Il faudra
Qu'elle veuille me suivre à présent. — On fera
De son mieux, la fortune aura la complaisance

Il se retrouve de nouveau en face de Clitiphon.

D'achever. — Clitiphon! j'oubliais sa présence.

A Clitiphon qui remet en soupirant ses tablettes dans sa poche.

M'écoutait-il? — Eh bien! ce compte est terminé.
Est-il juste?

CLITIPHON.

Oui, mon cher, vous l'avez deviné.
Avant de la quitter en lui laissant mon âme,
J'ai voulu lui toucher quelques mots de ma flamme.
J'ai tenté de parler, elle a fui. — Vainement
Je lui courus après. Dans son appartement,
Sans plus vouloir m'entendre, elle s'est renfermée.

Mais elle ignore, hélas ! combien elle est aimée !
Et si je dois tantôt partir sans la revoir,
Sans obtenir un mot qui me donne l'espoir
Que mes vœux les plus chers seront exaucés...

THÉOPHILE, très-soucieux et comme suivant sa propre idée.

Diable !

La revoir et fléchir ce cœur impitoyable,
C'est le point capital en effet, et j'avais
Oublié qu'elle pût se cacher.

CLITIPHON.

Si je vais
La chercher, j'ai grand'peur que ce bruit inutile
Ne l'indispose encor contre moi. — Théophile,
Ajoutez ce service à ceux que dans ce jour
Je vous dois : vous, l'heureux poëte de l'amour,
Pour qui la Muse n'a que le plus doux sourire,
Faites-moi donc les vers que je voudrais lui dire !

THÉOPHILE, comme réveillé en sursaut dans sa rêverie.

Qu'est-ce? Que voulez-vous? Qu'avez-vous dit?

CLITIPHON, tirant ses tablettes de sa poche.

Voyez,
Et ne vous moquez pas s'ils sont estropiés.

THÉOPHILE, prenant les tablettes.

Ce sont des vers. — Après? Que me faut-il en faire?

CLITIPHON.

Corrigez-les.

THÉOPHILE.

Moi?

CLITIPHON.

Vous! je vous mets en colère.
Hélas! c'est qu'il y va de ma vie.

THÉOPHILE, lui rendant les tablettes.

A quoi bon
Écrire quand je vais lui parler?

CLITIPHON.

En mon nom,
Vrai, vous feriez cela pour moi?

THÉOPHILE.

Si cette amorce
Ne prend pas, nous verrons à l'enlever par force.

CLITIPHON.

L'enlever! oh! jamais. Je ne souffrirai pas...

THÉOPHILE, railleur.

Quoi donc? Vous avez peur pour ses chastes appas?
Rassurez-vous, allez, elle en a vu bien d'autres.

CLITIPHON.

Elle! que dites-vous? quels discours sont les vôtres?
Taisez-vous.

THÉOPHILE.

Ah ! parbleu, je sais ce que je dis !

CLITIPHON.

Non, vous l'injuriez par vos soupçons maudits,
Hélène, pauvre enfant !

THÉOPHILE.

Eh! qui vous parle d'elle?

CLITIPHON.

Mais... moi.

THÉOPHILE.

Mille pardons ! — En amoureux fidèle,
Vous entendiez Hélène, et je disais Cloris.

CLITIPHON, avec étonnement.

Quelle Cloris ?

THÉOPHILE.

Laissez, vous n'avez pas compris,
Et j'avais oublié, dans mon erreur profonde,
Qu'il n'existe pour vous que cette femme au monde !

CLITIPHON, lui remettant de nouveau ses tablettes.

Je suis confus. — Pourtant si vous vouliez jeter
Un coup d'œil sur ces vers... Avant de la quitter
Pour toujours, je voudrais...

THÉOPHILE, sans prendre les tablettes.

Çà, vous me faites rire :

La quitter pour toujours, en pleurer, et l'écrire !
Et glisser dans sa main, sous les yeux paternels,
Ce papier tout brûlant de serments solennels !
— Vous voulez donc pousser l'aventure à l'extrême ?

CLITIPHON.

Comment ?

THÉOPHILE.

Mon pauvre ami, vous vous trompez vous-même
Si vous ne savez pas qu'on ne se dit adieu
Que pour se retrouver plus sûrement.

CLITIPHON, *avec emportement.*

Mon Dieu !
C'est possible ! — L'aimer, m'en faire aimer peut-être,
Devenir son époux, son esclave et son maître,
Nous en aller tous deux, m'enivrer des rayons
De ses regards, du feu de sa lèvre...

THÉOPHILE, *lui coupant la parole et tendant la main.*

Voyons
Ces vers.

CLITIPHON *les tire à moitié de sa poche et les y remet.*

Non. — Devant vous, j'en aurai trop grand'honte.
Mais vous, dont on connaît la verve aimable et prompte,
Vous, dont on sait par cœur tant d'impromptus heureux,
Faites-les.

THÉOPHILE.

Il faudrait que j'en fusse amoureux

Et que je la trouvasse autant que vous charmante.
Or, pour écrire bien, il ne faut point qu'on mente,
Mais qu'on aime. — Les vers les plus beaux sont naïfs.
Vous la convaincrez mieux par quelques mots plaintifs,
Dits sans art, et montrant le désordre où vous êtes,
Que moi, parlant avec des phrases toutes faites.
— Ce qui, dans ce bas monde, est encor noble et grand
Est ainsi : simple et vrai. — Ce qui n'est qu'apparent
Nous laisse froids. — L'amour, comme la poésie,
Touche bien plus avec toute sa frénésie,
Que lorsqu'il se traduit en discours apprêté.
D'ailleurs c'est vous parer d'un habit emprunté,
Et...

CLITIPHON.

L'argument est bon et le refus honnête,
J'en conviens. — Toutefois, puisque j'ai dans la tête
De lui donner des vers, vous étant avec moi,
Votre gloire commande et vous fait une loi
De ne me point laisser les lui donner indignes
De moi, d'elle et de vous.

THÉOPHILE.

Oh ! les piéges insignes
Pour prendre mon orgueil à la pipée !

CLITIPHON, *d'un air désespéré.*

Hélas !
Si vous êtes un aigle, insoucieux des lacs,

Moi, je suis l'oiseleur confus, qui de la terre
Le voit fuir, emportant dans le ciel solitaire
Le fruit de son travail et son dernier espoir.

THÉOPHILE.

Ah! si vous me cassez sous le nez l'encensoir,
En croyant n'en pas dire encore assez, je cède.
Mais dépêchons. — Comment faut-il que l'on vous aide?

CLITIPHON.

Dictez et j'écrirai.

THÉOPHILE, se promenant de long en large.

A part.

Des vers! j'en suis en train!
Quel métier! quelle vie! avoir le front serein
Et le cœur déchiré par l'angoisse et le doute!...

Haut.

Cloris ne revient pas... Êtes-vous prêt?

CLITIPHON, assis, ses tablettes sur les genoux.

J'écoute.

THÉOPHILE, dictant.

Il continue à marcher, s'arrêtant de temps à autre, et dit les premiers vers un peu lentement, mais les deux dernières strophes sans hésiter.

Hélène, en vain je tenterais
D'oublier tes divins attraits,
Je me mentirais à moi-même ;
Et je te jure en vérité,

Par ta souveraine beauté,
Que c'est pour jamais que je t'aime.

Non, le trait dont tu m'as blessé,
Dans mon cœur est trop enfoncé ;
L'arracher m'ôterait la vie.
T'obéir est ma seule loi :
Si je dois mourir loin de toi,
Qu'il soit fait selon ton envie !

Peut-être un éclair de courroux,
Enflammant tes regards si doux,
Va-t-il frapper mon espérance !
Mais, quel que soit son châtiment,
Hélène, ton fidèle amant
Chérira toujours sa souffrance.

THÉOPHILE, s'arrêtant devant Clitiphon.

En avez-vous assez ?

CLITIPHON.

Oui, merci.

THÉOPHILE.

Croyez-moi,
Parlez tout simplement. La chose ira de soi.
Tant d'esprit en amour n'est pas si nécessaire.
Vous serez éloquent si vous êtes sincère.
Le reste vient tout seul, vous le devinerez.

CLITIPHON.

C'est elle!

Hélène entre.

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, THÉOPHILE, CLITIPHON.

THÉOPHILE.

Je m'en vais.

HÉLÈNE. très-émue.

Non, monsieur, demeurez.
Je ne sais pas encor comment je dois m'y prendre
Pour vous dire cela, mais vous devez l'entendre.
Vous avez vu tantôt monsieur à mes genoux,
Je veux donc maintenant lui parler devant vous,
Et que la vérité vous soit toute connue.
— Ne m'interrompez pas, car je suis trop émue.
Tout ce qu'il me disait, vous l'avez bien compris;
En jurant de m'aimer, peut-être il a surpris
Mon ignorance...

CLITIPHON, avec feu.

Hélène, aussi vrai que j'existe,
Je vous aime!

Par ta souveraine beauté,
Que c'est pour jamais que je t'aime.

Non, le trait dont tu m'as blessé,
Dans mon cœur est trop enfoncé ;
L'arracher m'ôterait la vie.
T'obéir est ma seule loi :
Si je dois mourir loin de toi,
Qu'il soit fait selon ton envie!

Peut-être un éclair de courroux,
Enflammant tes regards si doux,
Va-t-il frapper mon espérance!
Mais, quel que soit son châtiment,
Hélène, ton fidèle amant
Chérira toujours sa souffrance.

THÉOPHILE, s'arrêtant devant Clitiphon.

En avez-vous assez?

CLITIPHON.

Oui, merci.

THÉOPHILE.

Croyez-moi,
Parlez tout simplement. La chose ira de soi.
Tant d'esprit en amour n'est pas si nécessaire.
Vous serez éloquent si vous êtes sincère.
Le reste vient tout seul, vous le devinerez.

CLITIPHON.

C'est elle!

Hélène entre.

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, THÉOPHILE, CLITIPHON.

THÉOPHILE.

Je m'en vais.

HÉLÈNE, très-émue.

Non, monsieur, demeurez.
Je ne sais pas encor comment je dois m'y prendre
Pour vous dire cela, mais vous devez l'entendre.
Vous avez vu tantôt monsieur à mes genoux,
Je veux donc maintenant lui parler devant vous,
Et que la vérité vous soit toute connue.
— Ne m'interrompez pas, car je suis trop émue.
Tout ce qu'il me disait, vous l'avez bien compris;
En jurant de m'aimer, peut-être il a surpris
Mon ignorance...

CLITIPHON, avec feu.

Hélène, aussi vrai que j'existe,
Je vous aime!

6

HÉLÈNE, *doucement.*

Bien vrai ?

CLITIPHON.

Je le jure.

THÉOPHILE, *à part.*

C'est triste
Que tous ces serments-là ne durent pas huit jours,
Et qu'ils aient tant servi pour tant d'autres amours.
Ce serait bien gentil d'y croire.

CLITIPHON, *à Hélène.*

Je t'en prie,
Ne doute pas de moi, ne crois pas que je rie.
Je t'aime, mon accent doit te persuader.
Veux-tu que de ce pas j'aille te demander
A ton père ? Veux-tu que je reste, je parte
Ou je meure à tes pieds ?

THÉOPHILE, *à part.*

Oh ! la flèche du Parthe !
Le trait qui doit porter dans ce cœur amoureux !
Mourir ! le mot des gens qui se disent heureux !

CLITIPHON, *à Hélène.*

Parle, j'obéirai, je saurai me soumettre.
Lis plutôt ce papier que je voulais remettre
A Lucinde, pour toi, si je ne devais plus

Te revoir.

Il donne les vers à Hélène, qui les lit.

THÉOPHILE, à Clitiphon.

Même avant qu'elle les ait tous lus,
Elle rougit; allons, c'est un signe visible
Qu'à votre poésie elle est assez sensible.

CLITIPHON, à Théophile.

Ne raillez pas, mon Dieu!

THÉOPHILE.

Mais c'est tout naturel :
Lorsque le cœur le plus hautain, le plus cruel,
En vient à commander l'honneur de sa défaite,
Un prétexte suffit, et le mot qu'on lui jette,
Quel qu'il soit, est le bon...

HÉLÈNE, repliant le papier qu'elle a lu deux fois.

Puisque nul avant vous
Ne m'avait dit ces mots si graves et si doux
Qui font battre le cœur en engageant la vie;
Puisque vous me jurez de n'avoir d'autre envie
Que de m'aimer toujours, tenez, voici ma main,
Je vous crois.

THÉOPHILE, à mi-voix.

S'arrêter en un si beau chemin!
Ce n'est pas ce mot-là qu'on dit.

HÉLÈNE, tournant la tête vers Théophile en souriant, tandis que Clitiphon lui baise les mains.

C'est : je vous aime,
N'est-il pas vrai ?

THÉOPHILE.

Dame ! oui.

SCÈNE X.

HÉLÈNE, CLORIS, THÉOPHILE, CLITIPHON.

CLORIS, entrant par la gauche.

D'un ton de mauvaise humeur.

Comme mars en carême,
La duègne vient... trop tard.

HÉLÈNE, riant.

Lucinde, une autre fois
Nous en reparlerons.

Elle sort avec Clitiphon par la droite.

SCÈNE XI.

CLORIS, THÉOPHILE[1].

THÉOPHILE, d'un ton naïf.

Eh bien, Cloris, tu vois :

1. Pendant toute cette scène le jour baisse peu à peu.

Ils s'en vont épeler mot à mot, page à page,
Le poëme toujours nouveau que, d'âge en âge,
Chaque homme recommence et répète à son tour ;
Dans la naïveté de leur charmant amour,
Ils tiendront ces discours, aussi vieux que le monde,
Qu'Adam tint le premier à sa compagne blonde,
Ces discours que partout, de tout temps on a dits,
Et qui sont proprement les mots du Paradis.
Ils vont renouveler cette éternelle histoire :
Ils vont s'aimer, tout bas se le dire... et le croire !

CLORIS, *sèchement.*

Eh bien! après?

THÉOPHILE.

A deux, ils ne feront plus qu'un,
Et pour jamais...

CLORIS, *de même.*

Ceci n'a pas le sens commun ;
C'est un rêve.

THÉOPHILE.

Sans doute ! et pourtant c'est la vie ;
Du moins c'est ce qu'elle a de mieux.

CLORIS, *de même.*

J'en suis ravie.

THÉOPHILE, *avec malice.*

Demande-le plutôt à ton futur époux.

CLORIS, *avec impatience.*

Ah! ne m'en parle pas.

THÉOPHILE, *à part.*

Tiens, l'heure des dégoûts

Haut et appuyant sur les mots.

Qui sonne; poussons ferme. — Il jurera son âme
Qu'il ne vivra qu'alors qu'il t'aura pour sa femme!
Quand il pourra ne plus te quitter d'un moment,
Quand tu lui promettras de l'aimer constamment,
Quand vous partagerez les soucis et les peines,
Quand vous serez liés d'indissolubles chaînes...

CLORIS.

Tais-toi donc!

THÉOPHILE, *avec candeur.*

Eh! pourquoi? l'avenir est si doux!
Avez-vous eu querelle ensemble? est-il jaloux?
Tu n'as pas l'air content?

CLORIS.

Non. — Parlons d'autre chose,
Veux-tu?

THÉOPHILE.

Pauvre petite! Hélas! tout n'est pas rose
Dans ce métier. — Et quand je pense aux jours passés,
A tant de gais propos au hasard dispersés,
A tant de fins soupers, à tant d'heures charmantes,

Où les lèvres vidaient les coupes écumantes,
Avec des chants si fous et des rires si francs ;
Et quand je te regarde aujourd'hui, je te prends
En pitié. J'ai regret à te voir si jolie
Et si jeune, cachée et comme ensevelie
Sous ces coiffes de crêpe et ce long voile noir.

CLORIS, *d'un ton dégagé.*

Ah! c'était le bon temps, mais il n'est plus.

THÉOPHILE.

Le soir
Que faites-vous ici ?

CLORIS, *reprenant sa mauvaise humeur.*

Le Juge dort. Hélène
Coud, Sidias l'ennuie, et moi je perds haleine
A force de bâiller en dedans.

THÉOPHILE.

O Cloris !
Si Corinne, Philis ou d'autres de Paris
Le savaient !

CLORIS.

Ta Corinne autrefois tant aimée,
Elle doit maintenant être assez déplumée.

THÉOPHILE.

Mais, non.

CLORIS.

Elle a pourtant quatre ans de plus que moi.

THÉOPHILE.

Tant que cela!

CLORIS.

Mais, oui.

THÉOPHILE.

Je ne sais pas pourquoi
Je ne l'aurais pas cru. C'est ta hideuse robe
Qui me trompe, et ce voile affreux qui te dérobe
A mes regards. — Jadis l'habit incarnadin,
Serrant la taille avec l'ample vertugadin,
Faisant bouffer la jupe à gros plis sur les hanches,
Dans tes cheveux frisés de folles plumes blanches,
Un peu de fard enfin, t'allaient mieux.

CLORIS, souriant malgré elle.

Bah! vraiment,
Tu t'en souviens?

THÉOPHILE.

Parbleu!

CLORIS.

Corinne bellement
Pensa pour cet habit mourir de jalousie.

THÉOPHILE.

Bon! si tu revenais de cette fantaisie.

Si tu ressaisissais le sceptre de beauté,
Que pas une là-bas comme toi n'a porté...

CLORIS.

Tu crois?

THÉOPHILE.

En doutes-tu? viens tenter l'aventure.

CLORIS.

Oh! que nenni.

THÉOPHILE, comme se parlant à lui-même.

Si belle! et servir de pâture
A ce vieillard qui va garder tout pour lui seul!
Mais c'est un meurtre! — Un voile! il te faut un linceul.

CLORIS, repoussant son voile avec coquetterie.

Il te chiffonne bien. — Va, celui d'épousée
M'ira mieux.

THÉOPHILE.

Es-tu donc à ce point abusée,
Pauvre enfant! et crois-tu qu'il te suffise ainsi
D'avoir un vrai mari pour être *dame* ici?
Ne sais-tu pas les mœurs de ces petites villes,
Où l'on vit de soupçons et de rancunes viles,
Où chacun s'espionne et se vend tour à tour?
— On ne sait rien encor, mais suppose qu'un jour
On apprenne sur toi tout ce qu'on peut apprendre.
Que feras-tu? Le Juge aura beau te défendre,

On ne le croira pas, car on le connaît bien.
Tu seras donc liée ici, sans nul moyen
De fuir. Tu subiras, autant que les commères
De l'endroit le voudront, les insultes amères.
Il faudra dévorer le mépris et l'affront,
Et se taire, la rage au cœur, le rouge au front.
— Or tout se sait. — De l'ombre au soleil tout dévie.
Ta fortune elle-même excitera l'envie;
Sans trêve on cherchera tant que l'on ait trouvé,
Et tu paîras bien cher ce triomphe rêvé.
— Enfin je te connais : tu ne pourras pas vivre
Sans plaisir. — Et pourtant ton union te livre
Au Juge, il est ton maître, et si plus tard il veut
Être un mari jaloux et féroce, il le peut.

CLORIS, troublée malgré elle.

Eh! non; il est trop bête.

THÉOPHILE.

On dit que rien n'est pire
Qu'un mouton enragé. — D'ailleurs de ton empire
Es-tu si sûre?

CLORIS.

Au fait, que me veux-tu prouver?

THÉOPHILE.

Rien du tout. — Seulement je n'ai pu retrouver
Ma Cloris, sans avoir dans le fond de mon âme

Quelque petit réveil de mon ancienne flamme.
Je n'ai pu, sans reprendre un joug trop adoré,
Voir de nouveau ces yeux au doux regard doré,
Cette lèvre de rose où le rire se joue,
La blancheur de ce front, l'éclat de cette joue,
Ce bras rond et ces mains qui tinrent si longtemps
Dans leurs doigts fuselés mes destins inconstants.

CLORIS, souriant malgré elle.

Oh! le menteur!

THÉOPHILE.

Eh bien, vois l'erreur où te plonge
Ton parti pris. Si moi, je ne suis qu'un mensonge,
Ne vaut-il pas ton Juge et sa réalité?
Moi, je puis disposer de l'immortalité,
Tresser une couronne à la beauté que j'aime,
Faire de ses faveurs le sujet d'un poëme,
Et, la chantant partout, forcer tout l'univers
A répéter le nom que célèbrent mes vers.
L'Hélène de Ronsard, la Laure de Pétrarque
Ne défieront pas mieux l'impitoyable Parque,
Que ne fera Cloris quand je la chanterai.
Mon amour, piédestal où je la hausserai,
Fera connaître à tous ses charmes et sa grâce.

Insinuant.

— Tu sais ce que j'ai fait pour Corinne: — sa place
Est à prendre, prends-la. Tu seras ma Cloris,

Ma Muse, ma déesse... Ah! tu veux bien, tu ris,
Et dans cette espérance où mon amour se fonde
Je crois vivre et mourir le plus heureux du monde [1].

CLORIS, souriant franchement.

Langue dorée!

THÉOPHILE.

Eh! oui, mais qu'importe? — As-tu peur
De moi? Ne sais-tu pas qu'il n'est point de trompeur
Aussi naïf? — Ma belle, est-ce toi qu'on abuse?
Regarde-moi plutôt. — Si ton cœur me refuse,
Si tu parles encor procès ou jugement,
Exil ou bûcher, Grève ou Garasse...

CLORIS, de son ton de méchanceté.

Ah! vraiment,
Pensons-y.

THÉOPHILE, s'échauffant à ses propres paroles.

Je dirai : Tout cela, c'est chimère,
Et ne sera pour moi qu'un orage éphémère;
J'ai des ennemis, soit! On me poursuit, très-bien!
Comme je suis venu jusqu'ici sans lien,
J'en vais partir ce soir, marcher à l'aventure,
Suivre ma fantaisie et ma libre nature,
Et, la plume à l'oreille et l'épée à la main,
Passer de ville en ville en m'ouvrant mon chemin.

1. Ces deux vers sont de Théophile de Viau lui-même.

Tous ne sont pas aussi sauvages que ton Juge,
On sait mon nom, et quand je le dis, j'ai refuge
Ou chez Gautier-Garguille ou chez Montmorency.
Mais toi, tu ne sais pas comme on s'amuse ainsi;
Car tandis que je cours le pays, fier, allègre,
Soupant joyeusement tous les soirs, tu fais maigre;
Tu trembles sous les yeux d'un maître, et tu te meurs,
Que dis-je! et tu *vieillis* d'ennui! — Pour les rimeurs,
Vois-tu bien, la fortune a mille complaisances :
A nous tous les plaisirs, toutes les jouissances!
Nous sommes favoris des hommes et des dieux,
Et bienvenus partout, sommes rois en tous lieux.
— D'ici, je vais à Londre où Bouquinquant[1] m'appelle.
J'irais, si je voulais, à Venise. — Ma belle
Peut choisir, j'obéis.

CLORIS, rêveuse, comme se parlant à elle-même.

C'est comme huguenot,
Au fait, qu'on le recherche et le condamne. — Un mot
Changerait tout, peut-être une simple promesse...

Avec intention en regardant Théophile.

Le feu roi disait bien : Paris vaut une messe!
Si je savais... mais, non...

THÉOPHILE, cherchant à l'entraîner.

Cloris...

1. On écrivait et prononçait alors ainsi le nom du duc de Buckingham.

CLORIS, avec une feinte résistance.

Que me veux-tu?
Je ne te comprends pas.

THÉOPHILE[1].

Comment, je suis battu,
Désespéré; depuis une heure je t'implore,
Et tu n'as pas compris que c'est que je t'adore?

On entend le piétinement des chevaux au dehors.

Il la prend par la taille et lui parle à l'oreille.

A part.

Ah! voici les chevaux. — Cloris, la liberté,
L'ivresse, le plaisir, l'amour, la volupté,
Tout ce que tu vas perdre et ce que tu regrettes,
T'attend là-bas. — Voyons, au diable ces cornettes,
Et partons!

Il lui enlève son voile et ses coiffes.

CLORIS, s'efforçant de les lui reprendre.

Théophile!

THÉOPHILE les jette dans un coin et l'embrasse.

Allons vite, et tais-toi.

1. La nuit est tout à fait venue et la scène est complétement obscure.

SCÈNE XII.

THÉOPHILE, CLORIS, LE JUGE, HÉLÈNE, CLITIPHON, puis SIDIAS.

LE JUGE, entrant avec une lanterne allumée à la main.

On n'y voit rien.

CLITIPHON, entrant avec Hélène à la suite du Juge.

A Hélène.

Je pars, mais te jure ma foi
De revenir.

HÉLÈNE, pleurant le visage dans ses mains.

Mon Dieu!

LE JUGE.

Bonsoir et bon voyage,
Messieurs, Dieu vous conduise!

CLITIPHON, à Hélène.

Hélène, du courage,
Il nous en faut.

HÉLÈNE, sanglotant.

Oh! oui...

Clitiphon jette son chapeau et son manteau sur une chaise, et emmène Hélène à la droite de la scène pour lui parler bas.

SIDIAS, s'accrochant au Juge.

Je vous dis qu'elle écoute
Tous ses discours.

LE JUGE, apercevant Clitiphon à la lueur de sa lanterne.

Comment! vous n'êtes pas parti?
Ils étaient deux pourtant.

SIDIAS glapissant, au Juge.

Elle vous a menti.
C'est Cloris et non pas Lucinde qu'on la nomme.

CLITIPHON, quittant Hélène pour aller au Juge.

Monsieur, vous le savez, je suis bon gentilhomme,
J'aime Hélène...

Hélène, regardant autour d'elle, relève les coiffes de Cloris.

LE JUGE, sans comprendre et comme étourdi.

Cloris, Lucinde, en vérité...

HÉLÈNE, s'approchant du Juge.

Mon père, elle est partie.

SIDIAS, au Juge, de même.

Elle vous a quitté.
C'était une coquine, allez!

LE JUGE, embrassant Hélène.

Ma chère Hélène!

CLITIPHON, au Juge.

Monsieur, nous nous aimons...

LE JUGE, passant la main sur son front avec accablement.

Oh! j'ai la tête pleine
De tant d'événements!

CLITIPHON, au Juge.

Accordez-moi sa main!

LE JUGE, comme prenant sa résolution.

Eh bien!... — Allons dormir, et nous verrons demain!

Le Juge et Hélène se dirigent d'un côté, Clitiphon et Sidias s'en vont de l'autre. — La toile tombe.





LE RECTEUR
BERTHOLDUS
COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

Le Recteur Bertholdus,

Gottlob, étudiant,

Franz, étudiant,

Ottilie.

La scène se passe à Marbourg, ville d'université.

La scène représente un cabinet d'étude.
Tables couvertes de papiers et de livres, bibliothèques, cheminée à droite, portes au fond et à gauche.



LE RECTEUR BERTHOLDUS

COMÉDIE EN UN ACTE

SCENE PREMIÈRE.

LE RECTEUR, OTTILIE.

Le Recteur est assis dans son grand fauteuil à droite de la scène. Ottilie, assise près de lui sur un tabouret, tient un livre ouvert sur ses genoux, comme pour une lecture commencée.

LE RECTEUR.

Donc, le livre te plaît?

OTTILIE.

Oui, la scène est jolie :
Cette nuit, ce jardin, Marguerite embellie

Par ce bonheur d'aimer qu'hier elle ignorait,
Le Faust penché vers elle, épelant son secret
Dans le cœur ingénu de la fleur symbolique,
Tout ce rêve si doux et si mélancolique,
Oui, c'est beau!

LE RECTEUR.

Quelle enfant!

OTTILIE.

Car cela, voyez-vous,
C'est toujours vrai.

LE RECTEUR.

Tu crois?

OTTILIE.

Et pour chacun de nous.
Vous ne le pensez pas?

LE RECTEUR.

Hum! devant ce sourire
Comment répondre non ou douter? — A vrai dire,
Je n'en sais rien.

OTTILIE.

Oh! rien! — Mais vous qui savez tout,
Vous, Recteur Bertholdus, qu'on renomme partout,
Dont l'université de Marbourg est si fière
Qu'elle triomphe en vous de l'Allemagne entière,
Le savant à qui rien n'échappe du passé,

Devant qui l'on se tait dès qu'il s'est prononcé,
Vous enfin, notre honneur, notre gloire...

LE RECTEUR.

Ottilie,
Tu te moques de moi, quelle est cette folie?
Où prends-tu que je sois autre chose qu'un vieux
Bonhomme peu méchant et jamais envieux?
Parce que j'ai vécu trente ans dans la poussière
Des manuscrits, que j'ai recherché la lumière,
Et qu'en sa bonté, Dieu m'en a fait voir un jour
Le reflet, tu prétends qu'en grec comme en amour
Je me connaisse et j'ose émettre ma pensée?
Tu t'abuses, enfant! Ma bouche s'est glacée,
Quand j'étais encor jeune et qu'elle eût pu chanter
Les divines chansons du cœur, à répéter
Les mots vides et froids des vieilles langues mortes.
Les hiéroglyphes saints des Thèbes aux cent portes,
Les papyrus trouvés dans les sépulcres sourds,
Me sont plus familiers que tous ces frais discours,
Et le poëte seul me fait comprendre l'âme,
Lorsqu'en moi j'en oublie ou j'en souffle la flamme.

OTTILIE, *avec vivacité.*

Mais peut-on bien mentir ou se tromper ainsi?
Quoi donc! l'on n'a point d'âme et, quand je lis ceci,
L'on pleure! et lorsqu'un soir de Noël, dans la neige,
On voit qu'une enfant meurt sans que rien la protége,

On la prend, on la garde, on l'élève chez soi,
On la gâte bien plus qu'une fille de roi,
On fait depuis cinq ans tout pour elle...

LE RECTEUR.

Petite,
Tu vas déraisonner autant que Marguerite,
Et si la chose sied à tes vingt ans fleuris,
Par malheur, ton tuteur, avec ses cheveux gris,
Sa longue pipe et son bonnet sur son front blême,
N'est rien moins qu'un héros de roman, non pas même
Un Faust dans sa tourelle attendant Méphisto.

OTTILIE.

Oh! riez... Ce beau fils, drapé dans son manteau
Et traînant jusqu'à terre un superbe panache,
Ce cavalier parfait à la brune moustache,
Ce vrai prince charmant, ce séduisant vainqueur
Qui dompte d'un coup d'œil et fait battre le cœur,
Qu'était-il tout à l'heure, et demain que sera-ce?
L'avoûrai-je? un détail seulement m'embarrasse,
Me gêne : ce démon, auquel je ne crois pas.
Je voudrais qu'à l'amour il eût cédé le pas,
Et que, pour rendre à Faust l'espoir et l'énergie,
Un baiser de Gretchen fût la seule magie.

LE RECTEUR.

Pour le coup, la critique est neuve! supprimer
Méphisto, mais au nom de l'art c'est blasphémer,
Et...

SCÈNE II.

LE RECTEUR, OTTILIE, FRANZ, GOTTLOB.

Entrent Franz et Gottlob pendant les derniers mots
de la scène première.

FRANZ.

Recteur Bertholdus, salut!

GOTTLOB.

Bonjour, cher maître.

LE RECTEUR.

Eh bien, que pensez-vous de l'enfant qui veut mettre
Le démon à la porte au profit de l'amour,
Et comme un écolier qui ferait un bon tour,
Lui reprenant des mains son rôle dans le drame,
Ou le change ou s'en passe?

FRANZ, d'un ton méprisant.

Oh! jugement de femme!

OTTILIE.

Fort bien dit.

FRANZ.

L'art immense est plus large et plus haut.
De vains esprits ont pu prendre pour un défaut
Cette conception géniale et profonde

Par où Gœthe embrassait la synthèse du monde.
La monade prévaut et l'idée a vaincu.
Qu'importent au poëte, en son cœur convaincu
Qu'il a, fier créateur, fait œuvre originale,
Les critiques sans foi de la foule banale?
Le temps n'est rien, les sots ne sont rien, l'art seul vit.

GOTTLOB.

Moi, la naïveté de l'enfant me ravit,
Et comme je préfère aux murs noirs des écoles
Ceux de la brasserie, et le geste aux paroles,
Ainsi j'aime bien mieux l'amour que le malin,
Et la blonde Ottilie aux grands yeux gris de lin,
Que Franz, mon camarade, aux rares théories.

OTTILIE.

Mais, vieil ami Gottlob, que font vos railleries
Au chevalier de l'art synthétique, à celui
Qui, né d'hier à peine, a cent ans aujourd'hui,
Si toutefois cent ans, c'est dire assez?

LE RECTEUR.

Méchante!

Que diras-tu de moi quand j'en aurai cinquante?

OTTILIE.

Oh! vous, c'est différent.

LE RECTEUR.

Et, je te prie, en quoi?

OTTILIE.

D'abord ce sera vous.

LE RECTEUR.

Et puis?

OTTILIE.

Ce sera moi.

LE RECTEUR.

Belle et bonne raison!

GOTTLOB.

La meilleure, cher maître.

FRANZ.

Le subjectif est tout, le *moi* c'est le seul *être*.
Il n'est pas, en dehors de l'âme, d'action,
Car tout est symbolisme et tout abstraction.
L'éternelle Psyché par Gœthe ici décrite,
Qu'il lui donne les traits d'Hélène ou Marguerite,
Dans sa candeur première ou sa toute-beauté,
Exprime la tendance à l'idéalité.
Faible au commencement, ignorante, alarmée,
Qu'à travers les combats dont sa route est semée,
De sa longue odyssée elle atteigne le but,
Elle dominera qui l'outrage au début.
Gretchen, Faust, Méphisto, terrible trilogie,
Dont les siècles n'ont pu rompre l'analogie

Avec le premier drame et l'immortel roman
Qu'ont joué dans l'Éden Ève, Adam et Satan.

OTTILIE.

Mais dans l'Éden aussi l'amour manque.

GOTTLOB.

Hérétique !
L'Eden même soumis aux lois de l'esthétique,
C'est aller loin...

OTTILIE.

Pourtant, le seul vrai paradis,
Fût-ce dans un palais, fût-ce dans un taudis,
N'est-ce pas de s'aimer d'un cœur pur et fidèle?
Eve ennuyée, Adam qui s'endormait près d'elle,
Ne me paraissent point être très-bons époux,
Et le grand séducteur, de la femme jaloux,
Avec cette âme vide avait la tâche aisée.
Celle qui sait aimer est moins vite abusée,
Car, près ou loin, celui qu'elle aime est son soutien.
Quant à moi, j'en serais invulnérable, et rien
N'aurait certes pouvoir sur cette sauvegarde.

LE RECTEUR.

Qu'elle est folle ! — Vois-tu, Gottlob, quand je regarde
Cette jeunesse assise aux pieds de mon fauteuil,
Qui rit et chante ainsi que l'oiseau sur le seuil,
Qui croit en l'avenir et laisse passer l'heure,
Sachant qu'elle est printemps et joie en ma demeure ;

Et quand, jetant les yeux dans le passé, je vois
Ces jours accumulés que je nomme *autrefois*,
Pour les mieux séparer des dernières années,
Comme on trie un bouquet parmi des fleurs fanées ;
Quand je pense qu'un temps fut où je n'avais pas
Cette enfant, je me trouble et demande tout bas
Comment j'ai mérité tout ce que Dieu me donne,
Et si le front est bien digne de la couronne !

FRANZ.

Qu'est la couronne d'or ou le sceptre royal
Sans le front souverain et sans le bras loyal?
Qu'est le monde, ce vaste et prodigieux temple,
Sans l'âme qui l'anime et l'œil qui le contemple ?...

OTTILIE, l'interrompant.

Et quel rapport existe entre les mots si doux
De mon tuteur et vos profonds discours à vous?

FRANZ, piqué, à Bertholdus.

Maître, l'in-folio sur la race arienne,
J'en aurais besoin.

LE RECTEUR.

Là, bibliothèque ancienne,
Premier rayon.

FRANZ, à Ottilie qui lui donne le livre.
D'un ton très-sec.

Merci.

Il sort.

SCÈNE III.

LE RECTEUR, OTTILIE, GOTTLOB.

LE RECTEUR, à Ottilie.

C'est mal, tu l'as fâché.
Ce jeune homme est savant, c'est...

OTTILIE.

Un ours mal léché
Que j'aurais en horreur s'il ne me faisait rire.

LE RECTEUR.

Allons, paix !

OTTILIE.

Non, plutôt que rétracter mon dire,
Je m'en vais. — Quel sauvage ! un homme qui me fait
Gronder par vous !

Elle sort.

GOTTLOB, la regardant s'éloigner.

Gronder ! c'est un monstre en effet !

SCÈNE IV.

LE RECTEUR, GOTTLOB.

LE RECTEUR.

Gottlob, sa tête est vive et sa parole prompte,
Mais un mot la ramène, un sourire la dompte,
C'est une bonne et chère enfant. — Je me souviens,
Lorsque je l'ai trouvée et que je lui dis : Viens!
Qu'il me suffit de la regarder deux secondes
Pour qu'elle me suivît, cachant ses boucles blondes
Sous mon manteau, sans rien me demander de plus,
Avec cet abandon et ce calme absolus
De l'oiseau fatigué qui replîrait son aile.
De bonnes gens m'offraient de la prendre. Pour elle
Peut-être, non pour moi, je devais hésiter;
Dans son premier asile elle a voulu rester.
N'est-ce pas? c'était mieux ainsi. De nos deux vies,
Si tristement jusqu'à ce jour-là poursuivies,
Nous n'en avons fait qu'une, et nous sommes heureux,
Car nous avons déjà des souvenirs nombreux.

GOTTLOB.

Et plus d'une espérance aussi que l'on caresse
Avec sécurité, tant qu'elle soit traîtresse?

LE RECTEUR.

Que veux-tu dire?

GOTTLOB.

Rien, sinon qu'elle a vingt ans,
Qu'elle est aimable, belle, et que de tous les temps
Les tuteurs sont peu sûrs gardiens de leur pupille.

LE RECTEUR.

C'est une enfant?

GOTTLOB.

Où point déjà la jeune fille

LE RECTEUR.

Comme la fleur qui s'ouvre au sortir du bouton,
Ah! c'est vrai! — mais pourquoi t'étonner?

GOTTLOB.

Trompe-t-on
Un brave étudiant de vingt-huitième année
Tel que moi? — La science a beau t'être donnée,
L'expérience est mienne, et j'en ai là-dessus
Plus qu'aucun, et surtout plus que toi, Bertholdus.
Depuis que nous faisions ensemble nos études,
Nous avons changé d'âge et non pas d'habitudes :
Toi, toujours travailleur; moi, paresseux toujours;
L'un est le grand savant dont l'autre suit les cours...
Mais en vidant son verre on apprend bien des choses

Qui sont pour les faiseurs de livres lettres closes,
Et que Lisbeth la rousse ou la brune Thecla
Vous font comprendre mieux encor. — C'est pour cela
Que moi, qui m'y connais, ami, je dis qu'elle aime.

LE RECTEUR.

Elle aime, elle aime! et qui?

GOTTLOB.

C'est bien là le problème,
Trouver sans avouer qu'on cherche!

LE RECTEUR.

Cependant
Elle ne voit que Franz ou toi.

GOTTLOB.

Franz est pédant,
Mais jeune et beau.

LE RECTEUR.

Ceci me semble téméraire,
Il n'a sitôt parlé qu'elle a dit le contraire.

GOTTLOB, d'un air profond.

Justement.

LE RECTEUR.

Ah! c'est vrai! Cependant son esprit
Est libre, elle étudie, elle jase, elle rit,
Elle emplit la maison de sa joie...

GOTTLOB.

Eh ! sans doute,
Le vrai danger n'est pas celui que l'on redoute.
Lorsqu'on se défîrait d'un air plus languissant,
D'une allure plus grave ou d'un ton moins pressant ;
Qu'on attendrait de voir le fruit mûr sur la branche,
C'est hasard si l'on sait regarder la fleur blanche
A cœur rose d'où sort déjà le doux parfum.
Les symptômes du mal diffèrent pour chacun :
Aux uns le souci morne et la fiévreuse angoisse
Qui minent lentement une âme que tout froisse ;
Aux autres le sourire et le rayonnement,
L'expansion naïve en son trouble charmant,
L'espérance qui chante au bonheur qui l'éveille,
En un mot ce qui rend sa jeunesse vermeille,
Et me fait affirmer encor qu'elle aime.

LE RECTEUR, s'échauffant par degrés.

Aimer !
C'est-à-dire oublier tout au monde : fermer
Son oreille et ses yeux, son cœur et sa pensée
A tout, hors l'objet seul dont l'âme soit pressée ;
Concentrer en lui seul sa vie, et lui jeter
Comme une juste proie, et sans même hésiter,
Tout son bonheur et tout l'avenir que l'on rêve ;
Se plaire à n'avoir plus de repos ni de trêve ;
Porter partout l'image adorée, et bénir

Tous les maux qu'à sa suite elle sait réunir,
Et, toujours inventant quelque preuve de zèle,
Immoler à ses pieds tout ce qui n'est pas elle !
Gottlob, mon doux trésor, mon ange, mon oiseau,
Mon Ottilie, aimer ainsi ce damoiseau,
Ce Franz qui n'a pour lui que sa jeunesse imberbe,
Tu divagues !

GOTTLOB, *moqueur.*

D'honneur ! je te trouve superbe,
Et sous peu je viendrai te demander leçon
Pour apprendre à parler d'amour à ta façon !

LE RECTEUR, *sans l'écouter.*

D'ailleurs, je le saurais. Cette enfant est un livre
Où je lis seul. Je suis son maître en l'art de vivre,
J'écris ce que je veux sur ces vierges feuillets,
Et j'ai toujours choisi les mots que j'éveillais
En elle, avec autant de crainte vigilante
Que l'eût fait une mère inquiète et tremblante...

GOTTLOB, *parodiant.*

Car, sans croire un instant que j'en fusse jaloux,
J'eusse accablé de mon étourdissant courroux
Quiconque aurait tenté d'aller sur mes brisées...

Avec malice.

— O détour merveilleux des tendresses rusées
Qui, n'osant s'affirmer, subtilisent en vain !
O sûre trahison de ce secret divin

Qu'on possède parfois à son insu, qu'on cache
Avec des soins de mère inquiète, et qu'arrache
A votre vigilance un mot inattendu !

Changeant de ton.

— Après cela, tu n'as peut-être pas perdu
Toute chance. Je dis qu'elle aime, mais j'ignore
Celui qu'elle a nommé tout bas, et rien encore
N'a prouvé que ce fût Franz ou moi plus que toi.

LE RECTEUR, *sévèrement.*

Gottlob !

GOTTLOB.

En vérité, je ne vois pas pourquoi
Tu t'indignes. La chose est toute naturelle :
Que cette enfant t'ait plu, que tu vives pour elle,
Que ton cœur, resté jeune ainsi qu'au premier jour,
De sa longue torpeur sorte et s'ouvre à l'amour ;
Que moi, cherchant en elle un mal dont je m'effraie,
J'aie en toi, tout à coup, mis le doigt sur la plaie ;
Que Franz ne soit qu'un sot, et qu'entre nous, à choix,
Elle ait su préférer le plus digne des trois ;
Qu'il soit vrai, par hasard, que la vertu l'emporte,
Et de tous ses rivaux demeure la plus forte,
Ce n'est pas impossible à croire.

LE RECTEUR, *haussant les épaules.*

Seulement
C'est absurde.

GOTTLOB.

Voyons, suis mon raisonnement :
Elle a pour toi la plus vive reconnaissance,
(Ce qui, chez ces cœurs-là, donne souvent naissance
A d'autres sentiments plus doux). — Elle a de plus
Voué tout son respect à maître Bertholdus,
— Et, quoi qu'on en ait dit, la femme est fanatique
D'humilité. — Ton âge est la seule critique ;
Mais ne sommes-nous pas contemporains ? et moi,
Suis-je si vieux ? — Reviens de ton premier émoi,
Et, sans plus te fâcher à tort, me remercie
De t'ouvrir sur le ciel une telle éclaircie.

LE RECTEUR, sévèrement.

Assez ! Je te savais moqueur, non insensé ;
C'est bien en vain sur toi que les ans ont passé.
Ils n'ont jusqu'à présent pu faire ce prodige
De te donner le sens commun. — Assez, te dis-je,
Je ne veux plus entendre un mot.

GOTTLOB.

C'est mon congé
Que tu me donnes ? soit. — Mais, moi parti, si j'ai
Frappé juste, il faudra t'en souvenir, mon maître,
Tout comme à l'évidence il faudra te soumettre.
A ce soir néanmoins et sans rancune.

Il sort.

SCÈNE V.

LE RECTEUR.

Oui, va;
Laisse-le s'efforcer de croire qu'il rêva,
Ce fou, plus fou que toi, que ta parole écrase!
Qu'avide, il presse encor les bords amers du vase
D'où maintenant tout son bonheur s'est répandu;
Qu'il revienne plaintif sur ce qu'il a perdu,
Et demande au passé le calme et l'espérance;
Qu'il pleure, ô solitude, et meure de souffrance,
Ou tremblant plus encore aux chances d'en guérir,
Qu'il se cache, honteux, pour pleurer et mourir!...
— Amour! il est donc vrai qu'il n'est pas de défense
Qui garde contre toi la vieillesse et l'enfance,
Et que le front pâli par la veille ou les ans
N'est pas mieux garanti de tes affronts cuisants
Que la tête innocente où l'aube se repose!
Pour chacun, tour à tour, c'est donc la même chose,
Le même poison lent causant le même mal?
Tout est à toi, tout cède à ton charme fatal!
— Ah! j'aurais dû prévoir que c'était impossible
De résister toujours à sa grâce invincible,
Et qu'elle était trop belle et moi trop imprudent
Pour ne pas me laisser prendre en la regardant.
— Ainsi l'on se croit sage! On se séduit soi-même,

Et jouant sur les mots, quand on se dit qu'on aime,
C'est comme le ferait une mère!... O malheur!
O mensonge! — Aujourd'hui c'est fini! — L'oiseleur
Doit rouvrir à l'oiseau les portes de la cage,
Et dans son amour même en puiser le courage.
Car Gottlob s'est trompé, je suis le seul atteint;
Son regard sous les pleurs n'est pas encore éteint,
Elle ne connaît pas la fièvre qui dévore,
Et d'un chaste sommeil son âme dort encore.
— Pauvre enfant! ai-je pu prendre le change ainsi,
T'offenser à ce point, quand je n'avais souci
Que de veiller sur toi de plus près? — Que les hommes
Sont à plaindre, insensés et faibles que nous sommes!
Et quel mal tu m'as fait, Gottlob! — Hélas! j'ai peur
De moi, de toi, de Franz, puisque tout est trompeur,
Même l'espoir naïf, même l'amitié pure,
Et qu'à présent pour moi tout est peine et blessure.
Oh! que résoudre?

Il tombe sur son fauteuil, la tête dans ses mains.

SCENE VI.

LE RECTEUR, OTTILIE.

OTTILIE, entr'ouvrant la porte.

Seul? Enfin! — Si vous saviez
De combien je préfère aux plaisirs enviés

Celui de vous avoir tout à moi, sans personne
Qui vous fasse d'ennui penser que l'heure sonne
(Ce que nous oublions ensemble), vous diriez
Que je suis bien contente, et vous m'embrasseriez.

Elle va pour lui passer un bras autour du cou.

Il se détourne brusquement.

Non? Je vous ai fâché? — Pardon, je suis maussade
Quelquefois, c'est ma faute. — Oh! vous êtes malade,
Qu'avez-vous?

LE RECTEUR.

Rien.

OTTILIE.

Si fait, vous souffrez.

LE RECTEUR.

Laisse-moi,
Cela se passera.

OTTILIE, à part.

Qu'il est pâle! pourquoi
Me renvoyer? Qu'a-t-il qu'il ne veuille pas dire?

Haut, en hésitant.

— Je venais demander s'il me fallait écrire
A madame de Braun, et si vous vous chargez
De lui trouver bientôt... Mais comme vous changez
De visage!

LE RECTEUR, avec effort

C'était pour une institutrice

Qu'elle m'écrivait ?

OTTILIE.

Oui.

LE RECTEUR, à part, s'éloignant.

Mon Dieu ! quel sacrifice !

Haut, se rapprochant.

Pourrai-je bien aller jusqu'au bout ? — Mon enfant,

A part, s'éloignant.

Écoute... Je ne puis, non, non, mon cœur se fend.

Haut, se rapprochant.

Oh !... Vois-tu, c'est un beau voyage en Italie
Qu'il te faut faire avec ces dames. Ottilie,
Cette occasion-là peut ne se présenter

Très-bas.

Qu'une fois, il te faut... partir...

OTTILIE, avec feu.

Moi, vous quitter !

Jamais !

LE RECTEUR, suppliant.

Il le faut.

OTTILIE.

Non !

LE RECTEUR, de même.

Accepte, je t'en prie.

OTTILIE.

Je ne veux pas.

LE RECTEUR.

Tu sais, ma mignonne chérie,
Que je ne cherche ici que ton bonheur.

OTTILIE, plus doucement.

Eh bien!
Gardez-moi près de vous, toute à vous, et que rien
Ne nous sépare plus un seul jour l'un de l'autre.
Mon ami, quelle idée est maintenant la vôtre?
Sortir de la maison et m'en aller sans vous!

LE RECTEUR.

Il le faut.

OTTILIE, plaintivement.

Mais pourquoi? Qu'ai-je fait? C'est si doux
D'être tous les deux.

LE RECTEUR.

Chut! Cette dame et sa fille
Sont charmantes.

OTTILIE, avec câlinerie, prenant son bras.

Voyons, je serai bien gentille,
Vous n'aurez plus jamais sujet de me gronder,
J'entendrai Franz sans rire...

LE RECTEUR, avec impatience.

Il faut te décider.

OTTILIE, *fondant en larmes.*

Ah! vous ne m'aimez pas autant que je vous aime,
Pour me faire souffrir ainsi.

LE RECTEUR.

C'est ce soir même.

OTTILIE.

Par pitié!

LE RECTEUR.

Je le veux.

Il sort précipitamment.

SCÈNE VII.

OTTILIE.

Il sort sans m'écouter,
Sans que prière ou pleurs le puissent arrêter.
Il me fuit!... Mais qu'a-t-il, mon Dieu? — Sa voix si brève
M'a fait froid, j'ai tremblé devant lui. — C'est un rêve,
N'est-ce pas? que je vais oublier au réveil,
Et comme chaque jour, dès que luit le soleil,
Je vais revoir son bon sourire qui m'accueille.
— Non! il a dit : Je veux! — Il faut donc que je veuille
Aussi, moi? — C'est affreux! comment lui résister?
Comment? Je ne le fis jamais. — Et le quitter!...

O toi, qui fus ma vie et qui me pris mon âme,
Ami, pour ton enfant plus tendre qu'une femme,
Toi, qui m'es si cher et si doux,
Viens, ne reste pas sourd à ma voix désolée,
Et pour tout le bonheur dont tu m'avais comblée,
Que je te bénisse à genoux!

Les jours sont tôt passés qui nous donnent la joie.
C'est l'éclair qui s'éteint, la vague qui se noie,
Le parfum au ciel emporté;
C'est la fleur qui se fane et l'oiseau qui succombe,
Clarté, matin, printemps, hélas! tout ce qui tombe
Au gouffre de l'éternité.

Et, l'espace sans borne et le temps sans mesure,
Et ma vie et mon cœur navré de ta blessure,
O mon pauvre amour alarmé!
Tout ploie et cède à la fatalité funeste,
Tout me manque à la fois, mais qu'importe? s'il reste
Le souvenir d'avoir aimé!

Vainement aujourd'hui ta volonté m'exile,
Je puis partir, vois-tu : ta tendresse est l'asile
D'où rien ne saurait m'arracher.
C'est mon droit que j'affirme, et mon bien que je garde,
Et, forte ainsi par toi, sans crainte je regarde
La bataille où je dois marcher.

Peut-être en repassant le seuil de cette porte,
En te disant adieu, vais-je, de douleur morte,
Tomber avant la fin du jour ;
Mon sort en sera-t-il moins digne qu'on l'envie?
Oh! qu'importe le monde et qu'importe la vie,
A qui put deviner l'amour?

Et peut-être, qui sait? demain à pareille heure,
Quand tu seras pensif et seul en ta demeure,
Sans l'oiseau parti désormais,
Sans l'enfant disparu, qui sait quelle pensée
Te fera voir le fond de ton âme blessée,
Et t'écrier : Que je l'aimais!

SCÈNE VIII.

OTTILIE, FRANZ.

FRANZ, son in-folio sous le bras.

Sans voir Ottilie.

Le Christ un arien! l'hypothèse est étrange,

Apercevant Ottilie.

Recteur Bertholdus... — Ah! pardon, je vous dérange,
Si vous pleuriez.

OTTILIE.

Je pars.

FRANZ, de même.

Tiens, mais alors, adieu !

OTTILIE.

Adieu, déjà ce mot qui me frappe ! mon Dieu !
Que faire ? où me cacher ? Ce sera tout à l'heure
Lui qui va me le dire. — Oh ! pourvu que j'en meure !
Ce serait presque doux de sa main, sous ses yeux.

SCÈNE IX.

OTTILIE, FRANZ, LE RECTEUR.

LE RECTEUR, sur le seuil de la porte.

A part.

Franz avec elle !

FRANZ, se rapprochant d'Ottilie.

Eh bien ! je trouve que c'est mieux,
Car la science ici régnera seule.

OTTILIE, s'éloignant de lui.

Infâme !
Et cet homme-là vit !

FRANZ, même jeu.

Franchement, une femme,

Qui distrait, est partout de trop, et son babil
Comme un bruit importun fatigue...

LE RECTEUR, à part.

Que dit-il ?

FRANZ, même jeu.

Et gêne en nous le jeu des facultés motrices.
Rien ne change : toujours les Èves tentatrices
Font broncher les plus droits esprits au premier pas.

OTTILIE, le fuyant et venant tomber dans le fauteuil du Recteur.

Ce soir, et le jour fuit ! — Il ne sortira pas.

FRANZ, apercevant le Recteur et lui montrant l'in-folio, qu'il ouvre.

Maître, que pensez-vous de l'auteur de ce livre,
Qui prétend... ?

LE RECTEUR.

Mon cher Franz, j'aurais peine à te suivre
Aujourd'hui, je remets ma réponse à demain.
— Sais-tu quand le courrier passe sur le chemin ?

FRANZ.

Non.

LE RECTEUR, montrant Ottilie.

Préviens donc Gottlob de son départ, qu'il vienne
Avec une voiture.

FRANZ.

Oh ! qu'à cela ne tienne,

J'y vais.

Il sort.

LE RECTEUR, le regardant s'éloigner.

Si pour lui seul j'avais pu me tromper
Pourtant.

SCÈNE X.

LE RECTEUR, OTTILIE.

LE RECTEUR, se rapprochant d'Ottilie.

As-tu songé, petite, à t'occuper
De tes préparatifs ?

OTTILIE, toujours assise.

Plus tard.

LE RECTEUR.

Mais c'est d'urgence.
Que la nuit te sera pénible en diligence !
Et si tu prenais mal !...

OTTILIE.

Non, ne craignez rien. — D'ailleurs
La fatigue et le froid ne sont pas des douleurs
Qui durent ; celles-ci font oublier les autres.
Et qu'importe à présent qu'elles sont toutes nôtres ?

LE RECTEUR.

Enfant, non pas pour toi qu'attend le pays bleu,
Qui t'en vas où Mignon rêvait d'aller.

OTTILIE, montrant la cheminée.

Ce feu
Qui fait étinceler d'étoiles l'âtre sombre,
Qui met des reflets d'or et de pourpre dans l'ombre,
Et rapproche encor plus ses hôtes familiers
Lorsque le vent mugit dans les hauts escaliers
Et remplit la maison comme l'orgue à l'église ;
Ce feu qu'en attendant votre retour j'attise ;
Où bouilloire et grillon, ces deux intimes voix
Du logis, font assaut et chantent à la fois ;
Ce feu brillant pour nous à chaque hiver morose
De tous les souvenirs émus dont se compose
Notre passé, mi-clos sous la cendre et vermeil,
Ce feu, je l'aimais mieux que tout ce grand soleil.

LE RECTEUR.

Songe aux golfes lointains de Naple ou de Palerme,
Où, si blanche au milieu de cet azur sans terme,
La voile, en plein éther, semble ouvrir un sillon ;
Songe à Vénus, le soir, lui jetant son rayon ;
Songe aux lacs frissonnants, où le ciel rit et tremble,
Qu'en rêve, tant de fois, nous avons vus ensemble...

OTTILIE.

Ensemble !

LE RECTEUR.

Et surtout songe à ces rares cités,
Venise douloureuse aux palais désertés,
Vérone où Juliette aimait! Pise l'ancienne;
Et plus haut, dans l'air libre et pur, l'étrange Sienne.

OTTILIE.

Non, la demeure étroite, où les mains se touchaient,
Où les regards en vain jamais ne se cherchaient,
Où la voix résonnait au cœur comme à l'oreille;
Non, la demeure obscure, où toujours l'amour veille,
Me plaisait mieux.

LE RECTEUR, à part, se promenant avec agitation.

L'amour! ah! ce mot m'a troublé
Sur sa lèvre. Pourquoi m'en a-t-elle parlé?

OTTILIE.

Car ici le bonheur était à ma portée,
Et chaque jour plus cher à mon âme enchantée,
Toujours égal, toujours serein, toujours béni.
Je n'aurais jamais cru qu'il fût sitôt fini.

LE RECTEUR, s'arrêtant.

Heureuse! l'étais-tu vraiment?

OTTILIE.

Il le demande!
Il en doute!

LE RECTEUR.

Ottilie !

OTTILIE.

Ah ! ma faute était grande.
Je n'osais pas, je vous le témoignais si peu...
Mais je suis trop punie, oui, trop.

LE RECTEUR.

Mon Dieu ! mon Dieu !
Mais par moi plus encor ta peine est ressentie :
Que vais-je devenir quand tu seras partie ?

OTTILIE, hésitant et très-bas.

Par vous... Alors, pourquoi me laissez-vous partir ?

LE RECTEUR, à mi-voix.

Pourquoi, pourquoi ? — J'ai donc à ce point su mentir
Qu'elle n'ait encor rien deviné ? — Quel sourire
Est le sien ! — Il me parle... et que veut-il me dire,
Si ce n'est pas déjà sa réponse ?...

OTTILIE, plus bas encore.

Oui, pourquoi
Ne me gardez-vous pas toute à vous ?

LE RECTEUR.

Toute à moi !

Il vient s'agenouiller devant elle.

Je ne te comprends plus, enfant ! ma pauvre tête

S'y perd. — Il n'est plus temps de braver la tempête.
Vois : mes cheveux sont gris, et sur ton cou charmant
Ta longue tresse d'or joue amoureusement.
Ta jeunesse a la force et ta beauté la grâce.
Une paix vient à ceux que ton regard embrasse,
Et c'est comme un retour vers un espoir ancien.
Il est vrai, mon cœur bat quand il est près du tien.
La puissance d'aimer me fait sentir la vie,
Et chaque mot de toi dans mon âme assouvie
Doucement recueilli, longuement répété,
Résonne, hymne divin à l'immortalité !
Sous tes regards voilés, où le feu couve encore,
Je suis comme une neige aux rayons de l'aurore.
Je me fonds en tendresse et te crie : — Oh ! pitié !
Car c'était de l'amour et non de l'amitié !

Il se relève à demi. Elle le retient.

— Malheur ! elle sait tout, j'ai parlé ! — Quelle excuse
T'offrir? Je n'en ai pas. Je t'offense et m'abuse,
Quand malgré moi je rêve un avenir commun,
Où, tous les deux, toujours, nous ne ferions plus qu'un.
C'est mal, je le sais bien, d'unir dans ma pensée
A la fleur fraîche éclose une tige froissée,
Que déchire l'orage et réclame l'oubli ;
Et, livrant un secret si bien enseveli,
C'est mal de se trahir après la foi jurée.
Tu ne me réponds rien, ma mignonne adorée !
Oh ! je t'entends, merci ! tu voudrais m'épargner ;

Tu te tais pour ne pas trop tôt me condamner ;
Mais tu sais tout, et j'ai tout dit pour me défendre.

OTTILIE, se penchant vers lui.

Serait-ce donc ainsi que tu crois me comprendre?
Ne pourrais-tu plus lire en mon cœur au moment
Où pour lui tout est joie et tout ravissement?
Et vois-tu dans mes yeux la fierté qui pardonne,
Ou bien cette surprise ineffablement bonne
D'apprendre qu'être aimée est aussi doux qu'aimer?
Regarde !

LE RECTEUR, détournant la tête.

Je ne puis, c'est mal, c'est blasphémer,
Tant de bonheur pour moi ne peut être.

OTTILIE.

Regarde!

LE RECTEUR.

Oh! ne me tente pas, j'en mourrais. Prends-y garde!
Les hommes, tels que moi, ne se consolent plus,
Il est trop tard...

OTTILIE.

Regarde !

LE RECTEUR.

Eh bien, tu le voulus,
Et je reste à tes pieds plein de trouble et d'ivresse!
Laisse-moi tes deux mains, ô belle charmeresse,
Laisse-moi ton sourire où l'espoir me parla :
La fraîcheur de tes ans arrive aux miens par là :

Car maintenant, vois-tu, tout s'efface et s'oublie :
Jours perdus, vains regrets, longue mélancolie,
Amertume du temps écoulé, doute, effroi,
Tout ce qui n'est pas toi tombe et meurt devant toi !
L'amour est immortel et le cœur n'a point d'âge,
Et c'est la vérité qui pour moi se dégage
De tes yeux si profonds et de ton front si pur.
Aimer ! oh ! cela seul est bon, est juste, est sûr.
Tu le savais, dis-moi, quand j'en doutais encore ?
Ta promesse est fidèle, et tout ce que j'ignore,
Ange au divin savoir, tu me l'enseigneras.
Déjà je t'ai suivie où me guidait ton bras.
J'ai fait ce que tu veux... Entends-tu ? l'heure sonne :
Le bonheur vient d'entrer sous mon toit. — Je frissonne
Cependant. Est-ce toi qui m'a rendu peureux ?
Est-ce qu'on meurt d'aimer ? — Dieu ! que je suis heureux
— Mais tu ne me dis rien, moi-même je bégaie...
Le cœur serait-il donc si faible qu'il s'effraie
De voir soudain son rêve être réalité ?
Oh ! de quelque façon que tu m'ais écouté,
Ange, trésor, amour, enfant, mon Ottilie !
Ma joie et mon tourment ! parle, je t'en supplie !

OTTILIE, très-doucement.

Quel mot est le plus tendre à te dire tout bas ?

Changeant de ton.

— Je le dirai. — Mais, tiens, si tu ne comprends pas..

Elle l'embrasse.

LE RECTEUR.

Alors, nous nous aimons?

OTTILIE.

Oui!

LE RECTEUR.

Tu l'as entendue,
O mon Dieu! tu la vois à mon col suspendue,
Qui me verse l'oubli du monde à m'en griser!...
En hésitant.
— Mais s'aimer, est-ce tout?... Faut-il pas... s'épouser?

OTTILIE.

Sans doute.

LE RECTEUR.

Elle veut bien!

Entrent Gottlob et Franz.

SCENE XI.

LE RECTEUR, OTTILIE, GOTTLOB, FRANZ.

LE RECTEUR.

Gottlob, Franz, de sa bouche
Apprenez mon bonheur.

GOTTLOB, souriant.

Mais je crois que j'y touche,

Si je n'ai pas déjà deviné.

FRANZ, comme suffoqué.

Quoi, vraiment!
Notre savant Recteur perd son temps...

OTTILIE, avec gaieté.

En m'aimant,
Cher Franz, en m'épousant, et cette comédie,
Mal comprise par vous, de Gottlob applaudie,
Va finir à peu près comme elle a commencé.
Nul démon que l'amour par ici n'a passé,
Et Méphisto vaincu le cède à Marguerite.

LE RECTEUR.

Tu dis?

OTTILIE.

La vérité, que ce matin j'ai dite,
Faust bien-aimé, ces mots qu'il faut croire à ton tour :
Le cœur naît à la vie en naissant à l'amour!



LA BAGUE

DRAME LYRIQUE

PERSONNAGES :

Florence, duchesse de Harcourt.

Harry, baron de Percy.

Deux laquais.

La scène se passe d'abord en Angleterre, ensuite en Italie, sur les bords du lac Majeur.



LA BAGUE

DRAME LYRIQUE

PROLOGUE.

Une clairière dans la forêt avec une fontaine sur l'un des côtés.
C'est le soir.

FLORENCE, HARRY.

FLORENCE.

Indicible langueur où mon âme se noie,
Mystérieux ennui par lequel je me meurs ;
Qui viendra m'arracher à vos flots endormeurs,
Qui vous écartera de ma tête qui ploie ?

La fatigue de vivre a lassé mon désir.
J'ai détourné mes yeux de la route connue,
Et sentant l'amertume en mon cœur contenue,
J'ai refusé la lutte et j'ai fui tout plaisir.

Le vide est devant moi, qu'espérerai-je encore?
Quel rêve caressé hantera mon sommeil?
Et dans ce noir désert, quel rayon au réveil
Dorera l'oasis éclose à cette aurore?

Mon attente est sans terme et ma peine sans fond.
Je ne vois que néant, je n'entends que blasphème;
Et j'ai pris en dégoût ma tristesse elle-même,
Car je sens peu à peu que mon âme s'y fond.

A mon propre destin je demeure insensible:
C'est la fatalité qui nous livre au hasard.
L'œuvre est sûre; qu'importe ou plus tôt ou plus tard
Ennui mystérieux, ô langueur indicible.

HARRY.

Plainte mal étouffée, ô soupirs mensongers,
Regrets qui dévorez la jeunesse et la vie;
Vous dites : Je n'ai plus ni d'espoir ni d'envie!
Et vous taisez le mot auquel seul vous songez.

— Descends au plus profond de tes mélancolies;
Croise en tremblant les mains sur ton sein agité,
Femme, l'amour est là, c'est la fatalité.
Et son nom déjà vole à tes lèvres pâlies.

Tu ne veux pas me croire? Au bonheur, tu dis non!
Mais le printemps ce soir a vidé sa corbeille,

Et quand chante l'oiseau, tu fermerais l'oreille,
Tu parlerais d'hiver, de mort et d'abandon?

Lorsque tu vas ainsi, volontaire exilée,
Hors des sentiers bénis du rêve et de la foi,
As-tu donc oublié que je suis près de toi?
Que mon âme à la tienne est désormais scellée?

La langueur et l'ennui t'ont trahie à leur tour:
Cède à ce vainqueur, fier de te rendre les armes,
Florence; il n'est plus temps de refouler tes larmes,
Et ton mensonge est vain qui veut nier l'amour.

FLORENCE.

Tentateur, tentateur, épargne ta victime;
Retiens l'accent trop doux, le regard trop brûlant.
Je sens courir en moi, le poison vif et lent;
Et je prends le vertige à contempler l'abîme.

Mon cœur n'est plus à moi; car ma main ne l'est pas.
Cet anneau d'or au doigt étreint ma vie entière.
Vois, un dernier rayon y suspend sa lumière,
Le seul qui brille encor dans l'ombre d'ici-bas.

HARRY, *jetant l'anneau dans la fontaine.*

Polycrate à la mer avait jeté sa bague.
Que celle-ci conjure et les dieux et les flots!

Ton sourire est l'éclair entr'ouvrant les cieux clos,
Et ton regard doré l'étoile sur la vague.

O Florence, es-tu donc si prompte à t'alarmer?
Ne peux-tu pas encor faire trêve à ton doute?
— Mais pour renouveler et rafraîchir ta route,
Je ne demande rien, si ce n'est de t'aimer!

FLORENCE.

Pourquoi me retiens-tu s'il faut que je te fuie?
Pourquoi n'as-tu pitié du trouble où tu me vois?
Mon cœur s'est fait l'écho des douceurs de ta voix;
Et tout, autour de moi, chancelle où je m'appuie.

Est-ce à moi de te craindre, à moi de t'implorer?
— Oh! nous avons en nous une corde secrète,
Qui se tend tout à coup sous les doigts du poëte,
Et qu'au jour marqué, seul, il peut faire vibrer.

C'est la réponse humaine à l'immense harmonie;
Dois-je donc l'étouffer sur mes lèvres en feu?
Et, folle de terreur, sourde à l'appel du dieu,
N'ai-je la vie en moi que pour cette agonie?

Eve hésitait ainsi devant la pomme d'or,
Mais sans qu'elle y mordît la faute était commise
— Et vous, bonheur sacré, félicité permise,
Dans mon âme infidèle êtes vous purs encor :

Non, je sens sous les fleurs s'allonger la couleuvre :
L'odeur du fruit fatal a troublé ma raison.
Oh ! si c'est félonie, oh ! si c'est trahison,
Où donc est le vainqueur, qu'il achève son œuvre ?

HARRY.

Laisse le jour percer l'ombre où tu te débats,
Laisse chanter en toi la divine réponse.
Le vainqueur, c'est l'amour que ma bouche t'annonce,
Et qui cherche ta trace en te nommant tout-bas.

Ne me refuse plus de m'entendre et me croire.
Qu'est-ce donc qu'un trésor que l'on n'a pas donné ?
La couronne se pose à ton front incliné,
Et ta faiblessé, ô femme, est ta sûre victoire !

Ne crains rien, je ne veux que rester à tes pieds,
Partageant ton fardeau, consolant ta détresse;
Et quelquefois, à l'heure où l'angoisse t'oppresse,
Te rappeler d'un mot les cieux trop oubliés.

Je serai ton esclave...

FLORENCE.

Ah ! dis plutôt mon maître,
Celui par qui j'apprends que vivre c'est aimer,
Celui que j'ai béni sans oser l'acclamer,
Celui que j'attendais avant de le connaître.

Verse à mon âme avide, à mon cœur altéré,
Verse le flot fécond de tes vives tendresses.
Mon rêve a prévenu les vœux que tu caresses,
Je cède, et maintenant parle : j'écouterai !

SCÈNE I.

Un boudoir dans une tourelle. Il fait nuit, un grand feu brûle dans la cheminée.

FLORENCE, dans un fauteuil; *HARRY*, assis à ses pieds.

HARRY.

Non, mon ange ; non, ma Florence bien-aimée,
Écartez toute peur de votre âme alarmée ;
N'ayez souci de rien puisque nous nous aimons.
Votre sauvage époux chasse à travers les monts.
Le roi l'aime entre tous, il a ce qu'il envie.
Vous, venez à l'amour ; vous, venez à la vie ;
Et n'ayez plus pour moi ces grands yeux désolés.

FLORENCE.

Comment faites-vous donc, Harry, quand vous parlez ?
Le son de votre voix me pénètre et me touche,
Avant même qu'un mot sorte de votre bouche.

HARRY.

Je suis l'amant soumis que vous rendez heureux,
Ma duchesse.

FLORENCE.

Ah! vois-tu, c'est qu'il m'est douloureux
De mentir! Près de toi, mon triste cœur se trompe
Encor; mais toi parti, sans que rien interrompe
L'horrible isolement où je vis, quand je vois
L'heure se rapprocher, où je vais à la fois
Te perdre et le trouver, je me meurs...

HARRY.

Mon amie,
Défions la tempête en prenant l'accalmie;
Et ne troublons jamais par de si noirs discours
Des jours qui sont si beaux...

FLORENCE, *sourdement.*

Et qui seront si courts!

HARRY.

Courts! — Oh! que je te gronde et sur ta lèvre rose,
J'efface tout de suite un mot aussi morose.
Courts! — Mais ne sens-tu pas, Florence, ô ma beauté!
Qu'il n'est rien que l'amour par sa fidélité
N'obtienne, même alors qu'au début on le blâme?
Car il en est de lui comme il est de la flamme:
Un éblouissement qui devient un rayon!

FLORENCE.

Et qui brûle, et s'éteint; et qu'en son tourbillon
Avec les chants du nid, avec la feuille morte,

Cendre, poudre, néant, le vent qui passe emporte.

HARRY.

Méchante! qui n'a pas compris que je l'aimais
A mourir. Te faut-il un serment?

FLORENCE, avec vivacité.

Non, jamais.
Oh! n'atteste pas Dieu, pour peu qu'il nous oublie!

HARRY.

Mais qu'as-tu donc ce soir? Quelle mélancolie!
Sens-tu quelque présage, as-tu quelque regret
Dont tu veuilles en vain me garder le secret?
Mon amour trop ardent t'a-t-il encor blessée?
Pourtant j'ai devant toi voilé toute pensée
Dont ton front d'ange pur et blanc eût pu rougir.
De quoi te plaindrais-tu dans mes façons d'agir?
J'arrive à la nuit close, et l'heure sonne à peine;
Avant que mes chevaux aient pu reprendre haleine,
Je repars, sans murmure et presque sans chagrin,
Puisque l'exige ainsi ton vouloir souverain.

FLORENCE.

Eh bien! moi, malgré moi, j'ai de la jalousie,
Pour celle qui peut dire à tous : Il m'a choisie,
Je l'aime! et, le front haut, ouvre et donne sa main;
Pour celle qui poursuit, sûre du lendemain,
Le sentier plane et droit d'un devoir si facile;

Pour celle qui s'endort et s'éveille tranquille,
Et sans souffrir d'un mot, sans rougir d'un baiser,
Pour celle enfin... qui n'a plus rien à refuser.
— Notre bonheur à nous doit garder son mystère :
Je le sais, je le veux. — J'ai regret à le taire
Pourtant, et je me sens une tentation
De laisser une fois toute précaution. —
J'en suis si loin, Harry, que je puis te le dire,
Car, mieux encor que moi, tu connais le délire
Du sacrifice offert à l'amour idéal.
Toi si bon, toi si doux, généreux et loyal,
C'est toi qui fais ma force et presque ma prudence.

HARRY, souriant tristement.

Pauvre ange !

FLORENCE.

Et c'est à toi, si cher à ta Florence,
Que je viens demander dans mon lâche tourment
L'héroïque courage et son apaisement.

HARRY.

Hélas ! n'abuse pas. Sache être généreuse
A ton tour. Cette plaie en mon cœur, aussi creuse ;
Prends garde, en y touchant, de la faire saigner.
Pour être heureux, l'un l'autre il faut nous épargner,
Et craindre d'ajouter aux maux de notre vie
Le mal dont on ne peut jamais guérir : l'envie !
Florence, nous aimer, n'est-ce donc pas assez ?

N'y pensons plus. — Tu vois qu'à présent je suis gaie,
Que je souris...

HARRY.

Je vois que ta parole est vraie,
Et qu'il n'est pas pour nous de bonheur ni de paix.
Ah! j'ai senti souvent qu'en vain je te trompais,
Que je te cachais mal la douleur qui me ronge,
Et que l'heure viendrait, écartant tout mensonge,
Qui forcerait nos cœurs à la sincérité.
Aussi bien j'ai dégoût pour avoir trop lutté;
Si tu n'avais rien dit, quelle que fût ma peine,
J'eusse forcé ma bouche à ta loi souveraine.
Muet, je serais mort, plutôt que d'y manquer.
Mais il est de ces mots qu'on ne peut révoquer,
Et par qui le plus ferme a glissé sur la pente.
— Ces ruses, ces détours, cette marche rampante,
Ces rendez-vous furtifs toujours troublés d'effroi,
Notre vie en un mot, j'en suis las comme toi,
Et plus que toi honteux, puisque je me retire
Quand tu souffres et meurs pour moi. C'est un martyre
Qui ne doit pas durer ainsi.

Il se lève, va prendre son manteau et revient l'embrasser.

FLORENCE, avec effroi.

C'est ton adieu.
Tu pars?

HARRY.

Oui, pour longtemps.

FLORENCE.

Pour longtemps, mais, mon Dieu,
Où vas-tu donc?

HARRY, avec exaltation.

Je vais où le bonheur qu'exile
Notre vieille Angleterre a toujours droit d'asile,
Et brave, triomphant, qui vient le menacer ;
Où le baron Harry de Percy, sans baisser
Ni la voix ni les yeux, pourra dire qu'il aime,
Et rendre à sa Florence un plus fier diadème
Que celui de pairesse et duchesse à la cour;
Car c'est la passion qui le donne à l'amour.

FLORENCE.

Oh! que dis-tu?

HARRY.

Qu'il est, dans la plus noire allée
De cette forêt sombre, une chaise attelée,
La mienne, et qu'elle peut gagner avant demain
Le port, première et sûre étape du chemin
Qui nous mène en Espagne ou bien en Italie.

FLORENCE.

Harry, je ne puis pas, oh! non, non, c'est folie!
Tu te perds avec moi...

HARRY.

Me perdre en te sauvant,

Mon ange... Ah ! qu'est ce bruit?

On entend le son d'un cor dans le lointain.

FLORENCE, avec terreur.

Le cor d'un arrivant
A la porte du parc, c'est lui, le duc !

HARRY, lui saisissant le bras.

Florence,
C'est assez de tourment, c'est assez de souffrance,
Partons !

FLORENCE, faiblement.

Non, laisse-moi !

HARRY.

Te laisser à l'époux
Qui te cherche ! — Est-ce donc à moi d'être jaloux?
Je ne te comprends plus.

FLORENCE.

Qu'a-t-il qui le ramène,
Que veut-il? Je ne sais. — Mais il n'est force humaine
Qui me fasse, Harry, manquer à ma douleur.

HARRY, sombre.

Oh ! sans doute, il me chasse, et moi, comme un voleur
Je vais fuir devant lui, m'évader en cachette
Et laisser le milan maître de l'alouette
Pour qu'il l'égorge en paix s'il le veut. — C'est la loi,

La justice : il l'a vue et l'a prise avant moi.
O malédiction !

FLORENCE.

Harry !

HARRY.

Non, sur mon âme !
T'abandonner à lui, sans secours, pauvre femme !
Oh ! non, ne le crois pas. — Le bruit s'est rapproché ;
C'est le duc qui revient. — Je ne l'ai pas cherché
Jusqu'aujourd'hui. — Ce soir, si tu l'attends, je reste.

Il se jette dans un fauteuil.

FLORENCE.

Harry, par pitié !

HARRY.

Viens !

FLORENCE.

O faiblesse funeste !
Pourquoi l'ai-je écouté jamais ? — Va-t'en ! non, non !
Son orgueil outragé n'aurait point de pardon ;
S'il nous trouvait ensemble, il te tuerait !

HARRY.

Qu'importe !

FLORENCE.

Oh ! pars !

HARRY.

Non, pas sans toi.

FLORENCE.

Dieu! que ne suis-je morte
Avant d'avoir connu l'amour!

HARRY.

Entends là-bas :
On ouvre. — Connais-tu le bruit que font ses pas?
Moi, qui ne l'ai jamais rencontré, je suis aise
De le voir, car chacun de nous à l'autre pèse;
Et maintenant, quoi qu'il en soit, ce sera court.
C'est lui.

FLORENCE, se jetant dans ses bras.

Silence!

HARRY.

Enfin!

Ils sortent en courant par la gauche.

Un laquais, ouvrant toute grande la porte du fond.

Milord duc de Harcourt.

SCÈNE II.

Une villa sur les bords du lac Majeur. Terrasse couverte de fleurs.
On entend les flots battre la muraille.
C'est le soir : à la fin de la scène, il fait nuit.

HARRY, FLORENCE.

HARRY.

Que la soirée est calme et l'horizon limpide!

Le soleil, attardé dans sa chute rapide,
Criblant de flèches d'or le lac et la forêt,
Semble jeter sur nous un regard de regret.
Sans effort, sans effroi, le flot meurt sur la grève,
Et si tu n'étais là, je croirais que je rêve,
Ma Florence, et déjà me perds dans l'infini.

FLORENCE.

Harry, l'amour coupable est donc aussi béni?
Il est donc vrai qu'il n'est que ce mot sur la terre
Dont rien n'ait dépouillé l'adorable mystère?
Harry, depuis deux ans que nous vivons ainsi,
Errant d'Espagne en Grèce, ou nous cachant ici,
Dans ce palazzo blanc de la rive lombarde,
Où, seuls enfin, l'oubli du monde entier nous garde;
Depuis que mon cœur ivre et non rassasié
De bonheur sur le tien se pâme extasié,
Il est donc vrai, Harry, que tu m'aimes encore?
Vois cependant, le ciel si beau se décolore,
L'oiseau se tait, la fleur se fane, le temps fuit;
Vois donc, une heure à peine et ce sera la nuit.

HARRY.

Et l'étoile à son tour pacifique et sereine
Viendra couvrir ton front de baisers, ô ma reine!
Et l'éternel concert des choses d'ici-bas
Bercera ton oreille en naissant sous tes pas.
— Mon âme est devant toi, le ciel plein de sourires.

Le lys plein de parfums, l'oiseau plein de délires,
Et de mon cœur vers toi, sans cesse répété,
S'élève ardent et doux l'hymne de volupté,
Ma Florence!

FLORENCE.

Harry!

HARRY.

Que ta grâce est touchante!
Ta langueur aux regards magnétiques m'enchante ;
Ta main toujours fiévreuse allume dans mon sein
Mille inquiets désirs, sombre et superbe essaim,
Qui te frôlent de l'aile ainsi que des phalènes.
Le vent qui fait pencher sous ses tièdes haleines,
Les rameaux aux fruits d'or et les fronts de seize ans,
Sur ta bouche a cueilli ses soupirs séduisants ;
Ce lac aux lointains bleus a pris dans ta prunelle
L'irrésistible attrait de l'énigme éternelle ;
La nature est l'accord dont le chant est en toi.
Et moi, calme, en dépit de mon brûlant émoi,
Étouffant sur ma lèvre une plainte insensée,
Fixant mes yeux sur toi, ramenant ma pensée,
Fou de joie et trop las de te faire souffrir,
Je m'assois à tes pieds et demande à mourir.

FLORENCE.

Mourir et me quitter Harry?

HARRY.

Non, je te jure,
Ne crois pas qu'à l'amour je fasse cette injure.
Non, mais mourir ensemble et dans un même essor,
Nous en aller là-haut porter notre trésor
D'adoration sainte et de pures délices.

FLORENCE.

Chut! j'en ai peur, des cieux.

HARRY.

Peur de ces doux complices,
Qui, prêtant chaque jour leur cadre à nos plaisirs,
Nous comptent les instants de l'heure aux longs loisirs?
Mon ange, c'est un jeu pour que je te rassure,
Et que fermant soudain d'un baiser ta blessure,
O femme au cœur d'enfant qu'un souffle fait trembler,
Comme s'il me fallait encor te consoler,
Je te rappelle Dante et sa noble Françoise?
Un sourire a passé dans tes yeux de turquoise.
Tu vois bien que tu n'as plus de crainte, et que rien
Ne peut entre nos mains briser notre lien.
Oh! ce soir, tous les deux, que la mort serait bonne,
Et que la vie est belle où Dieu même pardonne!

FLORENCE.

Tu dis vrai, le bonheur est une armure aussi,
Un droit presque sacré; mais c'est là mon souci,

Sais-je te le donner, Harry? — Je m'inquiète,
Hélas! d'un son de voix, d'un mouvement de tête,
Qui semblent déceler des regrets ou des vœux.
— Pardon, je te fais mal, je le sens et m'en veux.
Je ne puis autrement, Harry. Ton sacrifice
Si généreux, si grand, et bien qu'il me remplisse
De fierté, m'épouvante et m'écrase. Pour moi
Tu renonces à tout; tu fermes devant toi
La carrière d'honneur que t'ouvrait ta naissance,
Tu végètes pour moi dans l'ombre et l'impuissance;
Et liant à ton sort mon avenir brisé,
Soutenant de ta force un courage épuisé,
Partageant le fardeau du remord qui me ronge,
Avec moi tu descends dans l'abîme où je plonge,
Et le jour peut venir où l'ennui t'en prendra...

HARRY, *tristement.*

Je t'aime et suis heureux, Florence, et ce sera
Ma réponse.

FLORENCE.

Ah! pardon, Harry, te voilà triste.
Je suis folle, j'ai tort...

HARRY.

Oui, car l'amour existe,
Et par lui nous vivons et nous bravons la mort;
Et, dans le moment même où l'angoisse nous mord,

Nous retrouvons par lui l'espoir impérissable.
Écoute : le flot meurt en tombant sur le sable,
Et chacun de nos jours s'en va, pareil au flot,
Chant au commencement, sur la rive sanglot ;
Et nous, vers l'inconnu, plage vide et sonore,
Nous marchons lentement en hésitant encore.
O Florence ! l'amour est notre seule fin :
Dieu ne nous en a pas donné la soif, afin
De la tromper. La coupe est à notre portée
Où bouillonne toujours la liqueur enchantée ;
Ouvre les yeux, étends la main et saisis-la.
Comment d'un mot m'as-tu grisé, si ce mot-là
N'éveillait pas en toi le même enthousiasme ?
Va, tout ce qui n'est pas notre amour est marasme,
Et notre amour est tout, tient tout, possède tout,
Et, pour nous, seul subsiste et seul reste debout.
Et quand il serait vrai que l'avenir fût sombre,
Notre félicité rayonne à travers l'ombre.
Le charme est tout-puissant de ce qui va tomber :
C'est la branche aux fruits mûrs que son poids fait courber,
L'automne frissonnant dans sa robe irisée,
Le parfum plus subtil de la fleur écrasée,
Le vertige du ciel par le ciel enfanté,
La mort même, instrument divin de volupté !

FLORENCE.

Harry, ta voix m'est chère et ta parole douce,

Cette idéale paix, qu'aveugle je repousse,
Elle est là sur ton front, dans tes yeux, dans ton cœur.
C'est toi qui m'a versé l'enivrante liqueur,
Et c'est moi qui me trouble et moi qui déraisonne.
— Dieu ! qui donc a marché dans le jardin ?

HARRY.

Personne !
Quelque amoureux oiseau qui revient à son nid.

FLORENCE.

Tu n'entends pas ?

HARRY.

Non, rien.

FLORENCE.

Le ciel se rembrunit,
On dirait qu'un orage est proche. Je suis lasse,
Et je ne sais pourquoi cet air du soir me glace.
— Tiens, comme une nourrice endort son nourrisson,
Et suspend sa frayeur aux vers de sa chanson,
Pour chasser ce nuage et cette inquiétude,
Ce ver toujours rongeur de notre solitude,
Harry, dis-moi tout bas un de ces chants heureux,
Que peut seul inventer le poëte amoureux.

HARRY, *chantant.*

Quand au cœur brûlant de la rose
Expire l'insecte étourdi ;

Quand sur ta paupière mi-close,
O Florence, tremble et se pose
Un chaste rayon attiédi;

Quand aussi triste qu'Ophélie
Ou Desdémone aux pleurs divins,
Tu veux, sur ta lèvre pâlie,
Effacer la mélancolie
Que jamais, hélas! tu ne vaincs;

Quand t'efforçant de me sourire,
Tu m'offres ton baiser si doux,
Ange, oserai-je te le dire?
Souvent alors je me retire,
J'hésite à tomber à genoux.

Car je sens, ô fleur embaumée,
Que je cède au philtre fatal,
Et que mon âme trop aimée,
Comme l'abeille ici pâmée,
Succombe au bonheur idéal!

Un domestique entrant et présentant à Harry une carte roulée dans un anneau d'or.

Signor, un étranger m'a remis cette carte
Roulée ainsi...

HARRY, lui prenant vivement la carte des mains et lui faisant signe de se taire.

A part. Haut.

Le duc... Ah! — J'y vais.

FLORENCE,

Non, qu'il parte!
Cet homme m'a fait peur, Harry, ne le vois pas,
D'ailleurs que te veut-il?

HARRY, au domestique.

Qu'il m'attende, là-bas,
Je descends.

Le domestique sort.

FLORENCE, se levant.

Je te suis.

HARRY.

Non, Florence, demeure.
Je sais de quelle affaire il s'agit. Tout à l'heure
Je reviendrai.

FLORENCE, avec inquiétude.

Ta voix a changé, ton regard
N'est plus le même. — Oh! dis, qu'est-ce? — de quelle part
Vient cet homme?

HARRY.

Mon ange...

FLORENCE, avec angoisse.

Il faut que je le sache,
Vois-tu bien, il le faut. Je tremble à ce qu'on cache,
Et le malheur est là qui nous devait frapper.

Avec emportement.

— Tu ne m'aimes donc plus que tu veux me tromper?

HARRY.

Le délire t'emporte, ô pauvre bien-aimée !
Calme-toi...

FLORENCE.

Que tiens-tu dans cette main fermée ?
Montre-le-moi !

HARRY, jetant loin de lui la carte et l'anneau.

D'un ton très-grave.

Florence, au nom de notre amour,
Souffre que je commande un instant à mon tour :
Ce soir, c'est une preuve immense de tendresse
Que j'exige de toi : L'on m'attend, le temps presse,
Reste ici.

FLORENCE.

Je ne puis.

HARRY.

Je le veux.

FLORENCE.

Mais le nom
De cet homme, Harry, je dois le savoir.

HARRY.

Non !
Je ne te permets pas même d'aller dans l'ombre
Ramasser ce qui brille au pied de ce mur sombre.
Jure-moi seulement que tu m'obéiras !

FLORENCE.

Harry !

HARRY.

Je t'en prie.

FLORENCE, vaincue.

Oui.

HARRY.

Merci. — Viens dans mes bras
Maintenant. Laisse-moi prendre un baiser encore,
Oh ! c'est bien. — Quand au ciel aura blanchi l'aurore,
Si je ne suis pas là, tu pourras regarder,
Mais pas avant. — Mieux vaut ne rien me demander,
Je te conterai tout au retour. — Sois tranquille,
N'est-ce pas ? Attends-moi sans crainte puérile,
Songe à notre bonheur d'hier et de ce soir.
Tu me le promets ?

FLORENCE, d'une voix sourde.

Oui !

HARRY.

Ma Florence, au revoir !

Il l'embrasse, puis sort brusquement.

FLORENCE, seule, assise.

Songe à notre bonheur !... souffre que je commande !...
O mon Dieu ! qu'est-ce donc ? Quelle preuve si grande
De tendresse, entend-il que je lui donne ainsi ?

— Il avait l'air si grave en disant : « Reste ici !
Et si fier en disant : « Je le veux ! » Que la flamme
Qui sortait de ses yeux a subjugué mon âme,
Et que je suis assise à l'endroit indiqué,
Presque tranquille. — C'est étrange ! — Il a manqué
De confiance en moi pourtant. — Et cette carte...

Elle se lève à demi, puis retombe.

Non. — J'ai promis. Je sens sa main qui m'en écarte.
Il ne veut pas. — Demain, s'il n'est pas là, j'irai.

Elle se lève encore et retombe.

Mais demain, c'est trop long. — Non, non, je l'ai juré.

HARRY, chantant dans le jardin; sa voix s'éloigne peu à peu.

Songe à notre bonheur, Florence,
Ma belle, songe à notre amour.
Tu sais ma divine espérance;
Plus encore que ta souffrance,
Sois donc grande et forte à ton tour.

Le vent souffle avec violence,
Et mon cœur bat à se briser.
Oh ! dans la nuit et le silence,
Que ma voix jusqu'à toi s'élance,
Comme un soupir, comme un baiser !

On entend un coup de pistolet dans le lointain.

FLORENCE, sautant sur la carte.

Il se bat : C'est le duc !

Comme elle déplie la carte, l'anneau glisse et s'enfile à son doigt. Elle le voit et recule.

Dieu! mon anneau de noce,
A mon doigt! D'où vient-il? Quelle ironie atroce
Le remet sous mes yeux dans un pareil moment?
— Ah! oui, l'onde menteuse a trahi son serment,
Polycrate est perdu, sa bague est retrouvée,
Et la fatalité, depuis deux ans bravée,
Se revanche et nous frappe aujourd'hui. — Je comprends:
Ce témoin demeurait sous les flots transparents,
Et l'époux outragé le rapporte à sa femme.
C'est comme s'il disait: « C'est honteux, c'est infâme! »
Et je sens bien son droit de se venger de moi,
Puisque, sans y penser, j'ai fait ainsi;

Elle essaye de nouveau la bague en la faisant tomber à son doigt de la carte roulée.

Pourquoi
N'ai-je entendu qu'un seul coup de feu? Quel martyre

Prêtant l'oreille.

Est-ce là? — Rien, plus rien! — C'est l'offensé qui tire
Le premier, et le duc a tiré, mais Harry?
Oh! je veux tout savoir, j'y vais...

Elle s'élance et s'arrête.

Et mon mari!
Qu'il me fasse rougir et que Harry le voie!...

Elle retombe et se cache la tête dans ses mains.

Comme un chien affamé, la mort flaire sa proie,
Harry, s'il te tuait! — Oh! folle que j'étais

D'accuser devant toi notre amour ! Je mentais,
Et tu le savais bien, n'est-ce pas? — Oh ! l'attendre,
Et douter du retour sans rien voir, rien entendre,
Rien deviner ! — Harry, nous aurions dû, ce soir,
Mourir d'amour ensemble, et non de désespoir,
Avant que le remords eût franchi cette porte.
Notre dernier soupir au baiser qui l'emporte
Eût été doux ! — Mais non, tu vis, on marche en bas ;
On vient, et qui viendrait si ce n'est toi? — Ces pas
Sont bien lourds, on dirait qu'ils s'en vont vers la plage.
— Harry, Harry ! reviens, réponds-moi ! — Le sillage
D'une barque applanit au loin les flots troublés.
— Ah ! tout est donc fini que vous vous en allez,
Duc, vous êtes vengé, sa mort est constatée...
— O justice fatale et que j'ai méritée !

Elle court à la balustrade de la terrasse.
On entend le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau.



LE RETOUR

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PERSONNAGES :

Etienne, officier républicain.

Auguste, muscadin.

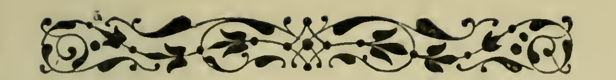
Vivarais, domestique.

Madame Dervilliers.

Blandine, sa fille.

Lucy, —

Un salon de province en l'an VI, feu et flambeaux allumés.



LE RETOUR

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

SCÈNE PREMIERE.

MADAME DERVILLIERS, BLANDINE,

LUCY, AUGUSTE, puis VIVARAIS.

Blandine et Auguste dans le fond, l'une assise à son clavecin, l'autre debout, son violon à la main, se parlent bas. Lucy, assise sur un tabouret auprès de sa mère, brode avec une visible préoccupation.

MADAME DERVILLIERS, sur le devant de la scène, tricotant sans tourner la tête ni lever les yeux.

Eh bien! cette sonate? est-ce là le tapage
Qu'elle fait? et faut-il pour tourner une page
Une heure d'entretien tout bas?

AUGUSTE, se retournant.

Belle maman,
Ces phrases de Mozart sont phrases de roman,
Et pour en bien juger...

MADAME DERVILLIERS, de même.

Je voudrais les entendre.

La musique recommence pour cesser aussitôt. Entre Vivarais.

MADAME DERVILLIERS.

Qu'est-ce donc Vivarais?

VIVARAIS.

Madame, irai-je attendre
Monsieur Étienne?

MADAME DERVILLIERS.

Non. Les postes ne sont pas
Fort exactes l'hiver. D'ailleurs c'est à deux pas.
Il saura retrouver sa porte accoutumée.

LUCY.

Pourtant, maman, depuis qu'il partit pour l'armée,
Depuis six ans passés qu'il n'est pas revenu,
Lyon a bien changé.

MADAME DERVILLIERS.

Lyon lui fut connu
Dès l'enfance; et malgré le siége et ses ravages,
Celui qui nous revient de tant de lieux sauvages,

Qui, l'autre année entra, pieds nus et front serein,
En Hollande, porté par les glaçons du Rhin,
Qui brava froid et faim, la guerre et la rafale,
Ne s'égarera pas dans sa ville natale.

AUGUSTE, s'approchant son violon à la main.

Pieds nus sur les glaçons du Rhin! Ah! sarpejeu!
Madame, est-ce un héros que votre cher neveu?

BLANDINE, s'approchant à son tour.

Oui, sans doute, autrefois; mais, aujourd'hui, peut-être?
On en voit tant!

VIVARAIS, d'un ton grondeur.

Oh! tant! — Je voudrais les connaître
Les pareils de monsieur Étienne, je voudrais

Regardant Auguste avec rancune.

Les voir! — Mais ils ne sont pas ici.

AUGUSTE, riant.

Vivarais,
Vous me faites, je crois, l'honneur d'un parallèle,
Et me tirez à bout portant du plomb dans l'aile.
C'est d'un bon citoyen sinon d'un bon valet,
Et je vous trouve là tout entier.

VIVARAIS, de même.

Ce qu'il est,
On le verra, j'espère, avant peu. Qu'il revienne
Seulement!

LUCY.

Mais, maman, n'est-il pas vrai qu'Étienne...

MADAME DERVILLIERS.

Est parti des premiers? — Oui, Lucy, dans le temps
Où la France aux abois cherchait des combattants.
Déjà Brunswick marchait de Lorraine en Champagne,
Et commençait ainsi la terrible campagne
Que ces six ans d'efforts n'ont encor pu finir.
On disait : « A Paris, l'ennemi va venir ! »
Et la crainte en était partout si répandue,
Qu'on le croyait, avant la bataille perdue.
Beaucoup firent alors ce qu'a fait mon neveu,
Et partirent, contents de prendre au premier feu
Leur première leçon de guerre et de victoire.
Certes, je ne saurais t'en raconter l'histoire,
Tu la demanderas, si tu veux, à celui
Qui l'écrivit avec son épée. — Aujourd'hui,
Le soldat nous revient officier du génie,
Et c'est Carnot lui-même, au soir de Wattignie,
Qui le fit capitaine...

AUGUSTE, *étourdiment.*

Il est donc général
Maintenant?

MADAME DERVILLIERS.

Non, pourquoi?

AUGUSTE, de même.

Bon ! cela m'est égal,
Je n'y tiens pas... Mais comme à présent, tout le monde
A Blandine.
S'en mêle, j'ai pensé... — Vous riez, belle blonde ?

BLANDINE, riant.

C'est que vous avez dit cela si drôlement !...
Elle prend son bras et tous deux retournent au piano en riant et se parlant bas.

VIVARAIS, à madame Dervilliers.

Autrefois son nom seul valait un régiment,
N'est-il pas vrai, Madame ?

LUCY.

Il est donc gentilhomme ?

MADAME DERVILLIERS.

Non, il est de sang noble, et voilà tout. En somme,
Ses vrais titres d'honneur sont vivants en ses mains,
Et non pas lettre-morte en de vieux parchemins.
Vivarais exagère...

AUGUSTE, se retournant.

Et notre sœur novice
Gobe tout, car ce sont des contes de nourrice
Qu'il lui faut ?

LUCY, en colère.

Vous mentez ! et vous le savez bien.

LUCY.

Mais, maman, n'est-il pas vrai qu'Étienne...

MADAME DERVILLIERS.

Est parti des premiers? — Oui, Lucy, dans le temps
Où la France aux abois cherchait des combattants.
Déjà Brunswick marchait de Lorraine en Champagne,
Et commençait ainsi la terrible campagne
Que ces six ans d'efforts n'ont encor pu finir.
On disait : « A Paris, l'ennemi va venir ! »
Et la crainte en était partout si répandue,
Qu'on le croyait, avant la bataille perdue.
Beaucoup firent alors ce qu'a fait mon neveu,
Et partirent, contents de prendre au premier feu
Leur première leçon de guerre et de victoire.
Certes, je ne saurais t'en raconter l'histoire,
Tu la demanderas, si tu veux, à celui
Qui l'écrivit avec son épée. — Aujourd'hui,
Le soldat nous revient officier du génie,
Et c'est Carnot lui-même, au soir de Wattignie,
Qui le fit capitaine...

AUGUSTE, *étourdiment.*

Il est donc général
Maintenant?

MADAME DERVILLIERS.

Non, pourquoi?

AUGUSTE, de même.

Bon! cela m'est égal,
Je n'y tiens pas... Mais comme à présent, tout le monde
A Blandine.
S'en mêle, j'ai pensé... — Vous riez, belle blonde?

BLANDINE, riant.

C'est que vous avez dit cela si drôlement!...

Elle prend son bras et tous deux retournent au piano en riant et se parlant bas.

VIVARAIS, à madame Dervilliers.

Autrefois son nom seul valait un régiment,
N'est-il pas vrai, Madame?

LUCY.

Il est donc gentilhomme?

MADAME DERVILLIERS.

Non, il est de sang noble, et voilà tout. En somme,
Ses vrais titres d'honneur sont vivants en ses mains,
Et non pas lettre-morte en de vieux parchemins.
Vivarais exagère...

AUGUSTE, se retournant.

Et notre sœur novice
Gobe tout, car ce sont des contes de nourrice
Qu'il lui faut?

LUCY, en colère.

Vous mentez! et vous le savez bien.

AUGUSTE, riant.

Allons donc ! des gros mots !... Mais j'ai le bon moyen
De faire la paix.

Il va à Lucy et lui offre des bonbons.

LUCY, lui tournant le dos.

Non, laissez-moi.

MADAME DERVILLIERS.

Ma sonate,

La musique reprend.

A Lucy.

Ma sonate ! — Eh bien, qu'est-ce, une joue écarlate,
Des yeux en pleurs ? — Est-on enfant à ce point-là ?

LUCY, d'un ton très-ému.

Je ne suis pas enfant, maman, mais...

MADAME DERVILLIERS.

Pour cela
Il faudrait mieux répondre à la plaisanterie,
Et ne pas mériter que de vous l'on se rie.
Quelle mine auras-tu pour le concert ?

LUCY, vexée.

Merci,
Maman, je n'y veux point aller.

MADAME DERVILLIERS.

Eh ! qu'est ceci ?

Un concert de Garat, ce chanteur qu'on proclame
Sans rival, avec nous tu n'iras point?

Lucy secoue la tête d'un air résolu.

VIVARAIS, hésitant.

Madame
Sortira donc ce soir?

MADAME DERVILLIERS.

Oui, c'était arrangé
D'avance.

VIVARAIS, insistant de même.

Il sera las d'avoir tant voyagé,
Le pauvre enfant! D'ailleurs, après six ans d'attente,
Voir s'en aller ainsi sa cousine et sa tante...

MADAME DERVILLIERS, avec une certaine hauteur.

Dès qu'il viendra, mon bon ami, qu'il entre ici.

Vivarais pousse un grand soupir, en regardant Auguste ; comme il va pour sortir, la porte s'ouvre, et entre Étienne.

SCÈNE II.

MADAME DERVILLIERS, BLANDINE, LUCY AUGUSTE, VIVARAIS, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Ma tante, enfin!

MADAME DERVILLIERS, l'embrassant.

C'est toi !

ÉTIENNE, se retournant vivement vers Lucy.

Blandine !

LUCY.

Non, Lucy.

ÉTIENNE.

Si grande ! oh ! tu me fais bien vieux, enfant ; — mais elle

MADAME DERVILLIERS.

Blandine ? Elle t'attend aussi.

VIVARAIS, tirant Blandine par sa robe.

Mademoiselle,
Vous n'entendez donc rien à votre clavecin ?
Il est là qui vous tend les bras.

BLANDINE, se levant avec embarras.

Ah ! mon cousin !...

ÉTIENNE.

Il l'embrasse.

Tu m'appelais Étienne autrefois... Qu'elle est belle !

Elle se retire en rougissant.

Viens donc que je t'embrasse... Eh ! tu fais la rebelle ?
Prends garde ! Je suis trop content de te revoir
Pour t'en tenir déjà quitte ce premier soir.
Cher ange !...

Il veut l'attirer encore contre lui.

BLANDINE, se retournant vers Auguste.

Mon cousin, voici monsieur Auguste
Dont ma mère vous a, je crois, parlé.

ÉTIENNE.

C'est juste,
Il ne faut oublier personne.

Les deux jeunes gens s'avancent à la rencontre l'un de l'autre lentement, Auguste marchant avec sa suffisance habituelle, Étienne changeant peu à peu de physionomie et, de joyeux, prenant un air d'ironique mélancolie. — Ils se saluent froidement, après s'être toisés du regard quelques instants, puis Étienne regarde autour de lui.

Et Vivarais !
L'ai-je pas vu ?

VIVARAIS, s'approchant.

Si fait. Mais son tour vient après,
Quoiqu'il ne cède rien aux autres de sa joie.

Ils s'embrassent.

Et voilà ce qu'avec de beaux habits de soie,
D'autres ne feraient pas de peur de se froisser.

ÉTIENNE, souriant.

Tu grondes donc toujours ? — Mais, tu m'y fais penser,
Je dois être couvert d'écume et de poussière,
Car j'ai pris un cheval à la poste dernière
Pour devancer encor le courrier. — Tout chemin,
Quand il nous doit conduire à qui nous tend la main,
Est si long ! n'est-ce pas, chère tante, ma mère ?
Il me semble à présent que c'est une chimère,

Ces six ans que je viens de passer loin de vous :
La petite Lucy grimpait sur mes genoux ;
Blandine avait son âge alors, quinze ans à peine,
Et moi, vingt... — et toujours la maison était pleine
De nos rires...

AUGUSTE.

Monsieur parle probablement
D'un temps dont il eut seul tout le contentement ?

ÉTIENNE.

Oui, d'un temps entre tous heureux.

AUGUSTE.

Je l'imagine,
Monsieur, mais qu'en dira l'adorable Blandine ?

ÉTIENNE, sèchement.

Telle est la question, qu'elle ne dira rien.

AUGUSTE, piqué.

Car son silence même a parlé.

ÉTIENNE, avec vivacité.

Citoyen !...

Auguste fait un mouvement de surprise moqueuse.

D'un ton très-doux.

Pardon, j'emploie un mot dont la mode est passée,
Et dont le sens se perd maintenant. — La pensée
De tous les changements que je trouve au retour,
Que je vois sous mes yeux s'accomplir chaque jour,

N'est pas pour moi bien nette encore : — Je m'étonne,
Je cherche, je reviens. Et l'horloge qui sonne
Me fait frémir ce soir comme un enfant jaloux,
Tant je crains le réveil pour mon rêve si doux.

AUGUSTE, se levant.

Ah! Mesdames, l'horloge en effet nous invite,
Et bientôt...

ÉTIENNE, surpris.

Vous sortez?

MADAME DERVILLIERS, avec embarras.

Oui... mais, non pas si vite
Que cela. Nous avons une heure de loisir,
D'ailleurs si tu voulais nous faire le plaisir
De venir... Garat chante et...

ÉTIENNE, tristement, se levant aussi.

Je vous remercie.
La route était fort longue et je l'ai raccourcie
En poussant un galop à me briser les os.
Je vous demande même un instant de repos.

LUCY, vivement.

Moi, je vous conduirai.

AUGUSTE.

Je viendrai donc vous prendre
Dans une heure.

MADAME DERVILLIERS.

C'est bien !

Elle sort avec Étienne et Lucy.

SCENE III.

BLANDINE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Or çà, l'allez-vous rendre
Plus amoureux qu'il n'est? Blandine, c'est trop fort ;
Et je vous en voudrais terriblement.

BLANDINE.

D'abord,
Est-ce ma faute? — Ensuite, y puis-je quelque chose?
Pourquoi vous fâchez-vous?

AUGUSTE.

Mais, il va, je suppose,
Vous dire qu'il vous aime, et vous, vous le croirez !

BLANDINE.

Eh bien !

AUGUSTE.

Malheur de moi ! Vous me désespérez,
Est-ce ainsi qu'on répond à celui que l'on aime?

BLANDINE.

Qui vous dit qu'avec lui, je parlerai de même ?

AUGUSTE.

De mieux en mieux !

BLANDINE.

Comment ?

AUGUSTE.

Je suis assassiné,
Volé, vendu, perdu !

BLANDINE, riant.

Quoi ?

AUGUSTE.

Vous m'avez donné
Le coup mortel.

BLANDINE, avec coquetterie.

Bon Dieu ! que vous me faites rire !
S'il m'aime, et que ce soit au point de me le dire,
Ne puis-je pas le croire... et ne pas l'écouter ?

AUGUSTE, souriant.

Coquette !

BLANDINE.

Nous allons encor nous disputer ?

AUGUSTE, avec fatuité.

Non, mais suis-je bien sûr d'être, pour ma charmante,

Le plus charmant?

BLANDINE, *doucement moqueuse.*

Monsieur veut qu'on le complimente
En vérité?

AUGUSTE.

Blandine, un sourire de vous,
C'est le ciel. Il n'est pas en mon cœur de courroux
Qui tienne à ce regard malicieux et tendre,
Mais...

BLANDINE.

Si vous ne sortez, vous vous ferez attendre
Tout à l'heure.

AUGUSTE.

Et pourquoi sortir?

BLANDINE.

Pour me laisser
Me faire belle.

AUGUSTE.

Oh! bah! je vous veux embrasser,
Comme dit le cousin, pour ce mot-là. — Vous belle!
Ne l'êtes-vous donc pas toujours?

BLANDINE.

Je vous rappelle
Qu'il est tard, qu'on viendra, que nous serons surpris.

AUGUSTE.

Quel habit mettez-vous?

BLANDINE.

Mon déshabillé gris.

AUGUSTE.

Pour le voir je m'en vais. — Vous êtes trop jolie

Il fait quelques pas, et revient.

Quand vous l'avez. — Blandine!

BLANDINE.

Auguste!

Ils se prennent les mains et se regardent.

AUGUSTE.

Ma folie
Croît toujours. Qu'est-ce donc que vous ferez de moi,
Si ma tête s'en va tout de bon? — Par ma foi
J'ai peur. Il m'en faudra venir au grand remède,
M'en ouvrir à ma mère, et lui crier: à l'aide!
Mariez-nous! — Pourvu que vous le vouliez bien!

BLANDINE, souriant.

En doutez-vous?

AUGUSTE.

Hier non. Mais je n'en sais rien
Aujourd'hui. Ce neveu qui revient de l'armée
Sans doute enjôlera sa tante bien-aimée,
Et...

BLANDINE.

Vous recommencez? — Allez-vous-en!

AUGUSTE.

L'espoir
Rit dans vos yeux.

BLANDINE.

On vient, je me sauve.

AUGUSTE.

Au revoir.

Auguste sort par la droite. Étienne ouvre la porte du fond au moment où Blandine va pour y passer.

SCENE IV.

BLANDINE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, lui prenant les mains.

Où courais-tu si vite?

BLANDINE, essayant de se dégager.

Il faut que je m'habille,
Mon cousin, et je suis pressée.

ÉTIENNE, la ramenant sur le devant.

Ah! jeune fille,
Le souci du plaisir, le soin de ta beauté,
Tes fleurs et tes chiffons l'auraient-ils emporté
Dans ton cœur sur l'ancien souvenir? Cette fête

Où tu vas si légère et sans tourner la tête,
L'œil brillant d'un éclat que nul pleur ne ternit,
Comme un oiseau joyeux qui déserte son nid
Quand le vent du matin lui souffle entre les ailes,
Plus que nos vieux bonheurs aux saveurs si nouvelles
T'attire; et c'est ainsi que tu veux me quitter,
Et que seul au logis désert, je vais rester
Une heure à peine après que je t'ai retrouvée!

Tristement.

Mon enfant, j'ai souvent rêvé mon arrivée
Parmi vous, j'étais loin de rêver celle-ci.

BLANDINE.

Vous ne serez pas seul, ma sœur demeure aussi,
Qui pendant le souper vous tiendra compagnie.

ÉTIENNE.

Pour le premier repas la table dégarnie!
Non, ma faim attendra, se souvenant du temps
Où je ne soupais pas du tout. — Près de sept ans
Nous avons fait ménage ensemble sous la tente.
— Voyons, ne me dis plus de parole attristante,
Cesse de me compter chaque moment trop prompt,
Laisse errer mon regard de ta bouche à ton front;
Ne te dérobe plus, que je t'admire à l'aise,
Et mets dans mes deux mains tes mains, que je les baise.

BLANDINE.

Vous parlez..,

ÉTIENNE.

Autrefois tu ne disais pas *vous*

Il la regarde en soupirant.

A ton ami. J'ai donc tant changé! — Ces bijoux
Te vont bien. Ce ruban sied à ta chevelure.
Pourtant j'aimerais mieux ta modeste parure
D'autrefois, tu sais ?

BLANDINE.

Non je ne me souviens pas.

ÉTIENNE.

C'est bizarre ! Tout m'est si présent ! Chaque pas
Que je fais sous ce toit hospitalier réveille
Mirages à mes yeux, échos dans mon oreille,
Fantômes émergeant de l'ombre et de l'oubli,
Chers revenants au beau sourire enseveli,
Tous nos jours écoulés d'enfance et de jeunesse.

BLANDINE.

Je ne me souviens pas.

ÉTIENNE.

Mais il faut qu'il renaisse,
Ce passé ; je le veux. Nous rapprendrons bientôt
A lire au même livre et tu diras tout haut

Elle veut se lever, il la retient.

Les mots que je t'aurai soufflés tout bas. — Écoute
Encore, écoute-moi comme autrefois. — Sans doute,
Nous étions deux enfants lorsque je suis parti :

A peine en nos adieux avons-nous pressenti,
A nous voir tout tremblants sans force et sans courage,
Éclair qui déchirait l'horizon lourd d'orage,
Qu'il est un autre amour que l'amour fraternel.
Ce que m'a révélé ce moment solennel,
L'image qu'à travers les hasards de ma vie
De soldat j'ai partout et toujours poursuivie,
Le doux rêve idéal, mon seul but désormais,
Mon trésor, c'était toi, Blandine, et je t'aimais!...
— Quelle douceur, mon Dieu! dans l'aveu contenue! —
Oh! dis, la vision, comme à moi, t'est venue
D'un calme intérieur à tout fâcheux fermé,
Et dont le bonheur seul est l'hôte accoutumé?
— Mais sur l'horloge encor tes yeux suivent l'aiguille;
Je ne puis t'en distraire un instant! — Jeune fille,
Tu le sais, ton pouvoir est tout-puissant sur moi,
Je t'ai déjà livré tous mes secrets. — Pourquoi,
Si ma voix n'émeut pas ton âme, me sourire?
Et si tu me comprends, pourquoi ne me rien dire?

BLANDINE, souriant.

Vous me tenteriez presque, Étienne!

Elle se lève.

ÉTIENNE.

Te tenter?
Comment dis-tu cela?

BLANDINE.

Mais il faut me hâter,

Mon cousin, il est tard, trop tard pour vous répondre.

ÉTIENNE, *la forçant à se rasseoir.*

Trop tard? — Voilà le mot dont tu veux me confondre.
Méchante! Est-ce ma faute et m'en faut-il punir,
Si ma campagne vient seulement de finir?
Les jours, les mois, les ans, qu'est cela quand on aime!
Oh! si tu le voulais, tu le saurais toi-même,
Et je ne serais pas ainsi gauche et glacé
A fouiller l'étincelle aux cendres du passé.

BLANDINE, *souriant.*

Des reproches, déjà!

ÉTIENNE.

Pardonne, je t'en prie.
Lorsque j'allais au feu, bravant l'âpre tuerie,
Voyant mes compagnons les plus chers succomber
Un à un, près de moi, je me disais: tomber,
Expirer loin des siens, sans que nul vous assiste,
Ni vous console, c'est une chose bien triste!
Mais j'étais convaincu que tu le sentirais,
Si je devais mourir ainsi. Tous mes regrets
S'envolaient. — Est-ce vrai que cette sympathie
Quand j'étais en danger t'a toujours avertie?

BLANDINE.

Je ne me souviens pas.

ÉTIENNE, se levant.

Ah ! chère enfant, ce soir
Il fait froid dans ton cœur. Cours donc à ton miroir,
Loin duquel, je le crains, je t'ai trop retenue ;
Et pour me souhaiter enfin la bienvenue,
Promets-moi que demain...

BLANDINE.

Demain, je vais au bal,
Mon cousin.

ÉTIENNE.

— Ah! fort bien! Je ne suis pas brutal,
Tout soldat qu'à tes yeux peut-être je paraisse,
Au point de te priver d'un plaisir. — Le temps presse,
Va, cours à ta toilette.

BLANDINE, s'arrêtant confuse.

Étienne!

ÉTIENNE.

Que veux-tu ?
Quand je rentrais au camp, las d'avoir combattu,
Triste du sang versé, mais fier de la victoire ;
Ou bien quand je montais dans la nuit froide et noire
Une garde isolée au poste périlleux ;
Je voyais, comme en songe, à cet âtre frileux,
Une figure assise, immobile et charmante,
Pâle et sereine, avec des sourires d'amante,

Qui me criait : Patrie! et qui te ressemblait.
Oui, France, République, Amour! tout se mêlait
Pour moi dans une seule et bien chère espérance.
Et quand on me portait sanglant à l'ambulance,
Toujours...

BLANDINE.

Quoi! mon cousin, vous fûtes donc blessé?

ÉTIENNE.

Tu l'avais oublié!... — J'eus le bras traversé
D'une balle, et le sein troué d'un coup d'épée. —
Toujours à mon chevet, dans sa blancheur drapée,
Cette figure austère au front plein de fierté,
Belle autant que la gloire ou que la liberté
Pour bercer ma souffrance avait ta voix, Blandine,
Tes traits, ton air, ton geste et ta grâce câline,
Si séduisante, même alors que tu dis non.

BLANDINE, se levant.

Vraiment, je suis touchée, Étienne, mais...

ÉTIENNE, avec amertume.

Pardon,
Il est tard, n'est-ce pas? trop tard...

SCÈNE V.

BLANDINE, ÉTIENNE,
MADAME DERVILLIERS.

MADAME DERVILLIERS, entrant.

Pas habillée
Encor !

PAULINE, vivement.

J'y vais.

Elle sort.

MADAME DERVILLIERS, la regardant s'éloigner.

Je suis toujours émerveillée
Devant elle. — Une mère a de ces vanités
Qu'on peut bien lui passer pour ses enfants gâtés. —
L'aurais-tu reconnue, Étienne ?

ÉTIENNE, froidement.

Non, sans doute.

MADAME DERVILLIERS.

Elle est belle ?

ÉTIENNE, de même.

Fort belle.

MADAME DERVILLIERS.

Au fond je la redoute

Un peu. Ce qu'elle veut, il me faut le vouloir.
J'en soupire parfois tout bas, comme ce soir.
Mais, vois-tu, nos enfants sont nos maîtres. La vie
Ne vaut rien que par eux, et toute notre envie
Devrait être bornée à les rendre contents.
Mais, quel air sérieux ! qu'as-tu ?

ÉTIENNE.

Je vous entends,
Chère tante, et je pense à part moi que peut-être
C'est fatal.

MADAME DERVILLIERS.

A propos, as-tu reçu ma lettre
A Paris ?

ÉTIENNE.

Non.

MADAME DERVILLIERS.

Tant pis. — Je t'avais prévenu
Que tu rencontrerais chez nous un inconnu;
Ce jeune homme qui fait souvent avec ma fille
De la musique. Il est d'une bonne famille,
Bien élevé, fort riche et, je crois, amoureux
De Blandine. Pourtant n'en sois pas malheureux,
Ni plus découragé qu'il ne faut... car je gage
Que tu rêves toujours d'un futur mariage ?
Te voilà de retour; eh bien, c'est le moment
De lui faire oublier Auguste. — Seulement

Blandine aime le monde ; et la loi de son code,
C'est qu'il faut y venir et suivre un peu la mode.

Étienne la regarde avec étonnement.

Voyons, c'est peu de chose ; et cette douce loi
Ne saurait effrayer un héros comme toi.
Ah ! je t'avais écrit aussi pour tes affaires,
Mais, comme le sujet, pour toi, ne sera guères
Satisfaisant, mieux vaut n'en parler que demain.

ÉTIENNE, avec indifférence.

C'est comme vous voudrez.

SCÈNE VI.

MADAME DERVILLIERS, ÉTIENNE, AUGUSTE, puis BLANDINE et LUCY.

AUGUSTE.

Madame, le chemin
Est horrible ! — J'ai dit d'aller chercher des chaises.
Palsambleu ! voilà bien de nos villes françaises !
On n'y fait pas trois pas sans s'abîmer.

ÉTIENNE.

Comment ?
J'avais cru remarquer un si grand changement
Sous ce rapport.

AUGUSTE.

Monsieur, on prend garde à la boue,
Avec des bas de soie, et vos bottes...

ÉTIENNE, le toisant du regard.

J'avoue
Que c'est fort différent, en effet.

Auguste, sans l'écouter, va s'arranger au miroir en sifflant entre ses dents.

MADAME DERVILLIERS, à Étienne.

Beaucoup trop,
Mon enfant, beaucoup trop. Blandine est femme, il faut
Une monture d'or à cette perle fine,
Un cadre à sa beauté. Le luxe l'illumine.
Si tu voulais m'en croire, eh bien ! tu te ferais
Un peu galant, et puis avec nous tu viendrais.

ÉTIENNE, sévèrement.

Je n'ai pas d'autre habit que ce vieil uniforme.
Au moins m'épargne-t-il ce ridicule énorme,
Étant républicain, de singer l'œil-de-bœuf.

AUGUSTE, se rapprochant.

Ah ! Monsieur, allons-nous parler quatre-vingt-neuf,
Quatre-vingt-douze, an Deux, an Six ? Mais cela s'use ;
Ce n'est plus même drôle aujourd'hui ! L'on s'amuse !
Les salons sont rouverts : nous dansons, nous chantons,
Tout comme au bon vieux temps que nous ressuscitons.

Et s'il n'est plus chez nous seigneurs ni gentilshommes,
C'est que c'est notre tour de l'être... et nous le sommes.

ÉTIENNE, avec ironie.

Quel titre avez-vous donc, Monsieur?

AUGUSTE.

Je suis bourgeois.
Mon père était marchand de toile, et je lui dois
De beaux biens au soleil, grâce auxquels je puis vivre
Sans rien faire, n'ayant que la peine de suivre
Ma fantaisie. Aussi ne suis-je point de ceux
Qui faute de loisir pour être paresseux
Comme moi, prétendraient régénérer le monde,
J'ai pour ces troubles-fête une haine profonde,
Une haine implacable et sans rémission,

A Pauline qui entre avec Lucy.

Aussi tenace en moi que l'admiration
Que j'ai pour vous, beauté rieuse et souveraine.

ÉTIENNE, se contenant avec peine.

Quoi, Monsieur, vous osez prononcer le mot haine
Sur ceux qui vous ont fait ce que vous êtes?

AUGUSTE.

Oui!
Car si les rois s'en vont, c'est qu'ils avaient joui
Assez longtemps. L'argent est la toute-puissance
Aujourd'hui. C'est à lui qu'on doit obéissance.
Pour moi, je m'en tiens là, sans remords ni souci,

Et suis aristocrate à ma façon.

ÉTIENNE, s'échauffant par degrés.

Ainsi
De tant d'âpres efforts, de si rudes batailles,
De ce rouge échafaud et de ces funérailles
Qui des champs aux cités ont partout mis le deuil!
De ces morts glorieux, couchés dans le cercueil;
De leur âme qui fait avec le vent qui vibre,
Palpiter au soleil nos drapeaux dans l'air libre;
De tous ces dévoûments et de tous ces courroux,
Le but, c'était l'argent, et l'héritier, c'est vous!
Vous, qui jetez l'insulte à l'œuvre de vos frères,
Ou qui, la renversant de vos mains téméraires,
Fort contre ceux-là seuls sans qui vous n'auriez rien,
Volez sa part au peuple et lui dites : — « C'est bien,
Espoir, enthousiasme, héroïsme, tout s'use;
Mais soyez satisfaits, braves gens, *je m'amuse!* »
— O sainte Égalité qui mêlais dans nos rangs
Custine et Lafayette aux simples paysans,
Et faisais de Marceau, de Kléber et de Hoche
Les rivaux de ces preux sans peur et sans reproche;
Noble Fraternité qui ne mets dans les cœurs
Qu'amour et que respect pour tous ces grands vainqueurs
Liberté qui nous dis à tous : — « Voilà leur route,
Les larmes et le sang y coulent goutte à goutte;
La froidure et la faim, l'exil et la prison,
Enfin la mort injuste en bornent l'horizon;

Allez, c'est pour la France et pour la République! »
O sœurs! qui souleviez, de votre souffle épique,
Sur notre sol ému pareil à l'océan,
Au nom de la Patrie, un si fier ouragan;
Guerrières, qui voulez la paix, et qui nous faites
Espérer son retour et ses divines fêtes;
Aube du jour sacré promis à nos enfants,
Oh! ne détournez pas vos regards triomphants;
Laissez flotter sur nous votre robe sans tache,
Qu'aux hommes éblouis nulle ombre ne vous cache;
Ouvrez-leur vos trésors, montrez-leur vos beautés,
Et vous attirerez sur vos pas enchantés
Les faibles, les petits et votre ennemi même,
Qui, faute de vous bien comprendre, vous blasphème,
Et pour qui vous avez un pardon toujours prêt,
Car vous avez pitié du mal que l'on vous fait!

AUGUSTE.

Ah! mais c'est du Babeuf!

MADAME DERVILLIERS.

Étienne, tu t'irrites
A tort, et, quant à moi, j'ai vu trop d'hypocrites
User de ces grands mots...

ÉTIENNE, *avec vivacité.*

Le diamant perd-il
De sa valeur aux mains d'un brigand? — Le fusil

Est-il moins bon quand c'est un traître qui le charge?
Non, la justice vraie est plus haute et plus large;
Elle ne confond pas les coupables. Allez,
Si vous aviez passé par les bourgs désolés,
Par les champs qui portaient, au lieu des moissons mûres
Des cadavres noircis et des débris d'armures;
Par les chemins couverts de pâles laboureurs
Qui fuyaient au hasard ces sanglantes horreurs,
Pendant qu'au loin fumaient la maison et la grange;
Si vous aviez pu voir à la lueur étrange
Des canons, au milieu de leur infernal bruit,
Les remparts assiégés se dresser dans la nuit;
Si vous aviez cherché, de l'une à l'autre aurore,
L'ami qu'on vit tomber, qu'on trouve tiède encore,
Et dont on n'a pas eu l'adieu; si vous saviez
Ce que c'est que six ans de guerre, vous auriez
Dégoût de ces plaisirs que l'égoïste envie,
Et suivant la raison et la philosophie,
Vous courriez au-devant des contingents futurs,
Où tous seront heureux, lorsque tous seront purs!

AUGUSTE.

Dieux! le monde des purs! c'est du Clootz, du Chaumett

A Blandine mystérieusement.

Du Bazire! — Monsieur n'a fait couper la tête
A personne?

BLANDINE, riant.

Non, non, pas encor. Mais pourtant,

Prenez garde à la vôtre : un rival, c'est tentant.

LUCY, à Étienne avec admiration.

Comme vous parlez bien, mon cousin !

ÉTIENNE, lui souriant tristement.

Il te semble.

MADAME DERVILLIERS, à Lucy.

Petite, Étienne et toi, vous souperez ensemble
Tout à l'heure...

LUCY.

C'est vrai qu'il doit mourir de faim !

VIVARAIS, ouvrant la porte du fond.

La chaise de Madame est avancée.

BLANDINE.

Enfin !

MADAME DERVILLIERS, à Étienne.

Allons, viens. — Non ? — Jadis nos plus grands capitaines
Près des femmes craignaient ces airs croquemitaines.
Lauzun ou Richelieu se faisaient mieux valoir,
Mon enfant, ils étaient plus aimables.

BLANDINE, moqueuse, à Étienne.

Bonsoir,
Monsieur le Jacobin...

MADAME DERVILLIERS, à Étienne.

Tu vois !

ÉTIENNE, haussant les épaules.

Quelle sottise !

MADAME DERVILLIERS, à Étienne.

Chut ! chut ! elle t'entend. — Et si peu de feintise
Aurait suffi.

AUGUSTE, lui présentant son bras.

Madame !...

MADAME DERVILLIERS, à Étienne et à Lucy.

Adieu donc. Ayez soin
L'un de l'autre.

LUCY.

Oui, maman.

SCÈNE VII.

LUCY, ÉTIENNE, puis VIVARAIS.

LUCY.

Enfin, les voilà loin !
Si vous saviez, cousin, combien je le déteste,
Ce Monsieur si content de lui-même ! Je reste
Parfois dans le salon rien que pour m'en moquer.
Alors Monsieur prétend que c'est le provoquer,
Et l'on a vite fait de me mettre à la porte ;

Oui, comme un enfant sot, et maman le supporte ;
Car maman passe tout à Blandine, et ma sœur,
Pour plaire à cet intrus qui fait le joli cœur,
Le veut ainsi. Mais j'ai trouvé le pot au rose.
Ce ne peut être à moi qu'on cache quelque chose :
Ils sont tous deux d'accord, et maman n'en sait rien.
Elle l'épousera dès qu'il le voudra bien :
Il lui faut seulement que sa mère y consente,
Et pour l'hiver entier cette dame est absente ;
C'est l'unique raison du retard qu'il y met.

ÉTIENNE.

Et ce consentement est sûr?

LUCY.

Il le promet.
De temps en temps il veut que je le traite en frère,
Disant qu'il m'aime ainsi. Mais moi, tout au contraire,
Plus il fait le gentil, plus il m'agace.

ÉTIENNE.

Il a
De grands biens?

LUCY.

Oui, des biens nationaux. Cela
Vient du père qui fit de très-belles affaires,
En achetant ainsi toute sorte de terres.
— A propos, pourquoi donc ne le feriez-vous pas,
Puisqu'on dit maintenant que tous les assignats

Sont mauvais? — L'autre jour, j'en ai, dans une armoire,
Découvert des monceaux, et, ne sachant que croire
En voyant votre nom écrit dessus, j'allai
Vite à maman, qui prit un air tout désolé
Et me dit : « Ah ! mon Dieu, fais-t'en des papillotes ! »
Mais je les séparai d'un tas de vieilles notes,
Et bien soigneusement je les ai tous gardés
Pour vous les rendre. Ils sont dans ma chambre. Attende
Je vais vous les chercher.

Elle sort en courant.

ÉTIENNE.

Non, non, c'est inutile !

Seul.

— Voilà ce que ma tante, en son gracieux style,
Appelait un sujet trop peu satisfaisant.
Bonne tante ! parbleu, je crois bien.

LUCY rentre en portant avec peine un gros paquet de papiers.

A présent,
Vous allez voir : déjà j'en ai fait le triage.
Les paquets sont chacun de mille francs. Je gage
Que vous en avez là près de cent.

ÉTIENNE.

Peu s'en faut.
C'est toute ma fortune.

LUCY, troublée.

Oh !... toute?... et cela vaut?

ÉTIENNE.

Et cela ne vaut rien.

LUCY.

Comment rien?

ÉTIENNE.

Non, ta mère
T'a dit la vérité. Le succès éphémère
De ces billets l'avait trompée. A mon départ
Pour l'armée, elle prit en dépôt la plupart
De mes titres. Croyant bien faire, au temps du siége
De Lyon elle a tout vendu, sans voir le piége
Que lui tendit alors un usurier peu franc.
Jusque-là toutefois le mal n'était pas grand,
On pouvait racheter d'autres biens. — Ah ! sans doute
On les payait cher, même avant la banqueroute ;
Mais ce que j'écrivis, la poste l'a perdu.
Ta mère attendit tant qu'elle a trop attendu.

LUCY, *consternée.*

Est-ce possible?

ÉTIENNE.

Hélas ! oui.

LUCY.

Mais maman doit rendre
Ce qu'elle avait à vous, quand il faudrait tout prendre
Ici !

ÉTIENNE.

Te moques-tu? Si je suis ruiné,
Nul n'en souffre avec moi, qui vis seul, et qui n'ai
Pas un être vivant sur la terre qui tienne
A moi. — Tant pis!

LUCY.

Non, pas du tout tant pis, Étienne;
C'est affreux, c'est injuste et...

(Elle pleure.

ÉTIENNE.

Tu pleures?

LUCY, en larmes.

Pourquoi
Avons-nous tout gardé, puisque vous...

ÉTIENNE.

Calme-toi.
Si vous avez encore intact votre héritage,
C'est que ton père fit un testament si sage
Que l'on n'y pouvait pas toucher. — Pour moi, qui va
Repartir, que m'importe? — En arrivant, j'avais,
— Te l'avoûrai-je, à toi, dont l'âme encor si neuve
Ne sait pas ce que c'est que le deuil ou l'épreuve,
Ou le secret désir d'un cœur inconsolé? —
J'avais l'illusion qu'a souvent l'exilé:
Au foyer que j'aimais, me croyant nécessaire!
— Ah! l'exil est bien dur, mais sa grande misère,

Celle qu'on ne voit pas, et qu'on ne sent qu'au jour
Où revenus devant l'objet de notre amour,
Nous tentons de l'étreindre, où de nos bras avides
Il s'échappe, laissant après lui les cieux vides;
C'est cette nuit d'oubli qui tombe, cette mort
Qui vient mettre entre nous son silence, et qui mord
Comme le vent d'hiver la trop tardive rose,
Notre espoir endormi dans sa fleur demi-close.

Lucy l'écoute avec une attention émue. Elle le regarde, avec des yeux pleins de larmes, comme si elle cherchait quelque chose à répondre. Vivarais entre et lui fait signe de venir l'aider à préparer le souper. Ils vont et viennent au fond de la scène.

ÉTIENNE, sur le devant, se promène avec mélancolie.

Hélas! qu'il t'en faut peu pour tout changer en nous,
Amour! seul Dieu de l'âme humaine!
Nous n'avons pas plié devant toi les genoux,
Que déjà nous sentons ton aiguillon jaloux,
Dans la chère main qui nous mène.

J'aimais, je me croyais aimé, fou que je fus!
Ce rêve a duré des années;
Et comme un chœur d'oiseaux au fond des bois touffus,
Gazouillaient à cet âtre, en mille accords confus,
Mes espérances enchaînées.

Ce soir, tout est fini : l'âtre est désenchanté.
Je suis seul, Amour, et je souffre.
Me plaindrai-je? à quoi bon! c'est la fatalité.

Elle a vécu sans moi qui cherchais sa clarté,
Et qui retombe dans le gouffre.

J'eus tort : j'étais trop loin et je reviens trop tard.
Près d'elle mon heure est passée.
D'autres yeux que les miens ont fixé son regard ;
Je me trompais moi-même et tentais le hasard,
En la nommant ma fiancée.

Oh ! je ne dirai rien, car il faut être fort
Pour deux, du moment qu'on pardonne.
Si mon cœur se refuse à ce nouvel effort,
Pauvre enfant, j'ai vu tant et de si près la mort,
Qu'elle me sera douce et bonne.

Puisses-tu seulement ne jamais regretter
Mon âme à la tienne fermée
Et nous jugeant tous deux, ne pas te répéter
Qu'un jour de ton chemin tu devais m'écarter,
De peur d'être encor trop aimée !

LUCY, s'approchant.

Mon cousin, le souper vous attend.

ÉTIENNE, se mettant à table en face d'elle.

Vivarais,
J'avais d'abord compté que je séjournerais
Quelque temps ici, mais j'ai changé de pensée :
Je sais que sur le Pô la bataille annoncée

Ne peut tarder. Joubert est un de mes amis.
Il commande là-bas, et comme il m'a promis
De toujours me laisser près de lui prendre place,
Quand avec le danger il serait face à face,
Je veux lui rappeler sa parole.

VIVARAIS, *d'un air consterné.*

Mon Dieu!
Monsieur veut s'en aller!

LUCY, *d'un ton désolé.*

Mon cousin, au milieu
De la nuit, par ce froid! Oh! non...

ÉTIENNE.

Je vous en prie,

A Vivarais.

Ne me retenez pas. — Va donc à l'écurie
Des postes me chercher un cheval, le meilleur,
Et me l'amène vite.

VIVARAIS.

Ah! Monsieur!

LUCY.

Quel malheur!
N'y va pas, Vivarais.

ÉTIENNE, *se levant à demi.*

Alors, j'irai moi-même,

VIVARAIS, le forçant à se rasseoir.

A part.

N'est-ce pas? sans manger! — Hum! comme il faut qu'on l'aim

Haut.

Pour qu'on fasse toujours tout ce qu'il veut. — Au moins,
Goûtez-moi de ceci...

ÉTIENNE.

Ne prends pas tant de soins,
Mon ami, mais...

VIVARAIS

A part.

Oui, oui, j'y cours. — Et pourtant dire
Que c'est devant ce beau Monsieur qu'il se retire!
Si ce n'est pas de quoi me le faire étrangler?
Aussi mademoiselle aurait bien dû parler.

Regardant Lucy du coin de l'œil.

Et madame... rien, rien! — La petite est gentille,
Mais, quoi! c'est une enfant, non une jeune fille;
Il faudrait qu'elle sût ce qu'elle ne sait pas...
Quinze ans! qu'en espérer?

ÉTIENNE.

Tu t'attardes là-bas,
Vivarais, et tu crois me retenir sans doute.
Cependant, dès ce soir, je veux coûte que coûte,
Être sur le chemin d'Italie.

VIVARAIS, *maugréant.*

Eh ! c'est bon !

Il sort.

ÉTIENNE.

Lucette, mon enfant, tu ne veux plus rien ?

LUCY, *d'un air préoccupé.*

Non,
Je n'ai plus faim.

ÉTIENNE, *s'efforçant de sourire.*

Tant pis, car tu prends l'air morose,
Et l'air gai te sied mieux. — Dis-moi donc quelque chose ;
Tiens, conte-moi quelqu'un de tes petits secrets ;
A ton âge, on en a déjà. — Tu ne pourrais,
Je t'assure, trouver confident plus fidèle.

LUCY.

Lorsque vous m'appeliez la petite hirondelle,
Autrefois, vous disiez qu'on ne saurait jamais
Sans pire entêtement que celui que j'y mets,
M'apprivoiser. — Peut-être, en restant davantage,

Secouant la tête d'un air mutin.

L'auriez-vous pu ? — Tant pis, je suis toujours sauvage.

ÉTIENNE, *surpris.*

Comment, tu te souviens !...

LUCY.

Oui, j'ai même souvent

Pensé que vous aviez raison. — Dorénavant
Je me dirai qu'un jour, après six ans d'absence,
Quand nous recommencions à faire connaissance,
J'ai parlé de façon à vous peiner beaucoup ;
Mais qu'il n'a pas suffi de le voir après coup,
Pour réparer le mal fait par mon bavardage.
Je me rappellerai que je ne suis plus d'âge
A me conduire ainsi sans réfléchir ; j'aurai
Honte, et quand vous serez parti, je pleurerai.

Elle cache sa tête dans ses mains.

ÉTIENNE.

Ne te reproche rien, et garde ton sourire,
Ma Lucette, tu n'as, hélas! rien pu me dire
Qui ne fût à prévoir. Plus tard tu comprendras
Qu'il est fou d'espérer et d'attendre ici-bas
Un bonheur trop longtemps rêvé; que c'est un leurre
De croire au souvenir de l'âme la meilleure;
Et qu'il ne faut jamais, quel que soit votre amour,
Donner pour recevoir, et quêter du retour.
Tu sentiras aussi comme il vaut mieux encore
Se livrer tout entier au mal qui nous dévore,
Et garder sa souffrance et la douceur d'aimer,
Plutôt qu'en résistant risquer de blasphémer.
Car tu verras le monde avec ce regard triste
Qui sait qu'à l'éprouver nul désir ne subsiste;
Qu'un jour vient où l'oubli tombe, comme un linceul,

Sur notre cœur navré d'avoir à mourir seul.
Tu diras à quelque autre enfant mélancolique,
Qu'il est une grandeur austère et symbolique
Dans la lampe qui brûle et s'éteint sans témoin,
Dans la fleur qui languit faute d'air ou de soin,
Dans l'âme qui conçut la soif de l'impossible,
Qui voulut l'étancher à la source invisible,
Et retombe brisée au chemin trop foulé,
Rayon, parfum, espoir à jamais envolé!
Et tu te souviendras, peut-être avec envie,
De celui qui te parle, en songeant que sa vie,
Enclose à l'avenir sous le gazon épais,
Fut si courte et qu'enfin il a trouvé la paix!

LUCY, *avec explosion.*

Oh! tu veux donc mourir, Étienne?

ÉTIENNE.

Je te jure
Que je ne ferai rien dans la guerre future
Qui ne soit pas d'un homme épris de son honneur:
Je ne me tuerai point. Mais le même bonheur
Ne nous suit pas toujours sur le champ de bataille.
Cent fois j'ai pu passer à travers la mitraille,
Voir les balles autour de moi déchirer l'air.
Et demain, sans braver le péril plus qu'hier,
Je puis être de ceux qui paîront la victoire.

LUCY.

Tu fus déjà blessé deux fois?

ÉTIENNE, souriant.

Quelle mémoire !

Avec accablement.

— Jadis dans la ferveur de mes espoirs trahis,
Jeune, heureux, je n'aurais pensé qu'à mon pays,
Et j'aurais succombé, criant : Vive la France !
Aujourd'hui je dirais, je crois : O délivrance !
Tant je suis triste au fond et me sens abattu.

LUCY, se tordant les mains avec angoisse.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ou que dire ?

ÉTIENNE.

Qu'as-tu ?
Ce n'est pas de ta faute, enfant ; ta folle tête
N'a pas de place encor pour ce qui m'inquiète ;
Tu ne connais l'ennui, le doute ni l'effroi.
Ce n'est pas toi qui m'as rien fait.

LUCY, hochant la tête avec résolution.

Écoutez-moi,
Cousin ; je sais fort bien tout ce que j'en devine,
Les projets de ma sœur, comme votre ruine,
C'est moi qui vous les dis : là-dessus vous partez.
Je ne suis pas enfant autant que vous comptez,
Si je le suis peut-être encor trop pour vous tendre
La main, et pour vous dire : « Eh bien ! venez la prendre ;
Tout ce qui m'appartient est à vous ! »

ÉTIENNE, souriant.

Ma Lucy,
Ton cœur charmant t'emporte et t'abuse en ceci.
Tu me vois malheureux et tu crois que tu m'aimes!
Mais tes vœux dans huit jours ne seront pas les mêmes ;
Tu me regarderas comme un vieux radoteur,
Tu m'en voudras, qui sait? me traitant de menteur.
Ce qui te plaît ce soir te paraîtra maussade.
Tu n'auras plus pour moi qu'affront ou rebuffade ;
Et si je te prenais au mot en ce moment,
J'aurais bien mérité mon nouveau châtiment.

LUCY.

Non, non, vous vous trompez et la chose est certaine.
Chacun dans la maison vous a fait de la peine,
Moi comme un autre. — Et si je veux vous consoler,
N'en suis-je pas capable après tout?

ÉTIENNE.

C'est aller
Trop loin, beaucoup trop loin ; et je te le répète,
C'est te faire à plaisir illusion complète.
— Laissons ce jeu, ma chère, il est trop dangereux :
L'un ou l'autre toujours s'en trouve malheureux,
Et je ne voudrais pas que par mon imprudence
Tu fusses exposée à subir ma souffrance.
Conserve tes yeux purs, ton front insoucieux,
Gazouille à nos côtés, comme un oiseau des cieux,

Et surtout garde-toi d'attiser dans ton âme
Le foyer dévorant de la divine flamme !

LUCY, *gravement.*

J'en suis fâchée, Étienne, il est trop tard. Pourquoi
N'as-tu pas su plus tôt te taire devant moi ?
Je n'aurais pas compris à la fois tant de choses,
Et dans l'émotion qu'en parlant tu me causes,
Je n'aurais pas senti ce que je sens. Tu crois
Que je m'abuse encor peut-être ; et tu ne vois
En moi malgré le ton grave de ma parole
Et mon air sérieux qu'une petite folle ?
Tu vas partir sans doute au plus vite, et courir
La chance d'oublier, le hasard de mourir.
Pars donc ! Lorsque plus tard tu reprendras ton rêve,
Souviens-toi seulement, et songe à ton élève ;
Enfant qu'un mot de toi suffit à transformer,
Jeune fille qui sait ce que c'est que d'aimer,
Et qui te dit : C'est bien, j'attendrai.

ÉTIENNE, *lui prenant la main.*

Mais, Lucette,
Est-ce toi que j'entends ? toi, dont la main fluette
Presse la mienne, et dont les yeux sont tout en pleurs ?
Ah ! si je ne savais qu'il est telles douleurs
Pour lesquelles personne, hélas ! n'a de remède,
Sans hésitation j'accepterais ton aide.
Je mettrais à tes pieds ce qui reste de moi,

Je croirais que l'amour peut nous rendre la foi;
Et je serais heureux... Mais, vois-tu bien, je doute
Malgré moi, je m'aheurte à ce que je redoute :
Je suis trop triste.

SCÈNE VIII.

ÉTIENNE, LUCY. Entrent MADAME DERVILLIERS, BLANDINE, AUGUSTE, et un peu après VIVARAIS.

MADAME DERVILLIERS.

Eh bien! comment va ce souper?
— Nous nous sommes laissés indignement duper
Avec notre concert. Garat était malade,
Tout était renvoyé...

ÉTIENNE.

Ma tante...

Il l'embrasse.

AUGUSTE, riant, à Blandine.

Une embrassade
Encore! Ces soldats sont étonnants.

ÉTIENNE.

Je vais
Prendre congé de vous.

MADAME DERVILLIERS.

Quoi ?

ÉTIENNE.

Comme j'arrivais
Tout à l'heure, j'ai su qu'on est en Italie
Sur le point d'en venir aux mains. J'ai la folie
D'en vouloir être, dès qu'on se bat quelque part.

VIVARAIS, *entrant.*

Le cheval de Monsieur est là.

MADAME DERVILLIERS.

Mais ce départ
Ne se peut...

ÉTIENNE.

Faites-moi seulement une grâce.

Il va prendre Auguste et Blandine et les lui amène

Aux deux jeunes gens.

Fiancez-les. — Pardon, si je vous embarrasse
Un peu, mes chers amis, le temps pressait; je veux
Avant de vous quitter vous offrir tous mes vœux.
— Ce dénoûment est-il selon ta fantaisie,
Blandine ?

AUGUSTE.

A part. *Haut.*

Je suis pris. — Ah! je vous remercie
Du plus profond du cœur, Monsieur, vous me comblez.

MADAME DERVILLIERS, à Étienne.

Mais toi, mon enfant!...

ÉTIENNE.

Chut!

MADAME DERVILLIERS.

Puisque vous le voulez,

Elle leur met la main l'une dans l'autre.

A part en regardant Étienne.

Ah!

AUGUSTE, lui baisant la main.

Ma belle maman, quelle joie est la mienne!

ÉTIENNE, à Blandine, douloureusement.

Tu ne me diras rien, toi seule?

BLANDINE, se jetant à son cou.

Pauvre Étienne!

ÉTIENNE, se dégageant brusquement.

Adieu.

BLANDINE.

Non.

ÉTIENNE.

Il le faut. Demain tu m'en voudrais.
Adieu, ma tante; adieu, mon brave Vivarais;
Adieu, Lucette.

VIVARAIS.

Au moins Monsieur va bien promettre
De nous écrire ?

ÉTIENNE.

Oh ! oui.

LUCY, l'embrassant.

Reviendras-tu ?

ÉTIENNE, la regardant longuement.

Peut-être !

Il la baise au front et sort vivement.

La toile tombe.





TABLE



IMPRIMÉ PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

POÈTES CONTEMPORAINS.

Volumes in-18 jésus imprimés en caractères antiques sur beau papier vélin.
Chaque volume, 3 fr.

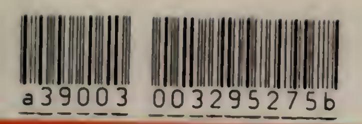
Jean Aicard	*Les Jeunes Croyances*	1 vol.
— —	*Rébellions, Apaisements*	1 vol.
J.-E. Alaux	*Les Tendresses humaines*	1 vol.
Théodore de Banville	*Les Exilés*	1 vol.
— —	*Nouvelles Odes funambulesques*	1 vol.
Emile Bergerat	*Poëmes de la guerre*	1 vol.
C. Robinot-Bertrand	*La Légende rustique*	1 vol.
— —	*Au bord du fleuve*	1 vol.
Émile Blémont	*Poëmes d'Italie*	1 vol.
Arthur de Boissieu	*Poésies d'un passant*	1 vol.
F. Boissonneau	*Échos & Reflets*	1 vol.
Philoxène Boyer	*Les Deux Saisons*	1 vol.
Alfred Busquet	*Représailles*	1 vol.
Henri Cazalis	*Melancholia*	1 vol.
Félix Cellarier	*Paris délivré*	2 vol.
Camille Chabaneau	*Poésies intimes*	1 vol.
Alexis de Chabre	*Boutades sur l'amour & le mariage*	1 vol.
François Coppée	*Premières Poésies*	1 vol.
— —	*Poëmes modernes*	1 vol.
— —	*Les Humbles*	1 vol.
Paul Delair	*Les Nuits & les Réveils*	1 vol.
Léon Dierx	*Les Lèvres closes*	1 vol.
Élie Fourès	*Ondeline*	1 vol.
Aristide Frémine	*Floréal*	1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Volumes format in-16,
imprimés en caractères elzéviriens, avec fleurons
& culs-de-lampe.

JEAN AICARD. Au clair de la lune, comédie en un acte, en vers. . . . . 1 »
THÉODORE DE BANVILLE. Florise, comédie en quatre actes, en vers . . . . 2 »
— Adieu, prologue en vers . . . . » 50
ÉMILE BERGERAT. Père & Mari, drame en trois actes, en prose. . . . . 2 »
PAUL CÉLIÈRES. Domino, comédie en un acte, en vers. 1 50
FRANÇOIS COPPÉE. Le Passant, comédie en un acte, en vers. 23e édition . . . . 1 »
— Deux Douleurs, drame en un acte, en vers. 9e édition 1 50
— L'Abandonnée, drame en deux actes, en vers. 6e édition. 2 »
— Fais ce que dois, épisode dramatique en vers. 18e édition . . . . 1 »
— Les Bijoux de la délivrance, scène en vers . » 75
PAUL DELAIR. L'Éloge d'Alexandre Dumas, en vers . . . . 1 »
— La voix d'en haut, à-propos dramatique en un acte, en vers. 1 50
EDOUARD FOURNIER & CHARLES EDMOND. La Baronne, drame en quatre actes, en prose. . 3 »
ALBERT GLATIGNY. Les Folies-Marigny, scène en vers . . . . 1 »
— Le Bois, comédie en un acte, en vers . . . . . . 1 »
— Vers les Saules, comédie en un acte, en vers. . 1 »
— Les Délassements-Comiques, prologue. 1 vol. » 75
— Compliment à Molière, à-propos en un acte, en vers. . . . . » 75
GUSTAVE PRADELLE. Christophe Colomb, drame en sept actes, en prose. 1 vol. in-18 jésus. . 3 »
LÉON SUPERSAC. Arlequin & Colombine, comédie en un acte, en vers. . . . . 1 »
ANDRÉ THEURIET. Jean-Marie, drame en un acte, en vers . . . . 1 »
JEAN DU VISTRE. Flava, drame en un acte, en vers. 1 50
AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. La Révolte, drame en un acte, en prose 1 50

Paris. — J. Claye, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. — 200.


a39003 003295275b

